F.-D. BANCEL

HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

ET DE LA LITTÉRATURE

AU MOYEN AGE


Imp. Pillet et Dumoulin
r. Gr.-Augustins, 5





Ad.Lalauze, sc. Imp.A.Salmon

F. D. BANCEL.

HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS DE

L'ESPRIT FRANÇAIS

DE LA LANGUE

ET DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU MOYEN AGE

Ouvrage posthume de

F.-D. BANCEL

Ancien représentant du peuple et député au Corps Législatif.

Avec préface par

ANTONY MÉRAY



PARIS

A. CLAUDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE GUÉNÉGAUD, 3

M.DCCC.LXXVIII


AUG 31 1967



PRÉFACE

Ce *livre posthume de Bancel est fait pour surprendre le lecteur : c'est une étude historique, vivante, imagée, pleine de chaleur et d'enthousiasme, élaborée par cet homme de haute intelligence, en qui nous pensions n'avoir perdu qu'un grand orateur. C'est une lumineuse éclaircie pratiquée dans cette partie ténébreuse de nos annales, qu'on a nommée le moyen âge; c'est le journal de voyage d'une excursion au pays des aïeux, où l'éminent explorateur a été entraîné par les surprises de la route qu'il supposait aride et déserte et qu'il a trouvée semée de jalons pittoresques et de paysages inattendus.*

L'Histoire des Révolutions de l'esprit

*

français au moyen âge *est moins une histoire détaillée qu'une série de vastes points de vue, dessinés avec largeur et rassemblés de façon à graver profondément dans l'esprit la physionomie particulière de chacune de nos étapes nationales, indiquées par les traces littéraires, piquantes et nombreuses, de nos premiers poëtes, de nos premiers penseurs et de nos grandes épopées.*

*Pour s'expliquer le sentiment qui a fait accepter à Bancel cette tâche d'initiation, au service de laquelle il a mis son grand souffle oratoire, et comprendre la persévérance qui a maintenu en lui le désir d'éclairer, à sa manière, les points obscurs de notre existence nationale, il est nécessaire de rappeler l'étonnement profond, naïf, sincère de cet autre érudit des choses et des lettres classiques, de Victor Le Clerc, lorsqu'à propos de la direction d'un des derniers volumes de l'*Histoire littéraire de la France, *qu'il avait acceptée par pur dévouement, ce travailleur d'élite s'aperçut de la richesse et de la saveur si particulièrement originale de la littérature du temps des Croisades : — Comment! s'écriait cet*

admirateur naguère exclusif des chefs-d'œuvre de l'antiquité; comment moi qui ai la curiosité de toutes les manifestations de l'âme, de toutes les friandises de l'esprit, ai-je pu ignorer si longtemps que le moyen âge renfermât autre chose que des foules asservies, dont les princes et les pontifes se disputaient la possession!

Comme Victor Le Clerc, comme tous ceux qui ont été maîtrisés par le charme puissant de ces époques dont le trésor avait, par un heureux hasard, affleuré le sol sous leurs pas, Bancel dut éprouver une immense surprise, en rencontrant dans ces sociétés lointaines des écrivains et des orateurs de notre langue, des poëtes antérieurs de trois cents ans à Chartier et à Villon, des chroniqueurs contemporains de Philippe-Auguste et de saint Louis, des satiriques qui n'avaient jamais ouï parler d'Horace et de Juvénal, de longs poëmes héroïques dont aucune image n'avait été empruntée à l'Iliade où à l'Énéide; enfin toute une série graduellement échelonnée de travaux, de pensées, d'efforts civilisateurs qui ne dérivaient pas des seuls initiateurs antiques que

l'on donnait, que l'on donne encore dans nos colléges à la civilisation moderne; toute une pléiade d'ouvriers de l'intelligence, d'éclaireurs de fantaisie typique, lesquels auraient donné directement à la marche de la nation française de glorieux mots d'ordre, sans l'interruption sangiante des quatorzième et quinzième siècles.

Quel agréable lever de rideau, sur cette scène oubliée que l'on avait crue vide d'acteurs intéressants! La France n'était donc pas d'hier; elle avait donc eu, elle aussi, comme la plupart des autres peuples, une jeunesse active selon son génie particulier, une adolescence mouvementée, passionnée, turbulente; traversée par des éclairs héroïques et aimantée par des étincelles de haute vision; son premier réveil avait donc été plus spontané que le réveil de la Renaissance, son premier âge mieux employé que ne le faisaient supposer les sèches indications de la chronologie.

Pour les intelligences, en quête des émotions historiques, ce fut un véritable retour au foyer de la terre natale, dont les fiévreuses activités du milieu de la vie tien-

nent le plus grand nombre si longtemps éloigné. Cette réapparition des premiers souvenirs, voilés par la distance ; cet inventaire des premiers bégaiements de la collectivité nationale, de ces âges pleins d'énigmes et de mystères où notre race a commencé à s'affirmer par la parole et par l'action, où le soleil de la pensée a commencé à rayonner en elle, où le moi français s'est développé à ses premiers rayons, eut un attrait tellement irrésistible que la plus grande partie des esprits modernes dut y céder. Le moyen âge a tout à coup saisi, entraîné, forcé à l'examen de ses secrets publics et privés, de ses phénomènes éclatants et de ses mœurs intimes, tous les curieux des vivants problèmes, qui, presque sans y songer d'abord, ont jeté les yeux de son côté.

On a senti, à ce moment d'investigation consciencieuse, qu'il y avait une énorme lacune dans la gradation rationnelle du développement de notre race, avant les travaux de cette érudition spéciale, qui nous ont ouvert ces étranges sociétés injustement dédaignées, où l'on ne consentit,

durant des siècles, à ne voir qu'un champ de bataille et un mystique sanctuaire. On se convainquit que, sans un examen patient, attentif et réfléchi; sans les explications qu'allait nous apporter ce prologue de l'ère moderne, cette préface du renouvellement de la source civilisatrice, il nous était impossible d'embrasser l'histoire présente de la patrie dans toutes ses fécondités, de comprendre son avenir dans toutes ses aspirations. A partir de ce moment de lucidité patriotique on semble s'être donné rendez-vous pour combler par de communs efforts l'abîme qui nous séparait de nos ancêtres naturels et directs, par le sang et par la langue, de ces vieux devanciers de l'esprit français, auxquels on sait gré aujourd'hui de n'être pas de purs disciples des Grecs et des Romains.

Les passionnements de ces études du passé de notre race vont chaque jour grandissant, et les données qu'on en recueille sont enfin sorties du vague et de l'imaginaire. Chaque jour sépare plus nettement entre elles les couches successives, traversées par les générations de nos aïeux; les

conjectures puériles sont, peu à peu, remplacées par des affirmations positives. Depuis un siècle à peine, on commence à se reconnaître dans cet intéressant chaos d'exploration, à distinguer les lignes architectoniques du vieil édifice, à en nombrer les étages, à en retracer les saillies et les ornements.

Combien peu de temps y a-t-il qu'on confondait volontiers les mœurs et croyances des onzième et douzième siècles avec celles du quatorzième, les usages du treizième avec ceux du quinzième siècle? Il ne semblait pas improbable aux hommes de la Restauration d'admettre que l'idéal chevaleresque de la chanson de Roland eût conservé toute sa vigueur jusqu'au temps du chevalier Bayard; les cours d'amour, ces juridictions morales dont s'étaient légitimement emparées les femmes de France, à partir de la fin du onzième siècle, passaient aux yeux de ceux, en petit nombre, qui en avaient entendu parler, pour avoir exercé leur gracieux pouvoir et appliqué les préceptes du code d'amour, tels que les commentaient Marie de Champagne, au témoignage d'André le Chapelain, jus-

qu'au règne de Charles VI et de la funeste Isabeau de Bavière, dont les préoccupations n'étaient pas précisément celles de la courtoisie. Avec la plus parfaite ingénuité, les romans des Amadis et tous ceux des premières impressions gothiques qui avaient tourné la tête au pauvre Don Quichotte étaient tenus pour être sortis de la même souche que les romans de gestes et d'aventures, que les graves épopées des cycles de Charlemagne et d'Artus, que les œuvres des trouvères et des troubadours.

Cinquante ans se sont à peine écoulés depuis qu'ont été entreprises les exhumations sérieuses et méthodiquement conduites, depuis qu'un courant ininterrompu a jeté sous nos yeux les épaves de nos richesses littéraires et que les précieux manuscrits aux majuscules d'or, d'azur et de carmin, secouant leur poussière, se sont multipliés au grand jour de la presse, grâce aux efforts des infatigables érudits de France, de Belgique, d'Allemagne et d'Angleterre, réunis dans cette tâche de pacifique émulation. On a enfin acquis le droit de sourire des travestissements saugrenus, que, dans

un but courtisanesque, le procureur Marchangy avait donné du moyen âge aux hommes de la Restauration des derniers Bourbons, dans son livre de la Gaule poétique; *on peut enfin rectifier avec certitude les sentimentalités puériles et écœurantes dont cette étrange époque avait été naguère affublée.*

Grâce à cette résurrection d'une partie de la pensée de nos pères, d'excellents travaux ont pu déjà donner à ce passé si longtemps méconnu une forme réelle, une ampleur historique, dont bien des siècles, auxquels l'histoire paraît avoir fait une large part, auraient le droit d'être jaloux.

Ce livre de Bancel est venu apporter une pierre nouvelle à la restauration du monument qui a abrité les aïeux; aux noms des amis des patientes recherches, qui se sont laissé attirer par le spectacle de la première activité de la France, l'auteur a ajouté un nom de plus, nom illustré déjà par le retentissement de la parole courageusement mise au service du progrès et de la vérité. Ce ferme esprit a tenu à rectifier, lui-même, les données fantastiques

des écrivains louangeurs de la féodalité, sur les mœurs et les aspirations des siècles qui suivent immédiatement la dernière irradiation de l'érudition latine sous Charlemagne. Bancel a remonté le cours des âges pour aller s'assurer s'il était vrai que nous avions, à huit cents ans de distance, retrouvé des ancêtres de notre langue, et si ces ancêtres avaient véritablement prononcé des paroles et accompli des efforts assez glorieux, assez d'accord avec le caractère et les aspirations de leurs descendants, pour que nous n'hésitions plus à nous en glorifier.

Ce livre est une préparation parfaite à l'histoire intégrale du mouvement politique, religieux et social de la patrie française. Rarement dans un espace aussi restreint on a réussi à tracer un tableau aussi complet, aussi bien entendu, de la vie d'un peuple pendant cinq cents ans : les cinq siècles qui ont précédé le réveil auquel on a donné le nom de Renaissance. Après s'être assimilé cette série d'études logiquement conçues, le lecteur aura embrassé toutes les étapes de la course française. Cet ensemble harmonieux l'aura préparé à comprendre désor-

mais sans fatigue tous les détails d'une histoire où les gestes de notre nation seraient plus minutieusement détaillés.

L'intelligence synthétique de l'auteur a vigoureusement ébauché dans ces pages les grands aspects des temps parcourus. Avec son style de haute haleine, ses phrases scandées, sonores comme un rhythme alexandrin, son ton inspiré à la façon des Quinet, des Chateaubriand et des Ballanche, il promène son lecteur dans les générations qui nous ont précédés, indiquant les justes proportions des voies tour à tour amples et étroites que le progrès a traversées, avant d'arriver jusqu'à nous. Il sculpte en relief solidement accusé la physionomie des guides principaux qui ont incarné en eux l'âme et le cœur de chaque groupe des foules humaines dont les pas se sont succédé sur le sol où a grandi la nation. Sa plume élégante évoque les émotions, les joies et les plaintes des populations disparues; elle recueille les échos des voix qui ont parlé et chanté au milieu d'elles; et rappelle les fortifiantes inspirations de ceux qui, à travers les défaillances générales et les désastres acca-

blants où la patrie semblait devoir s'abîmer, n'ont pas désespéré de l'avenir.

En scrutant avec rigueur les feuillets de son livre, on pourrait y découvrir quelques points obscurs et quelques lacunes; si l'auteur eût vécu, il aurait assurément revu, il en avait manifesté l'intention, certaines assertions hasardées, certains jugements incomplets. Il eût rendu, par exemple, leur place véritable à la vaillante pléiade des trouvères du treizième siècle, les Trouvères proprement dits, qu'il est tenté de confondre avec les poëtes d'inspiration plus grave, qui ont rimé les romans de chevalerie. En revoyant de plus près ses documents, il aurait donné un mot de souvenir aux deux Condé et à Eustache Deschamps, agrandi le rôle d'Adam de la Halle et celui de Rutebeuf. Ce dernier surtout aurait beaucoup gagné à la révision projetée par Bancel; sa main eût, à coup sûr, effacé les lignes où il traite de « véritable gavroche du treizième siècle » ce poëte brillant, si hardiment frondeur, si français, qui affirme fièrement, dans le Mariage Rutebeuf, *qu'en chantant ses vers il fait plus*

signer de têtes que les prêtres en chantant l'Évangile.

L'en cuide que je soie prestres,
Quar je faz plus sainier de testes,
(Ce n'est pas guile)
Que si je chantaisse évangile.
L'en se sain parmi la vile
De mes merveilles.....

Il n'aurait plus, dans cette copie remaniée, remis en oubli l'intrépide campagne de ce dernier poëte, en faveur de l'Université naissante, convoitée déjà par les moines; ni les complaintes *à la défense de Guillaume de Saint-Amour, sacrifié par les influences ultramontaines à la compétition des congrégations monastiques. Ces taches, d'ailleurs en petit nombre, que seul peut apercevoir celui qui s'est lui-même passionné pour le même sujet de recherches, auraient été restaurées, n'en doutons pas. Tel qu'il est, cet ouvrage est, on ne saurait trop le répéter, une des plus lumineuses généralités qui aient fait la clarté sur le moyen âge.*

Ce à quoi excelle l'auteur de ce livre est dans l'art de débrouiller les chaos historiques, de découvrir, dans leur intrication

tumultueuse, les directions que prennent les hommes et les choses, il a le don de saisir au passage les sursauts progressifs qui font tressaillir les masses, en dépit des obstacles accumulés par les appétits féodaux et les ambitions effrénées des princes. Nul n'indique plus nettement que lui le développement des germes de notre génie national. Il voit poindre et signale les premiers symptômes de notre tendance à l'universalité, de cette propension de la France à se laisser attirer, détourner par les actes, les œuvres et les poésies de ses voisins. Déjà, en effet, la nation naissante avait de ces élans de cosmopolitisme généreux, qui ont fait son danger et sa gloire ; son génie, élaboré dans un heureux mélange de races d'élite qui se sont rencontrées sur son sol fertile, sentait instinctivement qu'il ne se développerait entier qu'à la condition d'irradier sur le monde, qu'il n'entraînerait les autres qu'en représentant leurs aspirations agrandies et idéalisées. Pour cela, la France attire à elle tous les éléments de grandeur, elle se les assimile et s'y prépare de nou-

veaux instruments d'influence et de direction.

Le résultat de ce travail national, spontané, presque latent, est déjà considérable à ces lointaines époques : déjà c'est de France que partent les grands signaux, que se préparent les grandes émotions. Ce sont les Français qui entraînent tous les peuples chrétiens aux Croisades, et donnent des chefs aux pays conquis par les efforts communs. Ce sont eux qui enseignent le ton de la courtoisie chevaleresque, le respect et le culte pour le sexe gracieux ; eux dont les chants remplissent le monde, et dont la langue est, par les étrangers eux-mêmes qu'attirent les Universités, la langue la plus franche, la plus claire, « la parleure la plus délitable et commune à toute gent ».

Ce que Bancel a vu par lui-même, ce qu'il a bu à la source même et puisé de première main, et c'est le cas ordinaire, il le rend à merveille ; son âme vibre bien à l'apprécier, à le décrire. Ainsi la Chanson de Roland *le ravit et l'enlève. Il consacre un véritable hosannah à ce chant grandiose*

dans son apparence monotone, qui ceint les héros de la légende carolingienne d'une auréole de simplicité antique; il s'exalte à la beauté sévère de ce poëme du désespoir sans faiblesse, où les Pyrénées aux pics aigus, aux rocs blancs de neige, aux vals sonores, tressaillent et retentissent sous les chevauchées des pairs de Charlemagne; où l'on entend rouler en échos puissants les fanfares des olifants d'ivoire, le choc des épées légendaires portant des noms célèbres comme les chevaliers qui font flamboyer le tranchant de leur acier, et, en dernier lieu, la note puissamment douloureuse de l'agonie, le dernier son du cor de Roland.

Quand il arrive à l'appréciation des historiens qu'il a le plus feuilletés et qu'il connaît mieux que les poëtes, Bancel les sculpte avec un ébauchoir d'or. Il met vivement en saillie les qualités chevaleresques du style de Villehardouin et la franche allure qu'emploie ce chroniqueur titré, au récit des événements auxquels il a pris lui-même une part si importante. Puis Joinville dont il caractérise la familiarité charmante en

un mot bien senti : « Si le livre de Villehardouin est d'un soldat, celui de Joinville « est celui d'un ami. » Écoutez encore la suite de ce portrait, jugez de la sûreté de ce coup de pinceau : « Le laisser-aller, « la bonhomie, la naïveté, le désordre charmant, le séduisant, le décousu de la Chronique du Sénéchal lui donnent l'attrait des « mémoires et le piquant des confidences. » Bancel est l'un des premiers qui aient constaté la pointe de scepticisme de bon goût, qui assaisonne le talent de l'illustre historiographe de saint Louis.

Joinville, témoin de l'extrême dévotion du bon roi, s'était, en effet, réservé au fond de sa conscience le droit de choisir dans les croyances et dans les devoirs, que la tendresse un peu superstitieuse du fils de Blanche de Castille exagérait volontiers. A ce propos vient naturellement aux lèvres la réponse un peu vive, presque brusque, qu'il fit au roi sur un cas de conscience où il était question du péché mortel ; ce passage mérite d'être rappelé ici. Le roi causait avec son ami, en présence de moines, de plusieurs cas de religion :

***

« — *Autre demande vous foys-je, dit-il* « *à son Sénéchal, sçavoir lequel vous aymeriez mieulx estre, mezeau et ladre ou* « *avoir commis et commettre un péché* « *mortel? — Et moy, qui onques ne lui* « *voulu mentir, lui répondi, que j'ameroie* « *mieulx avoir faict trante péchez mortels* « *que estre mezeau (lépreux). Et quand les* « *frères furent départis de là, il me rappelle tout seullet, et me fist seoir à ses* « *piedz et me dist : — Comment avez-vous* « *osé dire ce que avez dit? Et je lui respons que encore je le disoye. Et il me* « *va dire : — Ha! foul musart, musart, vous* « *y estes déceu. Car vous savez que nulle si* « *laide mézellerie n'est comme d'estre en* « *péché mortel, et l'ame qui y est, est semblable au déable d'enfer.* »

Mais le Sénéchal ne revint pas sur sa réponse, quoique pût ajouter son doux maître. De même en fut pour la solution de cet autre cas posé par saint Louis : « Aussi « illeques me enquist, si je lavoye les piez « aux pauvres, le jour de jeudi sainct? Et je « lui dis : — Fy, fy, en malheur! jà les piedz « de ces villains ne laveray-je mie! » *Et*

tant d'autres traits, comme celui de la dispute sur le droit de porter des habits de fin drap, qu'il eut avec Robert de Sorbon, lequel il traita lestement de « Villains, fils « de Villains », *en dépit de ses dignités ecclésiastiques; ou bien encore comme la fermeté qu'il mit en enlevant des sommes des coffres de l'Ordre du Temple, malgré l'opposition du commandeur, pour aider à payer la rançon des prisonniers chrétiens en Syrie.*

Quant à Froissart, né dans l'un des siècles les plus lamentables de notre histoire, où il parvint à se créer une vie de plaisir et de triomphe, Bancel nous le présente sous son triple aspect de poëte facile, de courtisan de haute lice et de chroniqueur agréable, mais si indifférent aux choses qu'il raconte, même aux plus douloureuses, qu'on l'y croirait tout à fait étranger. On peut dire, avec l'auteur de ce livre, que la nature avait oublié de placer une âme dans ce corps de viveur spirituel, qui plaisait tant aux femmes et aux princes de son temps. Or, cette âme qui manquait à Froissart, c'est précisément ce que Bancel demande à

la littérature et aux littérateurs dont il scrute le cœur et la pensée. Au milieu des historiens, des orateurs et des poëtes des siècles qu'il examine, il arrête toujours sa vue sur les rares noms glorieux qui, à travers l'indifférence générale, se préoccupent des misères du peuple et ne désespèrent pas du salut public et du retour à l'équité.

Pendant la période sanglante de désastres et de guerres sans fin, qui commence à la fin du quatorzième siècle, il choisit avec bonheur trois types humains, sinon des plus illustres, au moins des plus passionnés pour l'équité et pour le bien, entre les nombreux personnages dont les œuvres ont fait retentir le nom. Il s'attache à Jean Gerson, à Christine de Pisan, à Alain Chartier, parce que ce sont les trois seuls en qui il ait senti battre un cœur d'homme. A ses yeux, tous les trois « sont maîtres en politique, en philosophie, en morale ; non qu'ils aient tout dit ; ils n'ont pas même tout pensé : ils appartiennent à leur temps ; ils en sont marqués, saisis, mais non asservis ». Puis, il analyse à grands traits celles de leurs œuvres qui mettent à nu les plaies terribles

de la société où ils vivaient, et les généreux conseils qu'ils offraient, avec courage et persévérance, aux puissants perturbateurs de leurs contemporains.

Je m'arrête, n'ayant pas la prétention de résumer ce beau travail dans les quelques pages d'une préface. J'ajouterai seulement qu'après l'avoir lu, chacun s'applaudira de voir ces éloquentes leçons historiques, préparées pour des auditeurs étrangers (s'il y a des frontières pour les cœurs d'élite, revenues enfin de la terre d'exil; on sera heureux de cette édition qui les a faites françaises, et qui, par la forme élégante et choisie dont elle les a revêtues, leur a préparé une entrée triomphale à leur retour dans la patrie.

Antony MÉRAY.



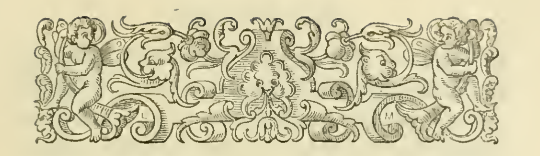
HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE

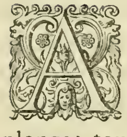
L'ESPRIT FRANÇAIS

AU MOYEN-AGE



INTRODUCTION

DES TRANSFORMATIONS DE L'ESPRIT FRANÇAIS AU MOYEN AGE



l'aube des sociétés, lorsque s'éveille, en balbutiant, le génie des peuples, les poëtes sont des prêtres; toute parole sort du sanctuaire et s'y replonge; toute pensée est enveloppée dans le dogme; l'esprit humain s'affirme, à l'ombre des dieux. A peine affranchi des fatalités de la nature, atome cosmique du grand Tout, parcelle inconsciente des univers, l'homme se vêt de religion comme du lange sacré de son enfance. Nourrisson de l'inconnu, il presse, avec effarement, la mamelle éternelle, il s'enivre du lait de la création, il se réfugie en tremblant dans le sein de cette Isis mystérieuse. C'est le temps

des Aëdes[1], le temps d'Orphée, de Musée, des Eumolpides, figures légendaires, enfouies sous la brume lointaine des âges. Poëtes et législateurs, à moitié réels et à moitié symboliques, ils annoncent aux hommes qui meurent l'existence des Immortels; ils révèlent leurs lois, accompagnant cette promulgation des accords de la phorminx[2] ou de la lyre.

La forme naturelle de cette poésie primitive est le lyrisme. La strophe apparaît, ailée et frissonnante, sur les sommets baignés de la lueur matinale des premiers jours. Épouvantée et ravie à la fois, en présence du monde naissant, l'humanité commence par la prière et par l'extase. Mais voici qu'à l'âge sacerdotal, initiateur, succède l'âge héroïque. Les palais des rois d'Argos et d'Orchomène s'élèvent au niveau des temples de Delphes et d'Éleusis. L'enfance se retire devant la jeunesse qui s'avance, armée de son charme printanier, de ses impatiences superbes, de son ardeur, de sa vaillance, de sa fougue et de sa bravoure.

Les Aëdes épiques, Thamyris, Démodocus,

---

1. *Aëdes*, du mot grec ἀοιδός, chanteur, poëte; du verbe ἀείδειν, chanter.

2. *Phorminx*, en grec φόρμιγξ, instrument de musique différent de la lyre, sorte de petite harpe qu'on portait au cou chez les Grecs.

chantent les héros. L'héroïsme, cette forme humaine du divin, respire sur les pages des poëmes et sur le marbre des statues, l'œil de l'homme s'éclaire de l'immortelle lueur des dieux, son cœur se dilate, sa pensée s'élargit, son *moi* se distingue et s'affirme, et l'hymne des mystères orphiques disparaît et s'évanouit dans l'épopée des énergies mortelles. Au centre de cette pléiade de poëtes nationaux apparaît le vieil Homère, aveugle, assis, comme un roi, sur son escabeau de rapsode. Génie religieux et politique, il transforme les dieux, et fonde en son poëme l'unité de la patrie. Il ferme l'ère des monarchies, il ouvre celle des démocraties. Placée sur la limite des deux mondes, l'*Iliade* est le pacte d'alliance de la fédération grecque. Auparavant, la Grèce s'agitait, divisée, morcelée, inconsistante et vaine comme une poussière. Maintenant elle vivra comme une âme, un esprit, une volonté. Homère a été son créateur, il lui a donné l'être, communiqué la vie nationale, qui n'est autre chose que la conscience de soi-même.

Abandonnant, en effet, les palais agrestes et légendaires des rois, la Grèce, se possédant soi-même, entre dans la période historique de sa maturité. Aux faces radieuses des Aëdes lyriques, à la tête quasi-divine du poëte de Smyrne et de Chios succède le profil vigoureux

des soldats de Salamine. La virilité grecque, en tant que politique et sociale, se manifeste par la démocratie. Incarnée jadis dans les prêtres, dans les chefs des peuples, c'est-à-dire patriarcale et sacerdotale, la Grèce s'incarne dans le peuple et devient républicaine. La forme de sa littérature change. L'épopée disparaît devant le drame. Eschyle, épique cependant et sacerdotal par l'ampleur du récit, et l'horreur religieuse de ses poëmes, élargit le dithyrambe des fêtes de Bacchus, jette par terre les tréteaux de Thespis, et, par un coup de génie égal à celui d'Homère, crée la tragédie.

Après lui, Sophocle et Euripide enrichiront le théâtre grec de chefs-d'œuvre nouveaux, mais dont nul n'atteindra la grandeur eschylienne. Aristophane écrit *les Guêpes*, *les Grenouilles*, *les Chevaliers*, *les Nuées*, comédies où l'esprit étincelle, où chante le lyrisme, où la fantaisie déborde, et qui unissent aux audaces les plus étranges et aux rêves les plus démesurés, le sentiment délicat, exquis, de la réalité des choses. Aristophane est la lumière la plus vive, la plus gaie, la plus perçante, la plus pénétrante de l'antiquité. Feu-follet poétique, il reluit et se joue sur les mœurs athéniennes, et plonge dans leur fange qu'il fait étinceler. Ce troisième âge de la littérature grecque a touché à tout ; il a connu la tragédie, la comédie, la

philosophie, l'éloquence, les arts. Il a écouté les leçons de Socrate, de Platon, de Diogène, les harangues de Cimon et de Périclès ; il a manié le ciseau par la main de Phidias, le pinceau par celle de Zeuxis ; il saisit, par la droite de Thucydide, le stylet de l'histoire.

Ainsi l'esprit parcourt la sphère ou plutôt la spirale de ses progrès. Il va, des sommets merveilleux de l'Olympe, de l'Ida, du Cithéron, aux mystères d'Éleusis et de Delphes. Du temple des dieux, il passe au palais des rois, et de ce dernier à l'Agora[1]. A ne considérer que l'aspect pittoresque et poétique, il semble qu'il descende et qu'il diminue, car la brume des anciens âges, pareille à celle des hauts lieux, lui donnait je ne sais quelle énormité vague et surhumaine, mais il monte en effet, il s'épure. Après avoir hanté, l'un après l'autre, le temple qui renferme la légende des dieux et le palais qui enclôt la légende des princes, le voici debout sur la place publique, affranchi de mystères, libre de superstition, délivré d'un servile respect, affermi sur sa raison et sur sa liberté. L'humanité s'éveille sous les gouvernements théocratiques, elle grandit sous la tutelle des royautés, elle vit sous les républiques. Aux formes arbitraires et protectrices des gou-

---

1. L'*Agora*, du mot grec Ἀγορά, la place publique.

vernements de son enfance et de sa jeunesse, succède l'autorité régulière et responsable de son âge mûr. La république est l'acte d'émancipation du genre humain.

L'esprit français a suivi une marche à peu près semblable, demeurant les différences de religion, de climat et de race ; car si le canevas de l'histoire est immuable, l'homme, ce puissant artiste, le charge des mille broderies de son imagination et de sa volonté. L'esprit français a été tour à tour sacerdotal, féodal, communal, monarchique, révolutionnaire. A chacun de ces modes religieux et politiques correspond une littérature spéciale, laquelle s'incarne en un certain nombre d'hommes qui sont les types de notre génie national. Chacun d'eux, quels que soient son tempérament propre et son originalité personnelle, entre dans le plan général et concourt à former le merveilleux organisme de la France. La variété dans l'unité constitue l'harmonie.

L'âge sacerdotal de la France va du sixième au dixième siècle. L'Église alors, non-seulement gouvernait et dirigeait les âmes, mais sa législation s'étendait sur toutes les relations sociales, et chaque manifestation de l'esprit était produite, réglée, disciplinée par elle. Elle disposait de l'âme humaine comme de sa chose. Tous les écrivains appartenaient alors au

clergé. La théologie embrassait toutes les sciences, même les mathématiques ; ou plutôt la théologie était la science suprême d'où découlaient toutes les autres comme d'une cause souveraine et absolue. Grégoire de Tours, écrivant les annales universelles de son siècle, intitulait son livre : *Histoire ecclésiastique des Francs*. On disait aussi en un style biblique, et qui n'était pas sans grandeur : *Gesta Dei per Francos*. « Les actions de Dieu par la main des « Francs. »

Il est si vrai que l'Église dominait alors et absorbait le monde, que Grégoire VII écrivait à tous les princes de la terre : *Nolite tangere Christos meos*. « Gardez-vous de toucher à mes « oints. » Et les princes obéissaient. Grégoire VII constitue en effet les droits du sacerdoce, la liberté de l'homme d'Église. Pour lui, la société, l'humanité, c'est l'Église ; le reste est une ombre. Au-dessus des peuples et des rois, dans une sphère inaccessible et presque divine, vous apercevez le Pontife romain ; à ses pieds, les prêtres ; plus bas, plus loin, la foule immense et obscure. Une sorte d'égalité règne entre les grands et les petits sous l'autorité papale. Grégoire VII emprunte la majesté de celui aux yeux duquel sont égaux l'hysope et le cèdre du Liban, le Léviathan et l'hirondelle. Il aspire à la monarchie universelle ; il organise un catho-

licisme, non-seulement religieux, mais politique. Assuré de posséder la vérité, il exerce la dictature avec la tranquillité de la Providence.

Une langue morte, le latin, sert d'expression à l'autorité de l'Église. Elle est, en même temps, la langue officielle des gouvernements, si l'on peut donner le nom de gouvernement à l'anarchie des temps mérovingiens. L'Église mérite d'ailleurs la haute souveraineté qu'elle s'arroge. Il est hors de doute que, parmi les bestiales horreurs et les atrocités commises par les rois francs, l'esprit n'avait d'autre refuge que l'Église. Elle seule a retenu quelque chose des anciennes lois et de l'antique civilisation. Le peu qui restait de souvenirs littéraires ou scientifiques, c'est elle qui l'a recueilli. Mais, au lieu de répandre au dehors ces germes, de semer dans les âmes ce grain du passé qui créera l'avenir, elle les garde pour elle seule, comme des moyens de domination. Nul pouvoir n'a mieux compris la supériorité de l'intelligence sur la force. Nul n'en a exercé plus durement le monopole. On peut dire que, du quatrième au dixième siècle, elle a confisqué à son profit la respiration morale du genre humain. Grande, puissante en ses représentants, au monde terrassé par les rois chevelus elle montrait une série de papes, d'évêques, des moines éloquents et audacieux, dont la science

et la politique contrastaient avec l'ignorance et les intérêts des Chilpéric et des Clotaire.

Comment est-il arrivé que, au lieu d'abréger la nuit du moyen âge, elle en ait au contraire prolongé l'ombre ? Ne semble-t-il pas qu'elle doit triompher de la barbarie, adoucir les mœurs, augmenter la lumière, avancer la civilisation ? Elle a tout ce qu'il faut pour accomplir cette œuvre ; tout, hormis le vouloir d'affranchir les peuples. Enchaînée à la doctrine énervante du péché originel et de la prédestination, elle est rebelle à toute idée émancipatrice. La domination spirituelle et morale qu'elle exerce sur les rois s'appuie, en réalité, sur la servitude des sujets. La liberté lui serait mortelle. Elle s'est donné la mission d'apprendre au monde à obéir : et peut-être, en ce temps-là, le monde était-il incapable d'autre chose. Il n'existe pas, à proprement parler, de littérature sacerdotale au commencement du moyen âge, à moins que vous ne donniez ce nom aux hymnes dans lesquelles Villemain a cru retrouver les traces du lyrisme d'Orphée. Je pense que le catholicisme n'a pas eu la poésie pour organe. Il a eu l'architecture. Orphée, Linus, Thamyris, les Aëdes chantaient aux premiers jours de la Grèce. La lyre accompagnait les lois, et les cités naissaient au bruit sonore des vers et des instruments. Rien de

pareil n'a été vu en France ou en Europe. Nos commencements furent plus sévères et plus durs. L'Église byzantine et l'Église romane exprimèrent, en un verbe de pierre, les idées sacerdotales. L'immuable dogme s'enferma dans l'immobilité du temple. L'histoire elle-même s'incrusta dans la pierre.

A la constitution théocratique des premiers siècles a succédé l'organisation féodale. La France, absorbée au commencement dans l'Église, et moins France que chrétienté, se sépare peu à peu et se distingue du milieu sacerdotal où elle avait à peine figure de nation. Elle tend, sans relâche et de plus en plus, à s'individualiser, à se reconnaître, à s'affirmer comme un organisme conscient, à vivre d'une vie intime et personnelle. Il lui faudra de longs siècles, sans doute, de longues épreuves, et des déchirements sanglants avant de rompre le lien qui l'attachait à Rome. Pareille à l'enfant, elle a vécu d'abord vaguement, sans conscience, au sein de l'Église, sa mère. Vainement celle-ci voudrait la retenir, la river à ses entrailles. La France s'échappera, faible, maladive, enfant débile et mal nourri d'un lait pauvre et amer. Elle parcourra, dans sa marche vers l'unité, des phases diverses qui sont comme les âges successifs de sa croyance.

La première période, la période de la jeu-

nesse a été la féodalité, fille de l'empire de Charlemagne. C'est ce temps juvénile que les philosophes et les critiques allemands ont nommé l'âge héroïque de la France et de l'Europe. Ils le comparent volontiers aux temps héroïques de la Grèce, et confondent, suivant moi, des époques absolument différentes au point de vue social et religieux. Le christianisme a produit, en effet, des générations tout autres que celles d'Ajax, d'Agamemnon, d'Hélène, et un idéal contraire à l'idéal polythéiste. Rien ne ressemblait moins aux palais d'Argos et de Mycènes que les palais de Charlemagne. La civilisation romaine, et non la grecque, a laissé ici son empreinte. Un logis carlovingien, la maison d'un leude, comte ou baron, rappelle les maisons rustiques des paysans et des colons romains, et non pas l'habitation simple et grandiose d'Ulysse ou d'Alcinoüs.

Toutefois, la société féodale produisit, en littérature, une forme spéciale et nouvelle. L'esprit français se manifesta par la chanson de geste, qui n'est autre chose que l'antique épopée. Des compositions épiques de trente, quarante, soixante mille vers éclatèrent, presque à la fois, dans les dialectes naissants de la langue d'oc. Le douzième siècle est l'époque triomphante de cette floraison du génie français. Excité, inspiré, ébloui, enchanté par la

légende carlovingienne, il se plaît aux longs récits où elle est retracée par les Trouvères et les Troubadours. Le Nord et le Sud se retrouvent et s'embrassent dans cette légende; et Charlemagne, *emperor à la barbe florie*, inspire la plupart de ces poëmes de nos pères. A ses côtés siégent ses cousins et ses pairs, Olivier, Renaud, Roland. Vous entendez partout le hennissement des chevaux, le bruit des batailles. En même temps le mysticisme mêle à ces notes stridentes sa voix religieuse et mélancolique, et l'amour soupire dans le cœur farouche des preux. Vous diriez l'éclair d'un glaive, le murmure d'une prière, le frissonnement mystérieux des ailes et des âmes. L'épopée mystique de Saint-Graal, dans les pèlerinages, des chevaliers qui s'en vont à la recherche de la coupe où fut recueilli le sang du Sauveur, représente la marche du monde vers un avenir de sainteté, d'immortalité et d'amour.

L'épopée bretonne d'Arthur, la chanson de Roland, disent au contraire le retour vers un passé de vaillance, de probité, d'honneur.

Ainsi, dès le douzième siècle, la France offre le double caractère de l'humanité. Elle espère, elle se souvient. Qu'espère-t-elle? Conquérir son idéal et le communiquer au reste du monde. Ses souvenirs, dorés par le soleil couchant de l'histoire, revivent et lui apparaissent.

doux et rayonnants, comme ces nuages de pourpre, éclairés par les dernières lueurs du jour.

Homère avait chanté les héros et les dieux ; regrettant les siècles révolus, il avait fait revivre les ancêtres. En pleine civilisation impériale, sous le règne d'Auguste, héritier infidèle des grandeurs et des gloires républicaines, Virgile s'était retourné vers le chaume d'Évandre comme vers un âge d'or disparu ; et, dans maint passage de son poëme, il s'élançait aux rives ignorées. L'épopée, en effet, si elle veut contenir et exprimer le cœur de l'homme, doit se parer à la fois de souvenirs et d'espérances. Elle a, comme Janus, une face tournée vers le passé, une autre vers l'avenir.

Au moyen âge, les poëmes de Saint-Graal et ceux du cycle carlovingien manifestèrent cette double tendance. Ils entrent par là dans la tradition universelle. Mais ils nous apprennent, en outre, la vie féodale dans tous ses détails. C'est là, mieux que dans les indigestes chroniques du moine de Saint-Denis ou de Vincent de Beauvais, qu'il convient de l'étudier. La maxime d'Aristote, « que la poésie est plus instructive que l'histoire », reçoit ici une consécration éclatante.

Et cependant, ces épopées si profondément nationales ont subi une éclipse que l'on pou-

vait croire éternelle. Le seizième siècle les a poursuivies d'un rire parfois cruel. Le dix-septième et le dix-huitième siècle les ont pour ainsi dire ignorées. Elles dormaient dans la poussière des bibliothèques. Reculant de trois siècles notre histoire littéraire, on a, de nos jours, triomphé de l'opinion stérile et pédantesque qui fixait les origines de la poésie française au quinzième et au seizième siècle, et démontré que nos poëtes du douzième ont été les maîtres de l'Europe du moyen âge et ses initiateurs. On a revisé et réformé le jugement porté par De Malézieux en 1740, fraternellement adopté de l'Europe contemporaine, à savoir que les Français n'ont pas la tête épique. Si l'on entend par là qu'ils ont échoué dans la *Franciade* de Ronsard, dans le *Saint Louis* du Père Lemoine, *l'Alaric* de Georges de Scudéry, la *Pucelle* de Chapelain, et la *Henriade*, je le veux bien. Mais tout autres sont les poëmes des cycles de Charlemagne et d'Arthur, et je ne crois pas que, depuis Homère, pareil souffle d'épopée ait agité l'âme d'aucun peuple. Si nous avons oublié notre tradition épique, les poëtes étrangers l'ont adoptée et s'en sont largement servis, depuis Dante jusqu'à Shakespeare. Au commencement du siècle, les hommes les plus illustres de l'Allemagne et de l'Angleterre, Goerres, Müller, Lachmann, Walter Scott,

Southey, retrempèrent à la vieille source celtique et française leur génie national.

Rien de plus énergique et de plus vivace que ces immenses épopées monorimes. Elles sont, « le chant de triomphe de la force individuelle », et par là expriment, en un langage rude, enfantin, altier, le sentiment d'orgueil des barons féodaux. La féodalité, à la regarder de près, est le règne le plus complet de l'individualisme à peine mitigé par le monachisme et la chevalerie. Les chansons de geste confirment superbement l'observation de Guizot : « Ce que « les Germains ont surtout apporté dans le « monde romain, c'est l'esprit de liberté indivi« duelle, le besoin, la passion de l'indépendance, « de l'individualité. » Cette passion, cependant, quelles que soient sa force et sa légitimité, ne suffit pas à fonder un peuple. La France, fille de la Gaule et de la Germanie, unit à l'individualisme germanique l'esprit d'association gaulois. Le vieux fonds celtique reparut après les Croisades ; les communes naquirent.

Je n'ai pas à raconter ici la fondation des communes. On en trouvera dans Aug. Thierry, Michelet et Henri Martin la consciencieuse et éloquente histoire. Par l'organisation communale, une nouvelle classe d'hommes entrait en scène et prenait part à la direction des affaires. L'Église et la féodalité, les clercs et les nobles

avaient successivement gouverné, dans leur seul intérêt. Le Tiers État, sous Louis le Gros, réclama sa part d'influence. Aidé par le roi, il réussit dans la lutte entreprise contre la noblesse et le clergé ; et il est juste de dire qu'il était digne de réussir par sa sagesse, sa probité, sa persévérance. La plupart des chartes communales témoignent de ces vertus essentiellement bourgeoises. Les cahiers des États-Généraux de 1789 continuèrent la tradition, et tel bailliage, que je pourrais citer, ne fit que répéter, dans ses vœux, les articles principaux des chartes de Beauvais, de Melun ou de Reims.

Sorties de la cendre des vieilles municipalités romaines, les communes du treizième et du quatorzième siècle peuvent être considérées comme la plus solide assise de la Révolution, car elles s'appuient au sol, au fond permanent de la société française ; et c'est pourquoi la Constituante et la Convention ont montré une égale ardeur à les affranchir de la centralisation monarchique, à les délivrer du joug des intendants et de la suprématie cléricale. Porter dans la commune élargie la liberté, la responsabilité, l'instruction, la lumière, c'est ce qu'ont voulu nos pères.

Au mouvement communal correspondait le mouvement universitaire. La science aspirait

aussi à s'affranchir de l'autorité sacerdotale. Louis le Jeune, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, protégèrent les universités. L'organisation de celle de Paris, avec son enseignement et ses priviléges, est contemporaine des Croisades et de l'affranchissement des communes. Les bourgeois s'associaient et s'armaient pour défendre leurs droits civils et politiques. Les universités combattirent pour les droits de l'esprit humain méconnus, outragés, niés par les écoles de l'Église. Paris fut le premier champ de bataille. A côté de la théologie jusqu'ici dominante, exclusive, souveraine, on y enseigna la scolastique et la physique. Champeaux, Abailard, Gilbert de la Porrée[1], Duns Scot, Albert le Grand, agrandirent tour à tour le cercle des discussions et l'horizon des intelligences. Paris alors était le rendez-vous scientifique de l'Europe. On y accourait d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie. Les étudiants venaient en foule, au point que lorsque, avec leurs maîtres, ils allaient en procession à Saint-Denis, les premiers rangs du cortége entraient dans la basilique de l'abbaye, tandis que les derniers sortaient de l'église des Mathurins.

1. Gilbert de la Porrée, *Gislebertus Porretanus*, né à Poitiers vers 1070, mort le 4 septembre 1154, évêque de Poitiers, était le chef du réalisme au moyen âge.

L'essor de l'esprit humain était merveilleux, hardi, vaillant, fougueux, il s'élançait dans toutes les directions, sondait les problèmes, escaladait les hauteurs, plongeait au fond des abîmes de la métaphysique. On entendait des paroles étranges. On interrogeait l'infini, on regardait l'invisible. On voyait les hérésies poindre de toutes parts, comme l'herbe au printemps. En 1140, les évêques déclaraient avec terreur : « *Nunc per totam fere Galliam, in civitatibus,* « *vicis et castellis, a scholaribus, non solum intus* « *scholas, sed triviatim, nec a litteratis tantum,* « *sed a pueris et simplicibus, aut certe stultis,* « *de Sancta Trinitate disputatur.* » « Maintenant, dans presque toute la Gaule, dans les « cités, les bourgs et les châteaux, par les éco- « liers, non-seulement dans les écoles, mais en « public, non-seulement par les lettrés, mais « par les enfants et les gens simples, même par « les imbéciles, la Sainte Trinité est discutée. » Lisez Muratori, feuilletez la Bibliothèque des Pères; nulle audace, nulle revendication, nulle chimère de notre temps qui n'aient eu leurs précurseurs au douzième et au treizième siècle : communauté des biens, Église française, liberté de la femme, son élévation au sacerdoce, prédication de l'ouvrier, etc.

On peut sourire de cette effervescence maladive de l'esprit français. Pour moi, j'y reconnais

un des signes caractéristiques de notre race, et son véritable titre de gloire : à savoir la recherche passionnée de l'idéal. Par là nous sommes tour à tour l'espérance, la lumière et le désespoir du monde. Un autre caractère de la France, par lequel elle ressemble à la Grèce, c'est que les questions intellectuelles, politiques ou morales, ne restent pas longtemps, chez elle, le lot réservé de l'aristocratie. Le peuple les aborde; il ne reconnaît à personne un droit d'aînesse de l'esprit. Hésitant, indifférent, timide pour les choses de la religion, pour tout le reste, il est aventureux comme un paladin, effronté comme un page. Dès le douzième siècle, il se précipita dans la mêlée des idées, tête baissée, la lance au poing, armé à cru, superbe, hennissant, indomptable. La science, arrachée aux cloîtres, fut glorieusement entraînée sur les places publiques, rue des Mathurins-Saint-Jacques, rue des Grès, jusqu'aux vignes de la montagne Sainte-Geneviève, où six mille auditeurs se pressaient autour d'Abailard.

Vainement, pour se défendre contre le flot qui monte, l'Église empruntera les armes de ses adversaires; vainement, semblable à l'empereur Julien et aux derniers philosophes du paganisme, elle feindra d'accepter l'esprit nouveau; ni les Dominicains, ni les Franciscains

ne la sauveront du mouvement hérétique du moyen âge. Elle a créé les premiers pour la défendre par le glaive, les seconds pour la populariser par la parole. L'épée et l'éloquence seront impuissantes. A la lueur des bûchers, sous la voûte sonore des cathédrales, nous verrons l'esprit humain grandir. Les communes ont sonné au beffroi des hôtels de ville la première heure de la liberté politique. La cloche des universités a sonné la première heure de la liberté de penser. L'esprit français revêt alors une forme nouvelle. Au commencement il avait été moine et clerc, puis noble et chevalier; maintenant il s'élève au rang de bourgeois et d'étudiant. Il avait eu pour demeure l'église, le monastère, le château; à présent, il loge aux hôtels de ville et aux universités. Il parlait jadis aux initiés, dans le cloître; aux seigneurs, aux dames, aux écuyers, dans la grand'salle du castel; le voici qui s'adresse au peuple.

Cette phase littéraire a été celle des derniers Trouvères, des romans allégoriques, des nouvelles, des fabliaux, des mystères, des sotties, des farces. Je la considère comme l'ère vraiment nationale de l'esprit français. Son caractère principal est la satire. De même qu'à Rome la satire a marqué l'avénement de la plèbe, de même elle signale en France l'avénement de la bourgeoisie. Le temps de Philippe

le Bel tourne en dérision ce qu'avait respecté, vénéré, adoré, le temps de saint Louis. Une veine de gaieté frondeuse s'ouvre qui traversera toute notre histoire, depuis le *Roman du Renard* jusqu'aux pamphlets de Paul-Louis Courier. Les ancêtres de Rabelais, de Mathurin Régnier, de Molière, de Voltaire et de Béranger, apparaissent. La lignée gauloise commence. Le rire gaulois étincelle et éclate; le sel gaulois épice le discours; un instinct d'égalité s'éveille que nous retrouverons beaucoup plus accentué chez les Sans-Culottes de 1792. Les doléances du Tiers État sont graves et amères; pleines du sentiment d'une juste fierté qu'on offense, elles diraient volontiers avec la *Couronne Margaritique* de Jean Le Maire de Belges:

> Il te vaut mieux d'un vilain être
> Engendré sage et vertueux,
> Que d'un noble homme avoir pris l'être,
> Et d'être fol et vicieux.
> Le fils d'un noble homme est ignoble,
> Et vilain, s'il vit vilement;
> Et le fils d'un vilain est noble,
> Et gentil, s'il vit noblement.

Déjà, au temps des Jacques, les vallées, les monts et les plaines avaient retenti de la sombre et navrante Marseillaise de la misère; cri poignant, empreint d'une grandeur mélancolique, pénétré d'un douloureux héroïsme:

Nous sommes hommes comme ils sont,
Des membres avons comme ils ont;
Un aussi grand cœur nous avons,
Tout autant souffrir nous pouvons!...

Alain Chartier, dans son *Quadriloge invectif*, Christine de Pisan, dans ses *Lettres à Isabeau de Bavière* et au duc de Berry, Jean Gerson, dans ses *Remontrances*, Jean de Meung, dans la seconde partie du *Roman de la Rose*, seront les avocats et les poëtes des droits du Tiers État, de l'Université et du peuple.

Quelques écrivains s'attardent sur ce chemin des transformations littéraires qui marchent de pair avec les changements politiques et sociaux. D'autres leur sont hostiles; d'autres indifférents. Charles d'Orléans est le dernier des Troubadours, Froissart, le dernier et le plus grand des chroniqueurs féodaux. En pleine invasion des Anglais, Olivier Basselin chante tour à tour le cidre et le vin, sous les houblons et sous les treilles; mais François Villon reprend, sous Louis XI, la tradition narquoise et bourgeoise des Trouvères; tandis que, d'une main calme et puissante, d'un sens rassis et d'un haut jugement, Philippe de Commynes inaugure l'histoire.



CHAPITRE Ier

DES ORIGINES DE LA LANGUE



otre siècle est remarquable, entre tous, par ses études philologiques. Le dix-septième et le dix-huitième avaient négligé les recherches commencées par le seizième ; les travaux de Guillaume Budé, de Henri et de Robert Estienne, de Lefèvre d'Étaples, de Joseph Scaliger, de Muret, de Turnèbe et de Jean d'Aurat, restaient pour ainsi dire sans imitateurs. La curiosité ardente des savants de la Renaissance n'excitait plus les écrivains du temps de Louis XIV et de Voltaire, ou plutôt elle se tournait ailleurs. En pleine possession de l'antiquité, grâce aux investigations des philologues, les poëtes et les prosateurs du dix-septième siècle, Corneille;

Racine, Molière, La Fontaine, Fénelon, Bossuet, La Bruyère, produisaient leurs chefs-d'œuvre, inspirés par les génies grecs et romains. Quant aux philosophes et aux publicistes du dix-huitième siècle, quels qu'aient été leurs préoccupations de la forme et leur souci du style, ils s'attachaient surtout aux idées, et ne consultaient les anciens que pour en appliquer l'esprit aux besoins de la société moderne.

De nos jours, la philologie, élevée au premier rang des sciences, ne s'est pas contentée de continuer les doctes veilles des Lascaris et des Chrysoloras; elle a voulu, avant tout, pénétrer au fond de nos origines nationales. Sans déserter le sol de la Grèce et de Rome, elle a planté sa tente sur la terre française, et, du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, elle a pieusement recherché la trace de l'idiome des aïeux. Aux travaux de Roquefort, de Raynouard et de Fauriel, ont succédé, à de courts intervalles, les découvertes non moins recommandables de Francisque Michel, Génin, Paulin Paris, de La Villemarqué, Littré, Victor Le Clerc, et de tant d'autres. La France entière est représentée par ce concile de philologues : la Provence, par Roquefort, Raynouard et Fauriel; la Normandie, par Francisque Michel; la Champagne, par Paulin Paris; la Picardie, par Génin; la Bretagne, par de La Villemarqué. Au centre, comme

juges, Victor Le Clerc et Littré, Parisiens tous les deux, invétérés, sinon de naissance, au moins d'adoption. C'est à eux que j'emprunte les traits généraux, l'esquisse du mouvement successif des divers idiomes qui, en se combinant, ont formé la langue française.

Celle-ci a parcouru trois périodes principales, depuis sa naissance jusqu'à sa virilité, depuis sa lente formation jusqu'à sa constitution définitive. Rudimentaire, rude et forte, du douzième au seizième siècle, vous diriez un chevalier bardé de fer, un baron enroidi par l'armure. Épanouie, plantureuse, efflorescente, primesautière, sous les Valois et sous Henri IV, mais trop empreinte du génie personnel des écrivains, trop chargée et surchargée d'idiotismes et de dialectes, tantôt gasconne, tantôt picarde, normande, angevine, elle sent tour à tour le terroir de Provence, de Guyenne, de Touraine, du Vendômois. Malherbe, Balzac, Descartes, Pascal lui donneront la clarté, le nombre, la méthode, la profondeur élégante, sévère, simple, solide, naturel vêtement d'une pensée sobre, réfléchie et sereine, elle atteindra à l'unité et à la perfection sous Louis XIV. Après lui, Montesquieu, Buffon, Regnard, Le Sage, Voltaire seront d'autant plus exquis et plus purs qu'ils se rapprocheront davantage de leurs devanciers immortels.

Aujourd'hui, si nous voulons rajeunir cette belle langue, la préserver des atteintes de la décadence qui s'annonce, lui rendre ce sang vigoureux et ces vives couleurs qui en ont fait la langue la plus saine de l'Europe, retrempons-la à ses sources premières; demandons à Pascal l'éclat, l'entrain, le charme pénétrant et l'éloquence des *Provinciales ;* à Rabelais le grand souffle humain du *Gargantua* et du *Pantagruel;* à Michel Montaigne la grâce nonchalante des *Essais ;* à Jacques Amyot la candeur des *Amours de Daphnis et Chloé;* à Froissart le pittoresque des *Chroniques;* à Philippe de Commynes le tour grave et politique; au sire de Joinville l'émotion et la naïveté.

Revenons aujourd'hui aux lointaines origines; remontons ensemble le cours des âges. Considérez, par l'œil de la pensée, cette contrée ancienne et vénérable, bornée par la mer du Nord, l'Océan Atlantique, le Rhin, les Alpes, et les Pyrénées. C'est la Gaule d'il y a deux mille ans. L'aspect général du pays offre un pittoresque mélange, harmonieux de montagnes, de vallées, de plaines vastes et riantes; des fleuves aux ondes fertiles le parcourent dans tous les sens. De l'Est à l'Ouest la Loire, descendue des hauteurs du Mézène, lentement se déroule jusqu'aux terres bretonnes. Rapide et capricieux, le Rhône précipite, du Nord au

Sud, ses flots d'un bleu clair. Le Rhin, sorti comme lui d'une cime alpestre, entoure de ses eaux vertes, comme d'une ceinture, l'Est et le Nord. A l'Orient, les Alpes que franchiront les soldats d'Annibal ; au Sud, les Pyrénées, où Roland sonnera de l'olifant pour la dernière fois. Entre les Alpes et la mer, les Cévennes qui boiront le sang des martyrs de la liberté de conscience. Leurs sommets chevelus ont fait nommer cette partie de la Gaule *Gallia comata*. Au centre, voici la Gaule à brayes, *Gallia braccata ;* au midi, la Gaule à toge, *Gallia togata*. Le peuple gaulois, d'après César, était divisé en trois nations principales : les Belges, les Aquitains, les Celtes ou Gaulois proprement dits. « Toutes ces races différaient entre elles « par le langage, les coutumes, les lois. Le « fleuve nommé Garonne sépare les Gaulois des « Aquitains ; la Marne et la Seine les séparent « des Belges. » (César, *Guerre des Gaules*.) Chaque nation était, elle-même, divisée en tribus, en familles ou clans, à peu près comme les Écossais de Robert Bruce et de Wallace. Le gouvernement paraît avoir été une démocratie sacerdotale, dans laquelle les peuples délibéraient en armes, sous l'œil des prêtres. République à la fois théocratique, démocratique, et fédérative, la Gaule avait, chaque année, une assemblée générale : « *publicum concilium* »,

dont parle J. César aux livres I et V de ses *Commentaires*.

C'est donc une erreur, autorisée par Tacite dans son livre *de Moribus Germanorum*, trop complaisamment répétée par l'infatuation allemande, et docilement acceptée par nous, de supposer que les assemblées populaires ont été l'apanage exclusif des tribus germaniques. La Gaule, la Grande-Bretagne anglo-saxonne revendiquent leur part dans les origines du *self-government*. La liberté gagne en solidité et en grandeur à ces larges assises. Vous vouliez en faire la mère d'un seul peuple ? Quelques-uns sont allés jusqu'à l'accorder à la seule tribu des Francs Saliens ! Elle est depuis vingt siècles la fiancée de la Gaule. La civilisation gauloise, méconnue ou calomniée par César, avait atteint, à l'époque de la conquête romaine, un très-sérieux développement. Elle se manifestait par trois signes principaux, fondements et types de toutes les civilisations : la religion, les monuments, la poésie.

Au point de vue religieux, nos pères étaient bien supérieurs aux Romains et aux Grecs. A côté de leur dieu Thor, fils d'Odin et de Frigga, emprunté aux religions scandinaves, dieu terrible, jaloux, nourri de chair humaine, dévorant, exterminateur, ils pratiquaient le culte d'Œsus, religion douce et humaine, qui reposait

sur le dogme monothéiste, et professaient l'immortalité de l'âme et la morale universelle. Ainsi se trouvait, en germe, au plus profond de nos annales, enfouie dans le sol où dorment trente générations, la philosophie du dix-huitième siècle. Œsus n'est-il pas l'Être Suprême de la profession de foi du Vicaire savoyard ? Les forêts de la Gaule ont recélé sous leurs séculaires ombrages Celui que J.-J. Rousseau adore en face du soleil qui se lève sur la neige inviolée des Alpes. Les prêtres ou druides, hommes des chênes, exerçaient, à vrai dire, l'autorité suprême. Sacrifices publics ou privés, éducation de la jeunesse, distribution de la justice, châtiments, récompenses, la vie et la mort, les corps et les âmes, ils tenaient tout dans leurs mains redoutables et sacrées. « *Illi rebus divinis* « *intersunt, sacrificia publica ac privata procu-* « *rant, religiones interpretantur; ad hos ma-* « *gnus adolescentium numerus disciplinæ causa* « *concurrit..... fere de omnibus controversiis* « *publicis privatisque constituunt..... præmia,* « *pœnasque constituunt. Si quis, aut publicus,* « *aut privatus, eorum decreto non stetit, sacri-* « *ficiis interdicunt.* » (J. CÆSAR, *de Bello Gallico.*)

N'est-il pas étrange de rencontrer dans les Gaules, dès le temps de César, la constitution, les priviléges, l'omnipotence du clergé catholique

sous les Mérovingiens et sous Charlemagne ? L'âme gauloise, pétrie par les druides, était prête à recevoir la profonde empreinte du catholicisme romain. Dogmes, lois, coutumes découlaient du druidisme. Lui seul avait le secret des espérances immortelles. Il apparaissait comme le confident et l'interprète des puissances invisibles. Ni la philosophie, ni la science n'avaient conquis leurs lettres de franchise. Les prêtres étaient à la fois des révélateurs, des docteurs, des savants, des prophètes. Ils s'arrogeaient la direction des choses mondaines et trans-mondaines. Seuls, au-dessus des foules muettes et prosternées, ils dissertaient de la nature des choses, de la force et de la puissance des dieux, du mouvement des astres, de la grandeur de la terre et du monde. Ils étaient en outre les maîtres de la jeunesse. Interprètes de l'absolu, confidents de l'idéal, initiés de l'Éternel, semeurs de l'avenir. « *Multa prœterea de « sideribus atque eorum motu, de mundi ac « terrarum magnitudine, de rerum natura, de « Deorum immortalium vi ac potestate dispu- « tant et juventuti tradunt.* » (J. Cæsar, *de Bello Gallico*.)

Les monuments gaulois étaient rares. Il semble que ce peuple religieux et guerrier a vécu au sein des forêts, sous les hautes ogives des hêtres. Il n'a laissé, en fait d'architecture,

que des ébauches frustes et colossales : dolmens, autels de sacrifices, blocs de granit plantés en terre. Cependant, au dire de César, les Gaules comptaient des villes nombreuses, des écoles publiques où les jeunes gens restaient jusqu'à vingt années, apprenant par cœur les vastes épopées nationales.

La civilisation romaine a passé le niveau sur ces débris, mais ce qu'elle n'a pu extirper, ce qui demeure comme le fond inexpugnable de l'âme gauloise, c'est le respect, l'amour, l'adoration de la femme. Combien diffèrent de la matrone romaine et de la jeune patricienne la femme et la jeune fille de la Gaule ! Élan, courage, verdeur de cœur, intelligence intuitive, passion, grâce, beauté. Qui nous rendra Victoria la grande, plus patriote que la mère des Gracques, et Velléda plus séduisante que Lucrèce ? « *Fœminas licet elegantes habeant* », disait Diodore. Par où brille, au-dessus des autres, la femme gauloise, c'est par l'initiative, et je m'assure que les dames des Halles, qui, au 5 octobre 1789, s'en allaient à Versailles, escaladaient la tribune, enfonçaient les portes, parlaient aux députés, le bonnet sur l'oreille, et tutoyaient Mirabeau, se seraient reconnues au portrait que traçait de leurs arrière-grand'mères le consciencieux Ammien Marcellin : « La femme « gauloise surpasse son mari en force ; elle a les

« yeux encore plus sauvages. Quand elle est « en colère, sa gorge s'enfle ; elle grince des « dents, elle agite ses bras aussi blancs que la « neige, et porte des coups aussi vigoureux « que s'ils partaient d'une machine de guerre. »

Les Gaulois, d'après J. César, étaient prompts dans leurs décisions, *sunt Gallorum subita et repentina consilia ;* avides de changement, facilement agités et poussés à la guerre, *omnes fere Gallos novis rebus studere et ad bellum mobiliter celeriterque excitari ;* prompts à se décourager et ne supportant pas les revers, *mollis ac minime resistens ad calamitates perferendas mens eorum est ;* portés à la superstition, *natio Gallorum dedita religionibus ;* braves, téméraires, amoureux de ce qui brille, amis des longs récits et discoureurs intrépides.

La légion gauloise enrôlée dans les troupes romaines s'appelait *alauda*, l'alouette, l'oiseau des profondeurs célestes, la matinale et bruyante alouette ; elle chante, et monte, rapide, et se perd là-haut, comme un point sonore, dans l'immuable azur ; puis, tout à coup, à tire d'ailes, elle accourt du bout de l'horizon, et planant sur le miroir perfide, elle s'offre au plomb du chasseur qui la guette.

La langue primitive de la Gaule était la celtique ou gaëlique qui a sa souche dans le sanscrit. Les peuples de langue celtique possédaient,

longtemps avant l'invasion romaine, des poëmes nationaux très-nombreux, conservés comme livres sacrés par les colléges des prêtres et que les poëtes ou bardes accroissaient incessamment; car, suivant Strabon, trois classes d'hommes étaient honorées du peuple : les bardes, les devins, et les druides, *bardi, vates et druidæ*. Les bardes chantent les hymnes et sont poëtes, *horum bardi hymnos canunt poetæque sunt;* les devins sacrifient et contemplent la nature des choses, *vates sacrificant et naturam rerum contemplantur;* les druides, outre cette philosophie, dissertent sur les mœurs, *druidæ præter hanc philosophiam etiam de moribus disputant*. Ces épopées celtiques, comparables aux *Védas*, au *Zend*, *Avesta*, aux recueils hermétiques, se divisaient en deux parties principales : 1° celle qui contenait les dogmes théologiques sur la formation de l'univers, et que l'on pourrait comparer aux poëmes d'Hésiode, mais d'un Hésiode contemporain d'Orphée ; 2° celle qui conservait la généalogie et l'histoire primitive de la race indigène. « Après l'invasion romaine, dit Edgar « Quinet, ces dogmes et les souvenirs des dynas- « ties devinrent le fond des traditions popu- « laires, et continuèrent de se développer avec « elles. »

Mais, dès le quatrième siècle, Rome avait

imposé sa langue aux vaincus. La civilisation gauloise étant inférieure à la romaine, il arriva ce qui arrive toujours en pareil cas : devant l'idiome du vainqueur, la langue celtique se retire, recule, disparaît, s'immerge dans la langue latine. Quelques points seuls résistent, conservent le vieux parler des ancêtres. Au dixième siècle, la Bretagne écrivait encore le celtique, comme en font foi la plupart des poëmes originaux du cycle de la Table-Ronde; mais le reste des Gaules parlait latin. Nos poëtes, Ausone et Pacatus, sont les descendants de Virgile. Le sacerdoce chrétien établi dans les Gaules s'exprimait aussi dans la langue de Rome. Le monde officiel d'ailleurs, tribunaux, proconsulats, municipes, ne connaissait pas d'autre langage. On jugeait, on plaidait, on contractait, on priait en latin. Grande et profonde politique ! Après s'être emparée du sol de la Gaule, Rome a extirpé la langue, c'est-à-dire l'âme, la vie profonde, l'arme et l'asile de la nationalité. Nulle conquête définitive sans cette extirpation. Alors furent traduits en latin les poëmes celtiques de l'Armorique, du pays de Cornouailles, de l'Irlande, du Gévaudan, de l'Espagne, de la Catalogne, et jusqu'au douzième siècle environ[1], les traditions nationales,

---

1. Au XIIe siècle, les langues romanes naissantes s'empa-

l'antique poésie primitive subirent la livrée du vainqueur. « Rome, a dit Aug. Baron, avait « tout conquis, les esprits et les corps, cet état « de choses durera trois siècles...... il y eut « même un instant où l'Empire d'Occident « parut vouloir se concentrer dans la Gaule et « réaliser d'avance l'œuvre de Charlemagne. » Des empereurs y fixèrent leur résidence. Constance Chlore, Constantin, Julien, Gratien, se plaisaient à Trèves, à Strasbourg, à Paris. Autun, Lyon, Bordeaux, Vienne, Agen, Clermont, possédaient des écoles florissantes où les fils des sénateurs, les héritiers de l'Empire, les filles des rois barbares étudiaient, sous d'habiles maîtres, la poésie, l'éloquence, la jurisprudence, la médecine, la philosophie.

J'ai vu, sous le ciel méridional, les vieux débris de la civilisation gallo-romaine mêlés çà et là aux vestiges de l'invasion sarrasine. Rien ne peut rendre la grâce pittoresque et l'aimable grandeur de ce mélange du génie romain et du génie arabe. J'ai vu Marseille la Phocéenne fameuse pour son école d'éloquence qu'égalait Cicéron aux écoles d'Athènes. A Nîmes, dans

---

rèrent à l'envi des traditions celtiques et les reproduisirent. — L'une d'entre elles, la légende du roi Lear, fournit plus tard à Shakespeare le sujet d'un chef-d'œuvre. (Voyez la savante introduction de Franç.-Vict. Hugo, où la critique est si savante et si inspirée.)

les Arènes « déshonorées au temps de J.-J. Rousseau, par un amas de bicoques », au pont du Gard, sur le Gardon, aux bains de Diane, à la Tour Magne, j'ai pu mesurer la hauteur sévère du génie latin. Les Arènes d'Arles me l'ont fait voir uni à la légèreté aérienne et à la fantaisie sarrasine. A Marseille, j'ai respiré l'alliance du génie grec et du génie gallo-romain, fleur de l'esprit plus embaumée que la fleur des citronniers.

L'invasion des Barbares, au quatrième siècle, étouffa ces fleurs, non pas d'un seul coup, ainsi que l'avaient supposé la plupart des historiens, mais par inondations successives et périodiques, comme le fait observer très-judicieusement Guizot dans son *Histoire de la Civilisation*. La Gaule fut envahie d'abord par les Mérovingiens, Germains de la tribu des Francs, conduits par Mérowig, conquise jusqu'à la Loire par Klodowig, et, au neuvième siècle, jusqu'aux Pyrénées, par Charlemagne.

Le phénomène que je signalais plus haut eut lieu en sens inverse, et, par là, se trouva confirmé comme loi historique. En effet, la civilisation des Francs étant inférieure à la civilisation gallo-romaine, leur langue céda peu à peu, s'effaça devant la langue des vaincus, non sans y laisser trace de son apparition. Elle se mêla, s'incrusta, soit au latin

classique, soit au latin rustique, comme une rouille à l'acier.

Ces vainqueurs farouches, aux yeux glauques, aux cheveux enduits de beurre aigre, aux armes formidables, aux cris rauques, n'étaient point absolument étrangers à l'art, à la poésie. Tacite, Jornandès, Ammien Marcellin parlent des chantres qui animaient les combattants et exaltaient les vainqueurs. On raconte que Charlemagne avait réuni les épopées primitives des compagnons de Mérowig et de Klodowig pour les conserver à la postérité. Mais cette poésie du Nord, âpre, rude, violente, désordonnée comme les rafales de neige ; ces dialectes sourds et gutturaux, semblables au bruit du vent dans les sapins de la Forêt-Noire, étaient bien éloignés de l'antique gravité religieuse des épopées celtiques. Encore moins se pouvaient-ils accorder avec la littérature et la rhétorique des écoles d'Autun, de Lyon, de Narbonne, de Marseille. « Les sons de la lyre des Burgondes épouvan- « tent les Muses », disait un contemporain. Les conquérants furent conquis à leur tour par le catholicisme romain, asservis, énervés par la corruption romaine, et leur langue se fondit dans celle des Gallo-Romains.

Trois éléments principaux vont concourir à former la langue française : le celtique, le latin, le germanique ou théotisque, ayant pour source

commune le sanscrit. De ces trois éléments, le plus puissant et le plus fécond sera le latin ; non le latin officiel, mais un idiome plus général, plus populaire, l'idiome des paysans gaulois, des paysans espagnols, des paysans roumains, qui avait été auparavant celui des colons italiens. La langue française est la sœur de l'italienne, de l'espagnole, de la roumaine. Nous avons des frères aux bords du Tibre, du Mançanarès et du Danube et, par le sanscrit, nous embrassons la Perse et l'Inde. Quoi de plus touchant et de plus religieux que la fraternité des peuples dans leur berceau ?





CHAPITRE II

LA PROVENCE ET LES TROUBADOURS



U ve siècle, on aperçoit déjà trois langues dans les Gaules : 1° le latin, langue de l'Église et des affaires, universellement admise, « mais qui dégénérait et se corrompait chaque « jour; 2° le germain, langue des barbares « vainqueurs, mais qu'ils n'employaient pas « dans le gouvernement, et n'imposaient pas « aux vaincus; 3° pour ainsi dire, au-des- « sous de ces deux langues, les anciens « idiomes celtiques [1]. » Ces trois dialectes correspondent à trois races et à deux inva-

---

1. Villemain, *Tableau de la Littérature du moyen âge.*

sions : la race primitive gauloise qui parle le celtique et compose ces vastes épopées nationales et cosmogéniques semblables au *Zend-Avesta* et aux *Védas* ; la race romaine, première conquérante qui impose à la Gaule une civilisation supérieure et sa langue ; la race allemande qui mêle aux deux idiomes quelque chose d'indompté, de fier et de farouche : « Le « sang français, disait Michel de Bourges, c'est « le vieux sang gaulois, c'est le vieux sang ro- « main, c'est le vieux sang des Francs ; cela « n'engendre pas la lâcheté ! » Et moi, je dis : la langue française, c'est le vieil idiome des Celtes, c'est la belle et sonore langue de Rome, c'est l'âpre et vaillant parler des compagnons de Mérowig et de Klodowig ; cela n'engendre pas la pauvreté de l'esprit.

La fusion successive de ces trois idiomes forma, du cinquième au huitième siècle, la langue romane d'où la langue française est sortie. La langue celtique, avant le triomphe de Rome, était divisée en trois idiomes principaux correspondant aux trois grandes races qui occupaient la Gaule : les Aquitains, les Gaulois et les Belges (c'est la division de César). Les Belges, entre le Rhin, la Seine et la Marne, parlaient un dialecte germanique assez bien conservé dans le flamand et le hollandais ; les Gaulois ou Wallons, entre la Seine et la Marne, d'un côté, et

de l'autre la Garonne, parlaient un langage formé de racines germaniques mêlées à des formes et racines sémitiques; les Aquitains, la race primitive d'origine ibérique, entre la Méditerranée et l'Océan, de la Garonne aux Pyrénées; les Aquitains, Occitains, Osques, Vasques, Basques, Gascons, parlaient une langue sémitique, dont subsistent encore les vestiges.

Après la conquête romaine, lorsque par des causes nombreuses et diverses, le latin fut usé, les idiomes primitifs ressuscitèrent; les Belges reprirent le germain natal; les Gaulois et les Aquitains eurent le roman, d'abord unique, puis double, et, vers la fin du dixième siècle, divisé nettement en deux idiomes.

La Loire en marqua la séparation : au Sud, la langue d'Oc; au Nord, la langue d'Oil ou d'Oui: en d'autres termes: le roman provençal, et le roman wallon, normand, picard. Les poëtes du Midi étaient les Troubadours et ceux du Nord, les Trouvères. Trouvères, chanteurs, inventeurs, la racine du mot est identique. Leur œuvre commence vers le onzième siècle. Elle est la première manifestation, le printemps du génie de la France.

Auparavant, poëtes, annalistes, orateurs, s'exprimaient en latin. C'est la langue de Grégoire de Tours, de Frédégaire, de Sidoine Apollinaire, de saint Avit et d'Ausone. Les écoles, du

sixième au huitième siècle, sont purement ecclésiastiques. Mais il y a un mouvement littéraire incontestable. Pendant que, sous les régions officielles, se forme peu à peu la langue nationale, il reste en haut quelques débris des lettres latines. Au septième siècle, la nuit tombe avec le silence; l'ignorance pèse sur les âmes en même temps que l'anarchie et la guerre civile désolent le règne des derniers Mérovingiens. « *Væ diebus nostris,* s'écriait Grégoire de « Tours, *quia periit regnum litterarum a no-* « *bis !* » — « Malheur à nos temps! car le rè- « gne des lettres est mort pour nous! » et cette mort dura jusqu'à Charlemagne.

J'ai dit ailleurs les créations entreprises par ce puissant homme d'État, les écoles de Reims, de Metz, de Paris, l'école palatine fondée sous sa domination, les savants étrangers appelés à sa cour; j'ai indiqué la renaissance du douzième siècle, la fondation de l'Université de Paris, les combats théologiques de saint Bernard et d'Abailard, les hardiesses philosophiques de Jean Scot Érigène, l'orthodoxie éloquente de saint Anselme, l'érudition de Gerbert, la sagacité de Pierre de Blois et de Jean de Salisbury.

L'esprit humain revivait alors et se relevait de sa chute, avec une énergie singulière. Mais la civilisation gallo-romaine jetait là ses dernières lueurs expirantes. Écoutez ; vous enten-

drez, dans les couches sociales inférieures, comme un bruit d'abeilles en travail. C'est le murmure, le bourdonnement des dialectes romans qui s'éveillent. « Les esclaves, les ouvriers, le petit peuple, les paysans des provinces avaient leur idiome distinct de celui des patriciens. En s'émancipant, ils émancipent leurs dialectes, qui deviennent le principe de la langue du Dante. » (Edg. Quinet.)

Le premier accent de cette émancipation de la langue vulgaire est celui de la Provence. Là, sous un ciel pur, brillant d'une lumière gaie et limpide, comme le ciel de la Grèce, sous le sceptre des rois paternels dont le bon roi René est demeuré le type, une race intelligente, passionnée, libre, parlait ou plutôt chantait le roman d'Oc aux voyelles sonores.

Aux derniers jours d'avril, ou vers les premières matinées du mois de mai, voyez-vous ce jeune gars qui monte la roide pente, abrupte, du château féodal? Sa guitare ou sa mandoline sur le dos, comme un *guitarero* castillan, il frappe à l'huis qui s'ouvre hospitalièrement devant lui. Bien reçu, bien choyé de chacun, il prend place à la table du seigneur suzerain; il s'assied, timide, ému, et peut-être amoureux, aux pieds de la châtelaine. Il chante des chansons galantes, des reverdies, des tensons, des pastourelles, des ballades. « Chante-nous des

chants de guerre, beau troubadour! » s'écrie le châtelain, ennuyé sans doute de ce débordement de rimes érotiques ou pastorales. Et le troubadour, non sans un soupir auquel tout bas répond dame Alice ou Yseult au clair visage, de chanter les combats, à la façon d'Homère, les hommes d'armes, les lances, les piques au fer recourbé, les armures, les écussons, la blessure d'où coule un sang rouge et généreux, les morions, les hauberts, les destriers navrés et renversés, les pierres lancées du sommet des créneaux, les ponts-levis dressés, les herses menaçantes, les cris, la rage, la malemort, le tourbillon lumineux des épées, le bruit des clairons, les couleurs des bannières, les champs couverts de cadavres. « Demeure ici, fils, et de « rien ne te fais faute. Vraiment tu chantes « bien », dit le baron, qui, après avoir bu, va dormir. Il restait, en effet, le troubadour, l'enfant du peuple, reprenant ses reverdies et ses romances, ou bien racontant la Croisade et les hauts faits de Richard Cœur-de-Lion, et les amours de dame Bérengère, et les tapis, les jardins, les pierreries du sultan Saladin et l'histoire de dame Genièvre et de Lancelot (car il connaît aussi les légendes bretonnes); et il s'établissait alors, entre l'artiste et la grande dame attendrie, une sorte de lien moral, de mariage mystique, de correspondance des

âmes par où diminuait la distance entre la noblesse et la roture, et s'adoucissaient les vanités aristocratiques. Noces spirituelles ! platoniques amours ! parfois était franchie la limite, assez flottante et obscure, qui les sépare des autres. Témoin Guillaume de Capestaing et la dame de Castel-Roussillon.

La vie des grands, les mœurs du clergé servaient aussi de thème à la poésie provençale. Avec une verve, un entrain, une audace juvénile et souvent un accent d'indignation où se retrouve la saveur juvénalesque, les Troubadours attaquaient, gourmandaient, flagellaient la cour de Rome, les scandales et les orgies des évêchés de Narbonne, de Montpellier, de Toulouse. Par là ils annoncent Dante, de même qne par la grâce un peu molle et raffinée de leurs vers érotiques aux symétriques assonances, ils sont les précurseurs des sonnets de Pétrarque.

Richesse et flexibilité du rhythme, abondance de la mélodie, caprices bizarres des rimes savamment entrelacées, fraîcheur quasi-virgilienne de quelques chansons du printemps, tout annonce chez les Troubadours un art à la fois naïf et subtil, inspiré et maniéré, assez semblable à l'art byzantin, sans la roideur byzantine, et à l'art espagnol, moins la gravité castillane. La langue sonore, métallique, d'a-

bord murmure s'essaye, s'interrompt, pareille à ces phrases musicales qui soupirent dans les premières mesures des symphonies, s'arrêtent inachevées, confuses, semblent près d'expirer ; puis renaissent, reparaissent, grandissent comme le vol circulaire d'un épervier, et enfin éclatent toutes ensemble dans un orage d'harmonie.

Le génie provençal se mêle au génie espagnol et italien. Ces trois civilisations marchaient de pair, et, grâce à la conformité de l'idiome et du caractère (car rien ne ressemble plus à un Gascon qu'un Castillan), il y avait entre elles un permanent échange, une sorte de pénétration continue. L'Espagne, par les Maures, l'Italie, par les souvenirs romains et par la liberté républicaine, s'élevèrent, dès le neuvième et le onzième siècle, à un très-haut degré de culture artistique.

Quoi de plus beau que l'aspect des églises espagnoles mêlées aux mosquées ? Toutes les hardiesses de l'architecture gothique, avec ses hautes flèches tailladées, ses porches énormes sculptés et fouillés, ses nefs froides et sombres, ses vitraux flamboyants, sa forêt de piliers semblables à des hêtres énormes, ses ogives étroites et hautes, la rosace opulente de ses portails brodés, ses colonnettes frêles et puissantes, les cloches qui se lamentent dans les

tours, les cierges allumés, les saints dans leurs niches de pierre, les statues des morts étendues sur leurs tombes de marbre, le ciel sur les têtes, le cimetière sous les pieds, la terreur de l'invisible, l'effroi de l'infini, l'apparition des spectres. A côté, à l'autre bout de la ville, les dômes de cuivre ou d'étain de l'architecture arabe, ses trèfles, ses mosaïques, ses jardins intérieurs, ses eaux jaillissantes, ses vasques où elles retombent en gerbes lumineuses, ses cloîtres aux fraîches ombres, ses minarets blanchissants dans l'aube qui va naître, les versets du Coran écrits sur les murailles, le paradis de Mahomet entr'ouvert, les houris aux épaules de jaspe, à la gorge étincelante, au visage voilé; un immense besoin d'aimer, une soif de plaisir que rien ne peut éteindre, une aspiration nerveuse à des voluptés sans bornes; l'extase des sens, l'évanouissement dans le bonheur. Ici Burgos, Tolède et leurs cathédrales; là Séville, Grenade, le Généralif et l'Alhambra.

Quoi de plus grand que l'Italie? En 1170, les républiques ne s'étaient encore ni vendues, ni livrées. La Ligue lombarde se formait contre les empereurs germaniques. Milan, Verceil, Novare, Lodi, Bergame, Brescia, Mantoue, Vicence, Vérone, Padoue, Bologne, Trévise, Modène, Parme, Plaisance, Florence, Rome, prêtaient le grand serment. Excepté les

prêtres, les muets, et les aveugles, ils juraient de vivre libres ou de mourir: « Au nom du « Seigneur, Amen! Je jure sur les saints Évan- « giles que je ne ferai ni paix, ni trêve, ni « traité avec Frédéric l'Empereur, ni avec son « fils, ni avec sa femme, ni avec aucune per- « sonne de son nom, ni par moi, ni par aucun « autre; et de bonne foi par tous les moyens « qui sont en mon pouvoir, je m'emploierai à « empêcher qu'aucune armée, ni petite ni « grande, d'Allemagne ou de toute autre terre « de l'Empereur qui soit au delà des monts, « n'entre en Italie; et si une armée y pénètre, « je ferai une guerre vive à l'Empereur et à « tous ceux de son parti, jusqu'à ce que l'ar- « mée susdite sorte d'Italie; et je ferai jurer la « même chose à mes fils dès qu'ils auront qua- « torze ans. »

Dès le onzième et le douzième siècle, l'Italie avait traversé tous les orages de la liberté politique: guerre civile, peuples gras, peuples maigres, guerre des Ciompi, factions guelfes et gibelines. Ses églises, ses tours, ses dômes, ses palais du peuple, offraient, tour à tour, le spectacle de l'architecture ogivale de l'Empire, et de l'architecture à plein cintre du sacerdoce, langue de pierre et de marbre en attendant l'idiome de bronze et de diamant, de Dante Alighieri.

Élève des Troubadours par son maître Brunetto Latini, Dante leur consacrera un souvenir dans sa *Comédie divine :* « Nous rencontrâmes une troupe d'âmes qui venaient le « long de la rive, et chacune nous regardait, comme on a coutume, le soir, de « se regarder l'un l'autre aux rayons de la « nouvelle lune; et elles fixaient leurs yeux « sur nous, comme un vieux tailleur sur le « chas de son aiguille. Ainsi examiné par « cette troupe, je fus reconnu de l'un d'eux « qui me prit par ma robe, et s'écria : « Quelle « merveille! » Et moi, tandis qu'il me tendait « les bras, je fixais mes regards sur sa face « brûlée, si bien que, tout défiguré qu'il était, « il ne me fut pas impossible de le reconnaître « à mon tour, et abaissant ma main vers son « visage, je répliquai: « Êtes-vous ici, Bru- « netto ? » (*Enfer*, chant XV.)

Et ailleurs, à l'entrée du Purgatoire, il rencontre Sordello, le Mantouan, qui écrivait en langue provençale : « Vois cette âme immobile « qui, seule et tout à l'écart, regarde vers nous... « Nous vînmes à elle. O âme lombarde! comme « tu te tenais altière et dédaigneuse! en tour- « nant vers nous les yeux, que tu étais noble « et grave ! Elle ne disait pas une parole, mais « nous laissait venir, nous regardant seule- « ment à la manière d'un lion qui se repose.

« Or, Virgile s'approcha d'elle, la priant de lui « montrer le plus court chemin ; et elle ne ré« pondit pas à sa demande, mais elle s'informa « de notre pays, de notre vie ; et le doux guide « commença : « Mantoue..... » Aussitôt l'om« bre, toute ramassée sur elle-même, se leva « vers lui, du lieu où elle se tenait auparavant, « en disant : « O Mantouan ! je suis Sordello, « de la terre chérie ! » Et ils s'embrassaient. »

Au neuvième chant du *Paradis*, dans la planète Vénus, Dante converse avec le troubadour Foulques de Marseille. Ancien Gibelin, ennemi de la papauté, Foulques, même au sein des splendeurs emparadisées, n'a pas abjuré sa rancune : « Ta cité, dit-il au poëte de Flo« rence, produit et répand une fleur maudite « qui a fait dévier les brebis et les agneaux, « car elle a fait un loup du pasteur. C'est pour « elle que l'Évangile et les grands docteurs « sont délaissés, et qu'on étudie seulement les « Décrétales, comme il paraît trop à leurs « marges. A cela s'occupent le Pape et les Car« dinaux ; et leurs pensées ne vont plus à Na« zareth, là où Gabriel ouvrit ses ailes. Mais le « Vatican et les autres parties saintes de Rome « qui furent le cimetière de cette milice, dont « Pierre était le chef, bientôt seront délivrés « de l'adultère. »

Tout le monde connaît la terrible apparition

de Bertran de Born qui, dans l'Enfer, s'avance vers Dante et Virgile en tenant dans la main droite sa tête sanglante. « Je fis révolter « un fils contre son père ; je fus l'Achitophel « de ce nouvel Absalon ! c'est pour avoir sé« paré ce que Dieu avait uni, que je porte ainsi « ma tête sur mes épaules. »

Ce constant souvenir que Dante accordait aux Troubadours provençaux, ces places qu'il leur assignait en Enfer, en Purgatoire, en Paradis, ne témoignent-ils pas de son sentiment de filiale reconnaissance, et en même temps de l'importance religieuse et sociale de leur œuvre? Celle-ci, en effet, embrassait non-seulement les pays de Toulouse, d'Albi, de Carcassonne, d'Orange, de Béziers, de Lavaur; elle s'étendait sur l'Europe entière. Organisés en corporation, les Troubadours allaient partout enseignant la gaie science. De l'Espagne à l'Italie, de l'Angleterre à l'Écosse et à l'Irlande leurs chants alternés maintenaient ou ravivaient la flamme poétique. Les plus grands noms se faisaient gloire d'appartenir à la compagnie de ces nouveaux Rapsodes. L'enfant du peuple, le fils du paysan, anobli par son art, marchait l'égal des princes et des rois. Alphonse d'Aragon, Richard d'Angleterre, Raymond de Toulouse, ne dédaignaient pas de lutter dans les tensons et jeux-partis avec

Rambaud d'Orange, Guillaume de Figueras, simple tailleur, et Bernard de Ventadour, simple varlet.

L'histoire littéraire a retenu le nom d'environ trois cents Troubadours ; mais parmi eux, nul ne s'élève à une grande hauteur. Les Rapsodes ioniens ont produit Homère. Les Rapsodes provençaux ne comptent pas un seul génie. Gracieux, spirituels, ils ont les charmes et l'indécision de l'enfance. On voit, du reste, qu'ils appartiennent à ces races voisines de la Méditerranée dont un savant ingénieux [1] a dit « qu'elles étaient moins solides que les nôtres, « mais plus légères, plus vives, plus spirituelles, « plus idéalistes. » C'est au Troubadour surtout qu'il convient d'appliquer le fameux mot de Platon : « Le poëte est un être léger, ailé et « sacré. » Rien de plus printanier, de plus frais, que la chanson de Pierre d'Auvergne : « Rossignol, en son manoir, va trouver mon amie ; « donne-lui de mes nouvelles, qu'elle te donne « des siennes, qu'elle te dise si elle se souvient « de moi ; mais toi, ne te laisse retenir par aucun charme. Reviens vite me redire tout ce « qu'elle pense, tout ce qu'elle fait, car je n'ai « ni ami, ni frère dont je désire si vivement « entendre parler. Or le voilà parti, l'oiseau

1. Renan.

« joyeux, qui va sans souci la demandant par-
« tout jusqu'à ce qu'il la trouve. Quand le
« gentil oiseau voit apparaître sa beauté, il
« commence à gazouiller son doux chant,
« comme il fait d'habitude au lever de l'étoile
« du soir. Puis il se tait et, plein d'émoi, il
« rêve à quelque ingénieux moyen pour qu'elle
« daigne l'écouter : — Celui qui est votre ami
« véritable a voulu que je vinsse en votre de-
« meure vous chanter quelque chose qui puisse
« vous plaire. Quand je vous quitterai, quand,
« à mon retour, je le verrai venir à moi tout
« courant, que je sache que lui dire. Il dépend
« de vous que la nouvelle que je lui rapporte
« le comble de joie, car nul homme ne vous a
« jamais voulu tant de bien. Allons, je m'en
« vais retourner d'où je suis venu.... Mais non,
« je ne le ferai point, car je vois bien que je
« n'ai pas gagné mon procès. Il est une chose
« dont je puis répondre, c'est que votre ami a
« bon espoir en son amour. L'amour n'a pas
« le loisir d'attendre ; il tombe bientôt blanc
« et beau comme la fleur dans le bois ; il vaut
« mieux le cueillir avant qu'il ne meure. »
(Trad. par A. Baron.)

C'est l'accent d'Horace et de Tibulle.

Ronsard dira plus tard, avec le même charme pénétrant :

Donc, si vous m'en croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne,
En sa plus verte nouveauté
Cueillez, cueillez votre jeunesse;
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Quoi de plus gracieusement alerte dans sa naïveté érotique et conquérante que la pastourelle du Troubadour, par Estève de Béziers?

« L'autre jour, au joyeux temps d'été, en« tendant le ramage des oiseaux, et conduit « par la joie que m'inspirait la verdure, j'alla « me promener tout seul dans une petite prai« rie. Je rencontrai une jolie bergère, aimable « et décente, qui, sans compagnon, cueillait des « fleurs, à la suite de son troupeau. En cueil« lant des fleurs, elle disait que de ses jours « elle n'eut envie de faire un ami, car aussitôt « on en murmure, et le déshonneur suit de « près. Je la saluai, et je ne crois pas qu'on « vit jamais bergère plus gentille garder des « moutons.... « Bergère, je vous donne mon « amour.... — Il vous faudrait, seigneur, une « personne plus importante que moi..... Pour« suivez votre chemin, et allez chercher for« tune ailleurs. — Bergère, avant de m'en « aller, que je vous fasse les douces caresses « d'un amant à son amie. — Qui peut me tenir « de pareils propos ignore qui je suis, sei-

« gneur, et comment l'autre jour je me fâchai « contre un fou et un coquin. Je ne déshono- « rerai point ma famille. — Gentille bergère, « tel que vous me voyez, je vous ferai plus de « profit qu'un autre plus beau que moi. J'ai du « bien suffisamment, et suis assez riche pour « vous en faire part. Acceptez mon amour, je « vous prie, bergère ; que je vous embrasse là, « sous ce pin ; et à jamais vous serez par moi « bien à votre aise. — Je ne me soucie nulle- « ment de votre bien, seigneur ; si vous aviez « bonne intention, vous auriez passé votre che- « min. — Madame la bergère, si vous saviez « combien je me comporte honnêtement en « amour, je crois que vous m'auriez bientôt « fait un chapeau des fleurs que vous portez. « Allons tout maintenant sous les arbres et di- « vertissons-nous. » Elle en fut réjouie et ne « s'en défendit point. « Seigneur, dit-elle, que « je suis bien aise de m'être rendue à votre « amour! Vous paraissez charmant. » Alors « nous fîmes la paix. » *Et fugit ad salices.....* C'est la Galatée de Virgile, ou la jeune paysanne du comte Thibaut de Champagne :

Lors li pris à demander
    Molt belement ;
Que me degnast regarder
Et faire aultre semblant.
El comence à plorer

Et dist itant:
Je ne vous puis escouter,
Ne sai c'alez querant :
Vers li me trais, si li dis,
He belle! pour Dieu : merci :
Ele rit, si repondit,
Non dites pas à la gent.

(*Poésies du Roy de Navarre,* publ. par Levesque de la Ravallière, 1741. Tome II, contenant les *Chansons de Thibaut de Champagne,* pages 90-91.)

Alors je me mis à lui demander
Tout doucement
Qu'elle daignât me regarder
Et me faire autre visage.
Elle commence à pleurer
Et dit à l'instant :
Je ne puis vous écouter,
Ne sais ce qu'allez cherchant.
Près d'elle m'approche et dis :
Hé belle! pour Dieu, pitié!
Elle rit, et répondit :
N'en dites rien à personne.

(*Chansons de Thibaut de Champagne,* trad. de A. Baron.)

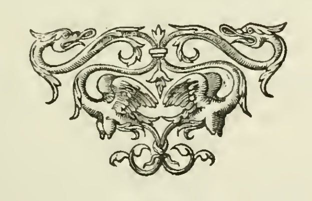
Ainsi *rossignolisent*, — qu'on me permette ce mot, il peint le gazouillement de la muse provençale, — Albert, marquis de Malespina, Jean Estève de Béziers, Arnaud de Marveil, Foulques de Romans.

Bertran de Born, d'un style plus fier, d'un souffle épique chante la guerre : « Nous verrons,

« à l'entrée du combat, lances et épées brisées « et dégarnies, casques de couleur et écus, et « maints vassaux frapper ensemble ; et ensuite « errant à l'aventure chevaux des morts et des « blessés.... »

Lansas e brans, elms de color
Escutz trencar e desgarnir
Veirem à l'entrar de l'estor
Et mans vassals ensems férir ;
Don anarant aratge
Cavals del morts et dels nafratz...

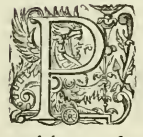
Ce foyer lumineux d'art, de poésie, d'amour, de gaieté, de vaillance, fut éteint dans le sang de la Croisade contre les Albigeois. Cette civilisation fut immolée par Innocent III. La Provence périt sous les coups de Simon de Montfort, d'Eudes de Bourgogne et des autres grands vassaux de Philippe-Auguste.





CHAPITRE III

DES TROUVÈRES ET DES CHANSONS DE GESTE



ENDANT que, sous le ciel provençal, aux bords de la Garonne, de l'Adour, du Rhône et de la Méditerranée, les Troubadours, frères poétiques des Espagnols et des Italiens, chantaient dans une langue musicale, métallique et sonore qui produira la langue dantesque, c'est-à-dire le verbe moderne de l'Italie, au Nord devisaient les Trouvères, dans le roman wallon des dixième, onzième et douzième siècles qui, peu à peu, formera le français.

A partir du serment de Louis le Germanique, en 842, considéré comme le plus ancien monument de la langue romane d'Oui, une diffé-

rence, chaque jour plus notable, s'établit entre le dialecte du Nord et celui du Midi. « La lan-
« gue d'Oui, qui prit plusieurs racines au théotis-
« que et un bien plus grand nombre au latin,
« sèche, rude, sans accent, inhabile aux inver-
« sions et aux transpositions, eut un dévelop-
« pement littéraire beaucoup plus tardif que le
« roman provençal. » (A. Baron.)

Mais, si le Midi avait ses Cours d'amour, ses assemblées de la gaie science d'où sortirent les Jeux Floraux au temps de Clémence Isaure, le Nord possédait, de son côté, de véritables institutions poétiques et littéraires. Une vaste association s'y était formée, sous le nom de Ménestrandie ou royauté des Ménestrels. Le Ménestrel, par les sons de sa vielle ou de son rebec, soutenait, accompagnait les chansons que chantaient les Trouvères ; et lorsque les longues strophes fatiguaient l'assemblée, il régalait les bourgeois et le peuple du spectacle d'animaux savants, dont les tours, les gambades, les grimaces faisaient souvent oublier le poëte.

En Picardie, en Normandie, en Flandre, le vainqueur aux *gieux sous l'ormel* recevait pour prix de sa victoire un *chapel de roses*. Ainsi Mopsus et Ménalque échangeaient une flûte de roseaux et une houlette aux nœuds égaux, garnie d'airain.

Hac te nos fragili donabimus ante cicuta...
At tu sume pedum...
Formosum paribus nodis atque ære, Menalca.

A Caen, Beauvais, Dieppe, Rouen, les Trouvères normands tenaient leurs Palinods, où les damoyselles du pays et des alentours chantaient le lay, romance à stances régulières importée d'Angleterre en France par les Trouvères anglo-normands.

La différence du génie des Troubadours et des Trouvères tient à la fois au génie de la langue et à l'esprit de la race. Le poëte méridional brille surtout par l'imagination ; le poëte du Nord, par la raison. Chez le premier rayonne la flamme de la passion ; chez le second étincelle la flamme du bon sens. L'un est subtil, délicat, raffiné ; l'autre, raisonneur, railleur, caustique. Le style provençal abonde en figures, en ellipses soudaines, en métaphores hardies, en comparaisons pittoresques, en apostrophes à la marseillaise ; le style wallon, plus sobre, plus précis, plus tempérant, a quelque chose de positif, de régulier, de didactique. Le lyrisme souvent déborde chez le Troubadour, qui se laisse volontiers entraîner sur la pente des rêveries et chevauche la chimère. Chez le Trouvère, l'ironie, l'instinct satirique, le sens clair et vif de la réalité. Arioste, Ronsard, Du Bellay, le Tasse seront fils du

premier. Le second engendrera Clément Marot, Mathurin Régnier, Malherbe, Despréaux, La Fontaine, Voltaire.

Le Troubadour, chauffé par le soleil d'Orange, par les vins de Roussillon et les yeux brûlants des femmes d'Arles, s'élancerait à cru sur l'hippogriffe d'Orlando. Apportez au Trouvère un escabeau d'où il puisse, sans choir, paisiblement enfourcher une jument du Perche, ou l'âne de Sancho Pança, ou la mule de Maître Blasius. Les deux génies, le vallon et le provençal, s'unissaient dans le culte du roman chevaleresque, ou chanson de geste. Leurs poëmes, pareils en cela aux rapsodies homériques, célébraient les exploits des héros. Les romans chevaleresques sont innombrables ; quelques-uns probablement sont fort anciens. « Chacun, dit un vieil écrivain, veut les voir et « tenir au plus haut anglet de sa librairie. »

La première chose que l'on remarque en ces poëmes, c'est qu'ils ne parlent jamais des événements contemporains. La France du douzième et du treizième siècle est pour eux comme elle n'était pas. Quelle que soit la gravité des choses de leur temps, ils s'obstinent à vivre dans le neuvième, le dixième, le onzième siècle. C'est un caractère assurément très-singulier que cette volontaire abstraction du poëte, surtout si l'on considère l'époque où il s'en-

sevelit ainsi dans le sépulcre religieux et poétique d'un passé légendaire. On conçoit, et nous-mêmes l'avons vu, que pour tromper l'ennui, la sécheresse, le prosaïsme d'un temps plat et stérile, les poëtes remontent le cours des âges, se dérobent aux heures, et redemandent aux vieilles chroniques de réchauffer, par le souvenir des belles actions et par l'image des héros, leur âme détendue et allanguie. Mais lorsque, sur tous les points de l'Occident et de l'Orient, éclate la guerre des idées, des dogmes, des nations; lorsque les sermons de saint Bernard, les harangues d'Abailard, la guerre des Anglais, Philippe-Auguste, Innocent III, le massacre d'Albi, la prise de Constantinople, les Croisades, impriment aux esprits un ébranlement prodigieux; lorsque le monde est plein de lumières et de larmes, que la poésie y demeure étrangère et que pas un art ne trahisse la préoccupation ni l'angoisse, c'est là un fait étrange et qui ne s'était jamais vu, et qui ne reparaîtra jamais. Cela seul suffirait à révéler le caractère profondément chrétien de ces poëmes. Nulle autre religion que le christianisme n'enseigne un pareil détachement des choses. Au douzième siècle, le poëte s'élance deux cents ans en arrière. Il vit d'un idéal qui fuit derrière la brume des âges. Il s'acharne après lui, il l'évoque et l'adore; semblable aux disciples de

Jésus, il croit entendre et voir le maître ressuscité. Que lui parlez-vous du choc des idées ou des peuples ? Ce monde si actif, si bruyant, ces batailles, ces discordes, cette fumée du siècle et ces hasards existent-ils pour lui ? Une seule chose est vraie, c'est la légende de Charlemagne et d'Arthur. Admirez ce phénomène commun à tous les peuples de la terre : un Éden, un âge d'or, la virginité de la première aurore. Indiens, Persans, Grecs, Égyptiens, chacun a derrière soi une heure lumineuse et matinale dont le doux rayon brille sur le temps présent, comme un regret et comme une espérance. L'humanité, pareille au vieillard d'Horace, loue volontiers ce qui n'est plus, et la ballade de nos pères exprimait naïvement ce sentiment universel :

> Le bon temps, qu'est-il devenu,
> Jehan ? il n'en est plus nouvelles...

Un autre caractère me frappe, par lequel je m'assure que la France féodale portait en elle, dès longtemps, le germe de la révolution des communes ; c'est la fréquence et la hardiesse des plaintes du peuple contre les grands. Le Trouvère est l'écho de ces plaintes. En plein douzième siècle, il dira : « Mettons-nous hors « du pouvoir des seigneurs. Nous sommes des « hommes comme eux, nous avons les mêmes

« membres, la même taille, la même force pour « souffrir, et nous sommes cent contre un..... « défendons-nous contre les chevaliers, tenons- « nous tous ensemble, et nul homme n'aura « seigneurie sur nous... Et nous ferons notre « volonté aux bois, dans les prés et sur l'eau. » (*Roman de Rou*, cité par Augustin Thierry.)

En troisième lieu, je considère le roman chevaleresque comme l'Iliade de l'Europe au moyen âge. Toutes les nations y ont travaillé. La France a donné l'élan. Le reste a suivi. Les Troubadours et les Trouvères furent les initiateurs de ce grand mouvement épique. Les premiers donnèrent à la langue enfantine l'accent, le rhythme, c'est-à-dire la poésie même. Alors ceux du Nord, Champenois, Picards, Normands, Flamands, Wallons répondirent. Un chœur éclata, immense, fraternel, universel, auquel participèrent les Allemands, les Anglais, les Danois, les Italiens, les Espagnols. La voix de la France devint la voix du monde occidental; elle fut le chorége héroïque de la symphonie chevaleresque. Unanimité grandiose! accord touchant! alliance des nations occidentales qui rappelle la fédération grecque sortie harmonieuse et armée de l'épopée homérique! fraternité dans la même foi, dans la même histoire, dans la même poésie! qui ne vous regretterait? Vous étiez, il y a sept cents

ans, la promesse auguste de la grande amitié, le mélodieux présage de la paix. Où êtes-vous, maintenant? Qu'êtes-vous devenus, radieux fantômes de l'amour, de la vaillance, de la religion, de l'honneur? Quand donc naîtra la foi nouvelle, car je sens bien que c'en est fait de la croyance de nos pères? Aurore des jours qui vont naître, lève-toi dans la philosophie, le droit, la vérité, la justice, et que l'Europe réconciliée s'abreuve de ta rosée faite avec les larmes des aïeux!

Les chansons de geste peuvent se diviser en trois classes principales. La première tire ses sujets de l'histoire nationale, la seconde s'empare des faits authentiques que le moyen âge avait reçus des écrivains apocryphes et qu'il façonnait à son image; la troisième s'inspire d'Arthur ou de la Table-Ronde qui est une légende bretonne.

Jean Bodel, trouvère d'Arras, dès le début de sa chanson des Saxons, nous apprend le caractère spécial de ces genres d'épopées :

Ne sont que trois matières à nul homme antandant
De France, de Bretaigne et de Rome la grant;
Et de ces trois matières n'y a nul semblant
Li contes des Bretaigne sont si vains et plaisants
Cil de Rome sont saiges et de son apprenant;
Cil de France de voir (vérité) chaque jour apparent.

Aux yeux du trouvère, la Bretagne serait donc la patrie de l'amour et de la grâce; Rome,

de la sagesse; la France, de la vérité. Le même ajoute avec un sens très-juste de la vocation et de la mission de la France :

La corone de France doit être mise avant.
Le premier roi de France Dieu fit, par son comment,
Couronner par les anges dignement en chantant;
Puis le commanda être en terre son sergent,
Tenir droite justice et la loi mettre avant.

O France droicturière, soldat de Dieu, la France la louée et l'honorée, n'es-tu que la France des Trouvères?... Pour moi, en étudiant les vieux poëmes d'Alexandre, de Charlemagne et d'Arthur, je me surpris à répéter, tout bas, les vers du trouvère Chrestien de Troyes, dans son *Chevalier au Lyon :*

...... Pour parler de ceux qui furent,
Laissons ceux qui en vie durent :
Encore vaut mieux, ce m'est avis,
Un courtois mort qu'un vilain vif.

Que dirai-je des romans empruntés à l'histoire ancienne? Sauf le *Roman de la guerre de Troye*, ils appartiennent presque tous au cycle alexandrin. C'est comme une longue et lourde épopée composée d'une série d'histoires merveilleuses, traitées en vers de douze syllabes, appelés de là alexandrins. La figure d'Alexandre et son nom dominent ce cycle, de même que Charlemagne dominera le cycle des poëmes na-

tionaux. Lambert li Cors (le Court), de Châteaudun, Pierre de Saint-Cloud, Thomas de Kent, Jean le Nevellois, nous ont laissé le *Roman d'Alexandre*, la *Vengeance d'Alexandre*. Le *Roman d'Alexandre*, a dit un critique, est « bien écrit pour le temps où il parut ; il ren-« ferme un assez bon nombre de vers harmo-« nieux et pleins de sens, les descriptions en sont « animées, les récits naturels ; mais ces beautés « ne se rencontrent en général que dans la pre-« mière partie ; le style des continuateurs est « lâche, faible et languissant. » (Roquefort.)

Ce n'est pas là qu'il faut chercher le tableau de la vie féodale dans son ingénuité première. Ces épopées savantes ne sont pour la plupart que des flatteries à l'adresse de Philippe-Auguste. L'inspiration du poëte ne plonge pas aux sources vraiment nationales. Vous diriez plutôt un essai laborieux de décadence, qu'une œuvre printanière de la jeunesse française. Cependant le cycle alexandrin caractérise la tendance de l'esprit français à s'emparer des traditions de l'antiquité, à les transformer en se les assimilant, à vêtir des formes grecques et romaines, de la chlamyde et de la toge, les hommes du moyen âge, du seizième et du dix-septième siècle. Cette tendance, qui sera plus tard le périlleux honneur et l'écueil de l'école de Ronsard, et la gloire du temps de Louis XIV, existe

ici en germe. La langue est pauvre, rude, grossière, tourmentée. Chrestien de Troyes ne lui a pas donné encore l'énergie, les tournures gracieuses, la vive allure et la facilité chantante de ses poëmes, et c'est merveille de voir aux prises l'idiome balbutiant, enfantin, et les grands souvenirs classiques de Troye, de Rome et du conquérant de l'Asie. Il semble qu'un pauvre petit s'efforce de soulever et de brandir le sabre paternel.

Le cœur, l'imagination, l'esprit inventif des Trouvères, leur patriotisme et leur mysticisme (car ils sont moines pour la plupart) se donnent carrière dans les romans du cycle d'Arthur et de celui de Charlemagne. L'épopée bretonne et l'épopée carlovingienne, ignorées l'une de l'autre, marquent le point véritablement culminant de la poésie au douzième siècle ; elles sont l'encyclopédie religieuse, héroïque, galante, de ce temps où les paladins, les chevaliers, les dames et les anachorètes revivent, comme les symboles de la bravoure, de la galanterie, de l'amour et de la foi.

L'épopée d'Arthur et celle de Charlemagne diffèrent entre elles par un point essentiel. La première est fantastique, purement idéale : c'est le rêve d'un peuple. La seconde repose sur un fond de réalité qui persiste au travers des mirages de la légende. C'est l'histoire poétisée. « La

« légende d'Arthur, point central du cycle de la « Table-Ronde, a été écrite en vers français « par Robert Wace, en 1115, dans son roman « de Brut, et, depuis lors, remaniée, paraphra- « sée et amplifiée, dans toutes les langues de « l'Europe. » (H. DE LA VILLEMARQUÉ.) Arthur, né d'un prodige, fils d'un prince appelé *Uter Pendragon*, et d'une reine de Cornouailles, épouse d'un roi nommé Gorloës, en la personne duquel Uter se transforma, a pour aïeul Énée, père des Romains. Cette descendance troyenne, nous la retrouvons dans plusieurs poëmes carlovingiens. Elle continuera jusqu'à Ronsard, qui fera de Francus, fils d'Hector, le chef de la nation française.

Arthur est le symbole de toutes les prouesses, l'incarnation même de l'héroïsme. Il commande à cent trente-trois mille chevaliers ; avec eux, il soumet l'Irlande, le Danemark, la Norwége, la France, l'Italie. Nouvel Hercule, il combat les géants, les monstres, les fléaux. Son épée magique, Calibourne, lui a été donnée par les fées de l'île d'Avalon ; son bouclier représente l'image de la Vierge.

De Madame Saincte Marie
Pourtraite est faite la semblance
Par honor et par remembrance.

Son cri de guerre est : *Dieu aide et Saincte*

Marie ! — Marie, en effet, venait d'être placée à côté, et souvent au-dessus du Dieu jaloux des premiers siècles. « Marie, plus brillante que « l'étoile du matin, terme fixe de la volonté éter- « nelle », dira plus tard Dante Alighieri. Les hymnes de cette époque, le *Salve Mater*, l'*Ave Regina*, saluaient tous l'avénement de la Reine des cieux. Partout la Madone souriante se substituait aux images lugubres du Christ pâle et macéré. La révolution accomplie dans le dogme, Robert Wace la transporta en son poëme. Arthur est le chevalier de Marie.

Cette apothéose de la femme passa dans tous les poëmes du cycle breton. Mille créatures adorées enchantèrent l'imagination et charmèrent le cœur des hommes. La belle Geneviève, Anna, Enit, « à la peau plus transparente que le cristal poli, aux pommettes des joues plus roses que la rose », Blanche-Fleur, Iseult, sont des types de grâce et de beauté. A les peindre, les Trouvères dépensaient toutes les comparaisons, épuisaient les métaphores, vidaient l'écrin des pierreries, dévalisaient le soleil, la lune et les étoiles. « Ses cheveux (d'Iseult) resplendis- « sent plus que fil d'or ; son front surmonte la « fleur des lys ; ses noirs sourcils sont ployés « également comme petits arceaux..... ses yeux « qui surmontent toutes émeraudes, reluisent « en son front comme deux étoiles ; sa face

« imite la beauté du matin, car elle est de ver-
« meil et de blanc mêlé ensemble..... la bouche
« petite..... les lèvres un peu épaisses..... les
« dents plus blanches que perles, le menton
« plus poli que marbre, son cou est de la cou-
« leur du lait..... les doigts longs, minces et
« ronds, sur quoi reluit la beauté des ongles.....
« son très-beau sein est orné de deux pommes
« de paradis qui sont comme une masse de
« neige, et sa taille est si mince qu'on la pour-
« rait prendre de ses mains..... » — (*Roman de Tristan*, cité dans le *Trésor* de BRUNETTO LATINI.)

L'amour déborde. Il semble qu'on entende le cri mystique et emporté du poëte allemand Eschembach, dans son poëme du *Titurel*, composé sur d'anciennes versions françaises du cycle de la Table-Ronde :

L'amour dompte le chevalier sous son casque,
L'amour ne veut point de partage dans sa gloire.
L'amour comprend le grand et le petit;
L'amour a, sur la terre et dans le ciel, Dieu pour compagnon;
L'amour est partout, hormis dans l'Enfer.

C'est l'accent dantesque dans la *Vita Nuova*. Les romans bretons ne gravissent jamais à cette hauteur de mysticisme dans l'amour, plus réservés cependant, plus épurés que les chansons provençales. Dante ne mettra pas leurs auteurs

en Purgatoire, comme il a fait de Guido Guinicelli et d'Arnault Daniel.

« Les dames étaient chastes à la Cour d'Ar-
« thur, dit la légende des Rois, et par amour
« pour elles, les chevaliers étaient vaillants et
« vertueux. C'est pour eux, dit le poëte, qu'il
« créa l'ordre militaire de la Table Ronde, dont
« les Bretons racontent mainte fable. Tous les
« chevaliers étaient égaux, quels que fussent
« d'ailleurs leur rang et leur titre ; tous étaient
« servis à table de la même manière ; aucun
« ne pouvait se vanter d'occuper une place
« plus élevée que son voisin ; il n'y avait entre
« eux ni premier ni dernier. Il n'y avait pas un
« Breton, pas un Écossais, pas un Français, pas
« un Normand, pas un Angevin, pas un Fla-
« mand, pas un Bourguignon, pas un Lorrain,
« pas un bon chevalier, de l'Orient à l'Occi-
« dent, qui ne se crût tenu d'aller à la Cour du
« roi Arthur..., les pauvres gens l'aimaient ; les
« riches lui rendaient de grands honneurs ; les
« rois étrangers lui portaient envie et le crai-
« gnaient, car ils avaient peur qu'il ne conquît
« tout le monde et ne leur enlevât leur cou-
« ronne. »

A la bataille de Camlam, Arthur, blessé à mort, tombe sur le champ de bataille ; mais il ne meurt pas, il est reçu par des Esprits mystérieux qui le transportent dans l'île d'Avalon où

les fées guériront ses blessures. Un jour il reviendra.

Depuis la mort d'Arthur, de longues épopées trompèrent les ennuis de l'attente. Merlin et Viviane, Lancelot et Genièvre, Tristan et Yseult, Perceval le Gallois, Perceforest, Gyron le Courtois, Guillaume d'Angleterre, Mélianus le Leonnoys, continuèrent le cycle breton.

La légende du Saint-Graal domine tous ces romans. Quelles que soient la grâce, l'invention, la délicatesse, l'imagination et la flamme des autres compositions de la Table-Ronde, le Saint-Graal est véritablement l'épopée fondamentale par où l'on voit que le cycle d'Arthur est, avant tout, religieux. D'ailleurs la coupe miraculeuse où sont enfermées les gouttes du sang du Christ, et qu'il faut conquérir à travers mille dangers, coupe divine dont la conquête donnera aux chevaliers la victoire en ce monde et le salut éternel dans l'autre, qu'est-elle, sinon le symbole des initiations successives par lesquelles l'âme humaine parvient à la lumière, à la pureté, à la sainteté?

Si la religion et l'amour ont inspiré le mouvement poétique de la Bretagne, l'héroïsme et le patriotisme inspirèrent les épopées carlovingiennes. Le grand Karl, *emperor à la barbe florie*, entouré de ses vassaux, Renaud de Montauban, Aubry le Bourguignon, Guillaume,

Olivier, les Quatre Fils Aymon, de race franke et barbare, représente la féodalité s'emparant du sol gallo-romain et repoussant les Infidèles. Il est le roi du poëme héroïque, l'Agamemnon de la légende nationale. Debout, armé de sa longue et lourde épée, coiffé de la couronne impériale, le globe en main, Charlemagne sort de son tombeau d'Aix-la-Chapelle, et durant deux siècles, préside, comme un demi-dieu chrétien, à toutes les œuvres du génie français.

La source commune de ces romans a-t-elle été, comme d'aucuns le prétendent, la *Chronique de Turpin*, archevêque de Reims, laquelle date du onzième siècle? Je ne le pense pas. Je crois plutôt que les rapsodies carlovingiennes, pareilles aux rapsodies anté-homériques, exprimaient spontanément, naïvement, fortement les souvenirs populaires, sans avoir besoin de se rattacher à un document historique. D'ailleurs la *Chronique de Turpin*, écrite en langue latine, aurait-elle été rimée en langue romane par les Trouvères? La prose aurait-elle précédé la poésie? L'élan épique de la France, au douzième siècle, serait-il né d'une légende écrite, d'une compilation indigeste? J'inclinerai à croire le contraire et que l'archevêque, très-fabuleux du reste, a mis en prose la primitive inspiration des poëtes. C'est ce qui arrivait pour l'ordinaire ainsi qu'il appert de la déclara-

tion suivante du traducteur d'un roman breton : « Vous savez, dit-il à son seigneur, après lui « avoir réclamé son salaire, vous savez qu'il y « a bien plus de besogne à mettre dans un la- « tin élégant et paré de toutes les grâces du « style, les récits des histrions, qu'à les débiter « platement comme eux en langue vulgaire. » Voilà qui est clair, et dit de haut, comme il convient à un savant qui élève jusqu'à lui un malheureux Trouvère de la Table-Ronde. Il est acquis aujourd'hui à la science que les versions poétiques rhythmées, chantées, ont précédé partout les versions en prose. La poésie est la première langue littéraire des nations. Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire des peuples, on trouve la mélodie à leur berceau, comme une nourrice au lait pur et fortifiant. Rome seule a fait exception à cette règle ; et encore les mètres saturnins et les chants des prêtres Arvales n'ont-ils pas, en quelque manière, rhythmé ses premières fêtes et son premier culte ? Il serait étrange que la plus impressionnable des nations, la plus naturellement émue et frémissante, la plus facilement remuée, la plus prompte à escalader l'idéal, la France, en un mot, eût passé par la sagesse méthodique de la prose avant d'arriver à la douce folie ailée des vers. D'ailleurs la *Chronique de Turpin* ne raconte qu'un seul fait de la vie de

Charlemagne, le désastre de Roncevaux. Les autres actions de l'empereur légendaire n'y sont point retracées. Que dire alors des Trouvères qui les ont célébrées en plus de cent poëmes ?

Non, les origines poétiques de la France n'ont rien à envier à celles des autres nations de l'Europe. Nos Trouvères sont d'aussi bonne maison que les autres, et s'il fallait disputer héraldiquement, nous pourrions faire preuve de titres et de parchemins fort vénérables. Le Danemark et les autres peuples scandinaves ont eu l'*Edda* et les *Sagas*, l'Espagne a eu le *Romancero*, l'Allemagne, les *Nibelungen*. La France leur oppose son épopée carlovingienne. Au Siegfried, au Cid, à Chimène, à Gunther nous donnons pour frères, et qui sait ? pour frères aînés, peut-être, Garin le Lohérain, Ogier le Danois, Raoul de Cambrai, Huon de Bordeaux, Gérard de Roussillon, le chevalier Mabrian, Berthe aux grands pieds, Aude à l'amour sans tache et surtout Roland à la fière pensée.

En effet, parmi les innombrables épopées du cycle carlovingien, la plus puissante, la plus véritablement épique, parce qu'elle est la plus nationale, c'est le poëme ou la *Chanson de Roland*. Je ne connais rien qui surpasse en grandeur, en simplicité, en charme religieux et pénétrant la scène de la mort du neveu de Char-

lemagne. Le Trouvère nous le montre au vallon de Roncevaux seul avec son *compainz* Olivier, et une poignée de soldats. L'armée de Charles, sur la foi d'un traité menteur, a franchi les défilés; elle aborde dix lieues en avant, aux champs de la douce France. Roland demeure chargé de ramener l'arrière-garde. Tout à coup, du côté de l'Espagne, débouche une armée ennemie. Ganelon, ambassadeur de Charles, l'a trahi auprès du roi sarrasin Marcile : « Camarade Roland, dit Olivier, sonnez « votre olifant : l'Empereur l'entendra et viendra à notre secours. — A Dieu ne plaise! répond Roland, nul ne dira jamais que j'ai « corné pour des païens. — Camarade Roland, « témérité n'est pas courage. Les ennemis sont « plus nombreux que les flots. Sonnez votre « olifant et l'Empereur reviendra. — Vous voulez donc que je me perde d'honneur! tous « ces païens sont morts, je vous en avertis!... « faites de votre mieux avec Haute-Claire, « et laissez faire Durandale. Celui qui l'aura « pourra dire : « C'était l'épée d'un brave » :

« — Cumpainz Rollant, sunez vostre olifant.
Si l'orrat Carles, qui est as porz passant;
Je vos plevis, ja returnerunt franc. »

« — J'aime mieux périr, répond Roland,

« mieux nous frapperons, et plus nous aimera « l'Empereur. »

> Rollans est proz, e Olivier est sage ;

Tous les deux haranguent leurs troupes. Turpin l'archevêque encourage et bénit l'armée :

> « Seigneurs baruns, Carles nus laissat ci :
> Pur nostre rei devum nus ben murir ;
> Chrestientet aidez à sustenir,
> Bataille, aurez, vos en estes tuz fiz !
> Kar à vos oils veez les Sarrazins,
> Clamez vos culpes, si preiez Deu mercit :
> Asoldrai-vos pur vos ammes guarir.
> Se vus murez, esterez seinz martires,
> Sieges aurez el greignor pareis ! »

La bataille s'engage forcenée, formidable. A la première armée sarrasine détruite par Roland et ses soldats, succède une seconde, une troisième. Les hommes tombent comme des épis mûrs, une vapeur de sang monte de la vallée, les cadavres amoncelés font à Roland un piédestal ; l'éclair de Durandale l'environne d'un cercle meurtrier. Harassé, les bras entamés, le corps meurtri, Olivier n'a pas le temps de dégaîner Haute-Claire ; il combat avec le bâton d'une lance rompue. « Je vais sonner du « cor, dit Roland, et Charles m'entendra des « portes du défilé. — Ce serait déshonneur, « réplique Olivier, quand je vous en priai, vous « n'en fîtes rien. Si vous cornez maintenant, ce

« sera par faiblesse, vous avez déjà les deux « bras ensanglantés. »

Cependant une armée de cinquante mille Éthiopiens aux visages noirs renforce les troupes de Massillan, chef des Barbares. « Ici, dit « Roland, nous recevrons le martyre. Vendez « chèrement votre vie. Quand Charlemagne « trouvera ici quinze morts pour un de nous, il « bénira notre mémoire. »

La nuit vient ; Olivier est frappé par derrière d'un épieu qui lui entre dans le corps, il crie à Roland de le venir assister. Roland accourt, et voyant le sang de son ami, sa pâleur, ses blessures, tombe à moitié évanoui sur son cheval. En ce moment la vue d'Olivier se troublait, il porte à Roland un coup qui tranche le nasal du heaume. « Ami, demande Roland avec dou- « ceur, vous ne m'avez pas provoqué? je sup- « pose. Je suis Roland qui vous ai tant aimé. « — Pardonnez-moi, dit Olivier, je ne vous « vois plus. » Et se penchant l'un sur l'autre, ils s'embrassent. Olivier couché sur le sol, prie Dieu, bénit Charles, la douce France, son ami Roland ; puis il s'étend avec effort et expire. Roland alors : « Cher compagnon, que ton « cœur était brave ! nous avons vécu dix ans « ensemble, et tu ne m'as jamais fait de peine. « Quand tu n'es plus, la vie m'est un sup- « plice .. »

Seul, avec Turpin et le comte Gautier, adossé contre un amas de morts, Roland combat, formidable. Une dernière fois, d'une haleine mourante, il sonne du cor. « Roland est « perdu, dit Charlemagne, je reconnais au « bruit qu'il n'a guère à vivre ; hâtons-nous. »

Blessé, mourant, la cervelle sortant par les oreilles, Roland parcourt le val où gisent les morts et où le sang, par torrents, rougit l'herbe verte. Maître du champ de bataille, il erre seul par monts et par vaux, rapportant les corps de Gérin, de Gérars, de Bérenger, d'Anséis, de Samson, de Gérard de Roussillon. Il aligne ces fiers cadavres devant les genoux de l'archevêque Turpin qui, en pleurant, les bénit. Puis, lui-même, Roland, sent que son heure est proche et s'apprête à mourir. Il prend d'une main son olifant, de l'autre Durandale, s'étend sous un grand pin haut d'un tertre, tourne sa tête du côté de l'Espagne et s'endort pour jamais, la tête entre les bras de saint Gabriel, et faisant face à l'ennemi.

Le comte Roland est couché sous un pin,
Vers l'Espagne il a le visage tourné;
De maintes choses lui vient sa souvenance :
De tant de pays soumis par sa vaillance,
De douce France, des hommes de son lignage,
De Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri ;

Il ne peut s'empêcher de soupirer et de pleu-

rer ! Larmes de Roland et d'Achille, vous coulerez éternellement de l'œil des héros.

Mort est Roland : Dieu a son âme au ciel.

En ce moment, Charlemagne arrive ; il parcourt, éperdu, le champ de bataille, en appelant son neveu d'une voix entrecoupée de sanglots, il s'arrache la barbe, il réclame par leurs noms, ses chevaliers, ses enfants, ses douze Pairs :

Carles escriet. — U' estes vos, bel niés?
U l'arcevesque e li quens Oliver ?
U est Gerins, e sis cumpainz Gerers?

Et il n'y a ni chevalier, ni baron qui, voyant pleurer Charlemagne, ne pleure, ému de pitié. Ils pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux, leurs amis, leurs seigneurs ; et presque tous sur la terre se pâment. Et l'empereur, chargé d'années s'écriait, en pleurant : « O Dieu ! quel labeur est ma vie ! » Et le Trouvère, avec un accent virgilien, associe la nature entière à la douleur de Charles et aux funérailles de Roland. Il convie le ciel et la terre à porter le deuil du héros, et rappelle, en son style âpre et rude, la majesté des vers funèbres :

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam
Cum caput obscura nitidum ferrugine texit [1].

---

1. Voir la *Chanson de Roland,* édit. Génin; GÉRUZEZ

Telle est la grandeur, la simplicité homérique de plusieurs passages des épopées du douzième siècle. L'ampleur du récit n'a d'égale que la pauvreté de la langue. Mais parmi les Trouvères, nul ne s'est rencontré qui, résumant, condensant dans une œuvre de génie les rapsodies antérieures, ait doté la France d'une Iliade ou d'une Odyssée. Notre cycle épique est demeuré épars. De cet amas de lumineuse poussière, de ces blocs de granit, de ces pierres frustes aucun poëte n'a bâti le monument national plus durable que l'airain.

Elles se sont envolées dans l'air, évanouies comme d'invisibles atomes, les notes enfantines et puissantes de la harpe des Trouvères. Ils ont disparu, durant de longs siècles, dans l'oubli plus triste que la mort, ces poëtes de l'aurore dont nous savons à peine les noms. Nous avons, de nos mains, brisé, anéanti nos traditions. La France a renié son passé. Seule parmi les nations de l'Europe, elle a mis sa gloire à n'avoir pas d'aïeux, ou plutôt à ne reconnaître comme tels que les temps de Périclès et d'Auguste. Cela sans doute affranchit son génie des entraves d'un art exclusivement national ; par

---

Histoire de la Littérature française; Émile Souvestre, *Causeries littéraires;* Edgar Quinet, *Épopée du douzième siècle;* Fr. Wey, *Révolutions du Langage.*

là elle entre en communauté d'esprit avec le genre humain dont l'antiquité grecque et romaine sera à jamais la mère et la nourrice; mais je craindrais que cette rupture du lien viscéral n'engendrât chez elle un cosmopolitisme indifférent où se perdrait jusqu'à l'idée de patrie.





CHAPITRE IV

DE LA SATIRE ET DE L'ALLÉGORIE AU MOYEN AGE



'HISTOIRE de la littérature française, au moyen âge, se divise en deux époques, dont la première, inaugurée au douzième siècle, se prolonge jusque vers la fin du treizième, et dont la seconde, commençant à la fin du treizième siècle, aboutit à la Renaissance. Un esprit très-différent a présidé à ces deux époques dont l'une a été incarnée en saint Louis, et inspirée par le souvenir de Charlemagne, du roi Arthur et de la première Croisade, pendant que l'autre est représentée par Philippe le Bel et par la lutte de la couronne de France avec la papauté. L'esprit du temps de saint

Louis et des temps qui l'ont précédé est un esprit religieux, chevaleresque, enthousiaste, féodal. L'esprit du temps de Philippe le Bel et du siècle qui a suivi est un esprit sceptique, positif, ironique, bourgeois. Il semble que la deuxième époque se soit donné pour mission de combattre et de railler ce que la première avait fondé, aimé et vénéré. Ce spectacle d'un changement si prompt, d'un revirement si brusque, a été souvent le caractère même de l'histoire de France. Au treizième siècle commence la série des contradictions de notre histoire ; et c'est pourquoi, sans doute, Saint-Simon ne considérait comme période véritablement organique de la France que la période féodale. Tout le reste, à ses yeux, constituait les époques critiques. La France, s'il fallait en croire ce réformateur, souvent visionnaire, avait perdu son équilibre depuis la chute du système féodal de l'unité pontificale.

Les épopées carlovingiennes de la Table-Ronde ont représenté, comme nous l'avons vu, ces longs et rudes siècles. Ce n'était là qu'un côté du génie français. L'héroïsme n'est pas tout l'homme, et Géruzez a dit très-spirituellement : « Nos bons aïeux, lorsqu'ils avaient longtemps prêté l'oreille aux chants héroïques et grossiers des Trouvères, avaient bien droit à quelques délassements. » J'ajoute

que ces poëmes où sont relatés les hauts faits et les grands coups d'épée, les tournois, les cartels, le flamboiement de Haute-Claire, de Durandale et de Calibourne, les hennissements de Blanchard, cheval de Charlemagne, et les larmes de Vaillantif, cheval de Roland, la beauté d'Yseult, d'Aude la Blonde et de dame Genièvre, les prouesses de Tristan et de Gyron, tous gens et bêtes de renom et de haut lignage, n'intéressaient guère que les gentilshommes. Le peuple, la bourgeoisie n'avaient que faire, dans cette poésie pimpante, reluisante, sanglante. Jacques Bonhomme ne se reconnaissait pas à ces chansons. A l'heure où dame Yseult courait le monde en compagnie du beau Tristan, au moment érotique où dame Genièvre se laissait enlever par Lancelot, Jacques Bonhomme voyait sa femme et sa fille haleter sous le faix des fagots de bois mort. Pendant qu'assis à la Table-Ronde d'Arthur, les chevaliers se passaient de main en main la coupe profonde pleine d'un vin couleur de rubis; Jacques Bonhomme, assailli par la soif, buvait l'eau de la citerne dans le creux de sa main. L'oncle d'Arthur, un roi breton légendaire, marie sa fille Aliénor; il fait tuer deux cents porcs, deux cents taureaux engraissés, deux cents génisses, cent chevreuils de chacun des bois du pays, deux cents bœufs,

cent noirs, cent blancs, dont les peaux seront également partagées; il y aura cent robes de laine pour les prêtres, cent colliers pour les beaux guerriers; plein une salle de manteaux bleus de fête pour les demoiselles, et huit cents braies neuves pour les pauvres gens. Jacques Bonhomme a vu ses bêtes de somme et de labour enlevées par les malandrins; la taille et la corvée achèvent sa ruine; sa veste tombe en loques; pieds deschaux, il marche sur le sol pierreux; ce n'est pas lui qui portera jamais une des braies neuves de la noce d'Aliénor; il mourra nu comme il est né. La rancune jaillira dans la satire; sa prudence irritée se dissimulera sous l'allégorie. Çà et là quelques seigneurs, derniers Troubadours, rimeront encore reverdies et ballades.

En effet, dès la seconde moitié du treizième siècle, le grand souffle des Trouvères a disparu. Les vastes épopées chevaleresques s'évanouissent au sein de l'indifférence générale d'un peuple qui court à d'autres destinées. Le retentissement de la poésie héroïque va s'affaiblissant comme le son du cor de Roland à Roncevaux. « Roland meurt au passage solennel des mon-« tagnes qui séparent l'Europe de l'africaine « Espagne. De son calvaire pyrénéen, il crie, « il sonne de ce cor que l'on entend de Tou-« louse à Saragosse. Il sonne et le traître Ga-

« nelon de Mayence et l'insouciant Charlema-
« gne ne veulent point entendre. Il sonne, et
« la chrétienté pour laquelle il meurt s'obstine
« à ne pas répondre. Alors il brise son épée, il
« veut mourir. Mais il ne mourra ni du fer des
« Sarrazins, ni de ses propres armes. Il sonne,
« les veines de son cou se gonflent, elles crè-
« vent, son noble sang s'écoule, il meurt de son
« indignation, de l'injuste abandon du monde. »
(MICHELET.)

Repose, chevalier, en ta tombe de pierre au val où tu voulus en vain briser ton épée ! Moins bien trempé que Durandale, voici que se brise et tombe en poussière l'empire de ton maître Charlemagne. A la puissante unité carlovingienne que lui seul pouvait maintenir, succède l'anarchie ; en même temps qu'à la foi ardente et naïve de ton âge succède la scolastique. Il y eut alors dans le monde un grand désenchantement : « Les revers des armées chrétiennes,
« impuissantes à conserver la conquête du
« Saint-Sépulcre, l'opulence de l'Église, le relâ-
« chement des mœurs du clergé, la rivalité des
« deux pouvoirs, temporel et spirituel, l'ambi-
« tion de quelques ordres monastiques, donne-
« ront place au découragement et à la raille-
« rie, parfois même à l'invective. » (GÉRUZEZ.)

De là naquit la satire, âpre, audacieuse, aiguisée, mais infiniment triste et amère. Sous le

rire du moyen âge ne voyez-vous pas couler des larmes ? Pour moi, je les vois distinctement, et l'ironie des derniers Trouvères a le bruit d'un sanglot. La satire d'ailleurs, éternelle comme la misère humaine, est sombre aussi comme elle. Les grands satiriques ont été de grands mélancoliques, Ézéchiel, Isaïe, Jérémie, Juvénal, les Pères de l'Église ; leur œuvre, en tant que satire des mœurs juives, romaines et chrétiennes, est remplie d'une incurable tristesse. Quoi de plus amer et de plus grandiose à la fois que la puissante ironie indignée des Prophètes ? « La parole de l'Éternel me fut encore « adressée en disant : Fils de l'homme, dis-lui : « Tu es une terre qui n'a pas été nettoyée ni « arrosée de pluie au jour de l'indignation. Il « y a un complot de ses prophètes au milieu « d'elle ; ils seront comme des lions rugissants « qui ravissent la proie ; ils ont dévoré les « âmes. C'est pourquoi je répandrai sur eux « mon indignation et je les consumerai par le « feu de ma fureur. » (Ézéchiel.) « Parce qu'ils « ont abandonné ma loi, voici : Je vais donner « à manger à ce peuple de l'absinthe, et je leur « donnerai à boire de l'eau de fiel. Je les dis- « perserai parmi les nations, que ni eux ni leurs « pères n'ont connues, et j'enverrai après eux « l'épée jusqu'à ce qu'elle les ait fait dispa- « raître. » (Jérémie.) Le livre de Job est à la

fois une satire, une élégie, un drame ; et dans cette trilogie sacrée, c'est Dieu même qui tient le fouet satirique aux clous d'airain. Le cycle de la littérature latine a été ouvert et fermé par un satirique. Livius Andronicus et Nævius chantèrent l'insolence des patriciens ; Juvénal exhala le dernier cri de la conscience irritée :

Nil erit ulterius, quod nostris moribus addat
Posteritas; eadem cupient, facientque minores;
Omne in præcipiti vitium stetit; utere velis.

« La postérité n'ajoutera rien à la dépravation « de nos mœurs; je défie nos neveux de surpasser « leurs pères ; le vice est au comble ; élargis- « sons les voiles. » Au quatrième siècle, par les Pères de l'Église, la satire recommence, pathétique en Chrysostôme, ardente en Épiphane, brutale en saint Jérôme. Depuis, elle n'a pas cessé, car elle est engendrée et avivée par le spectacle de l'injustice, de la sottise et de la corruption. Oiseau sombre et vengeur, la satire pousse ses cris rauques et agite ses ailes sanglantes sur le fumier des misères humaines.

La société du treizième et du quatorzième siècle, anarchique, inégale, foulée, meurtrie, mangée par les vautours féodaux, engendra la satire et lui fut propice. Même dans l'épopée du cycle carlovingien, le sarcasme avait eu accès. Charlemagne, attaqué d'abord, discuté dans le

poëme d'Ogier le Danois, Ogier de la Marche d'Ardennes, est moqué, berné, sifflé dans le *Voyage à Jérusalem*, fabliau de forme épique et qui, tout vieux qu'il est, appartient au genre héroï-comique. L'esprit gaulois a prise sur tout. Rien ne lui est sacré. La parodie semble être son domaine. O destinée lamentable pour le grand Charles ! Commencer par les guerres contre les Infidèles, par l'amitié d'Haroun-al-Raschid, et tomber dans l'alliance du petit roi laboureur, Hugon de Constantinople ! Commencer par Homère, et finir par Scarron ! Du ciseau de Phidias, dégringoler au crayon de Callot ! Des cieux emparadisés, descendre au palais qui tourne ! Avoir conquis le monde, du Danube jusqu'à l'Èbre, et disputer, en vieillissant, le prix de la coiffure ! S'annoncer en Jupiter tonnant, et finir en George Dandin [1].

S'étant attaquée à Charlemagne et à ses Pairs, la satire s'attaquera à tout le reste. Politique, religieuse, elle ébranlera les lois, les institutions; elle se moquera des confréries ; elle pénétrera au sein des couvents. De bec, d'ongles, d'ergots et d'ailes, oiseau piaillard et vorace, elle déchirera et souillera la robe des docteurs, la robe

---

1. Voyez pour le fabliau : Géruzez, *Histoire de la Littérature française;* Moland, *Origines de la Littérature française,* et Littré, *Histoire de la Langue française.*

des moines, même les beaux manteaux bleus de fête des jeunes filles qui dansaient tout à l'heure aux noces d'Aliénor. Alors naquit la lignée de Rabelais, de Marot, de Villon, de Régnier, de Molière, de Voltaire, de Beaumarchais, des deux Chénier, d'Auguste Barbier dans ses *Iambes*, de Barthélemy dans la *Némésis*, et de Victor Hugo dans les *Châtiments*. La satire, première et dernière muse romaine, l'âpre satire de Nævius et de Juvénal, a recommencé de nos jours. Elle éclate en accents énergiques, fiers, indignés, éloquents, formidables. Car si la *Légende des siècles* procède des Trouvères héroïques, les Trouvères satiriques sont les ancêtres des *Châtiments*.

Une assez grande partie des fabliaux, tel est le nom de ces nouveaux poëmes bourgeois et plébéiens, a été puisée aux sources hébraïques, arabes, persanes et indiennes. De la Provence, qui les accueillit la première et les traduisit en langue d'Oc, ils se répandirent dans le Nord de la France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre. D'où l'on voit que l'épopée héroïque et l'épopée burlesque, ayant les mêmes origines, ont suivi les mêmes chemins. Il ne paraît pas que la Bretagne, si féconde en romans chevaleresques et que l'on peut même considérer comme la terre natale de la plupart d'entre eux, ait été fertile en fabliaux. La gra-

vité, la religiosité bretonnes s'accommodaient mal de gaietés licencieuses; et le sentiment très-élevé et très-exquis des héros du cycle d'Arthur aurait été blessé par le génie narquois des Trouvères satiriques.

Rien n'égale la hardiesse, le cynisme de ces derniers, si ce n'est, en général, la simplicité prosaïque de leur style. Écrits en vers, leurs fabliaux ne s'élèvent jamais au-dessus du ton d'une prose abondante et mordante. Nul éclair, nulle mélodie, comme il s'en rencontre chez les Provençaux. Aucun des grands et fiers pensers de la légende de Roland, d'Olivier, de Renaud; mais une veine intarissable, d'un jet franc et sonore, une bonhomie qui ne va pas sans une certaine grâce rustique, un bon sens très-souple et très-délié sous des apparences grossières. J'y reconnais les traits dont Cervantes peindra Sancho-Pança, et Rabelais, Panurge. Beaucoup des idées philosophiques de Panurge sont empruntées aux fabliaux. En pleine époque de foi et d'intolérance, il réclamera pour les droits de la raison et de l'humanité. Lorsque Rabelais dira en son incomparable langue: « Bruslez, tenaillez, cizaillez,
« noyez, pendez, empalez, espaultrez, démem-
« brez, debezillez, découpez, fricassez, grislez,
« transonnez, crucifiez, bouillez, escarbouillez,
« escartelez, dehinguandez, carbonnadez ces

« méchans hérétiques décrétalifuges, décrétali-
« cides, pires qu'homicides, pires que parri-
« cides, décrétalictones du diable », Rabelais continuera la guerre déclarée aux persécuteurs par les Trouvères qui ont jadis pris fait et cause pour les Albigeois massacrés. « Déjà l'es-
« prit français perce de toutes parts : netteté de
« vues, justesse et plénitude d'aperçus, et en
« même temps penchant à l'ironie, sourire
« frondeur, horreur du sérieux qu'on appelle-
« rait pédantisme, honte de la foi et de la pas-
« sion candide qui passerait pour niaiserie. » (A. Baron.)

Ou je me trompe fort, ou ce caractère est celui des dialogues philosophiques de Voltaire et des pamphlets de Paul-Louis Courier. On dirait que la France du moyen âge porte en elle deux esprits dont l'un se moque de l'autre. Cette facilité à s'analyser soi-même, à s'observer au milieu même de la passion, cette tendance à corrompre, en sa source, la naïveté de l'âme ; faculté à la fois hautaine et misérable, dont nous faisons à notre temps l'honneur ou l'injure, elles existaient dès le treizième siècle, tant elles sont propres au génie français. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons coutume de railler chez autrui, et en nous-mêmes, les élans spontanés du cœur, les fortes croyances, les aspirations idéales. Qui de nous ne con-

tient en soi l'enthousiaste et le critique? et n'est-il pas désormais séant et de bon goût de paraître indifférent aux idées que l'on chérit?

Les fabliaux fournirent à Boccace, à l'Arioste, à Cervantes, de nombreux éléments. C'est là que ces charmants sceptiques, et ce grave et spirituel Espagnol, tournèrent leurs armes contre la chevalerie; car l'esprit français n'avait pas attendu le quinzième et le seizième siècle pour s'apercevoir des côtés faibles et ridicules des épopées héroïques. Le bon sens de nos pères s'était maintes fois révolté contre les égarements de l'imagination, les raffinements de galanterie, les rodomontades gasconnes, les ignorances prodigieuses qu'elles renferment.

Un troisième cycle de romans chevaleresques, celui des Amadis, contribua pour la plus forte part au discrédit où ils tombèrent. Et il ne fallut rien moins que la manie de François Ier et sa captivité à Madrid pour rendre la vie, et une vie très-intense, aux Amadis de Grèce, aux Amadis de Gaule, à Palmerin d'Angleterre et tant d'autres héros chimériques dont le chevalier de la Triste-Figure a mené le deuil.

Les fabliaux sont en nombre infini. Les sujets passaient d'un siècle à l'autre, se renouvelaient sans cesse, comme une gigantesque rapsodie bouffonne. Les auteurs en sont le plus souvent inconnus. On a conservé les noms

d'Enguerrand d'Oisy, de Hue de Tabarie, de Jean d'Arras, de Courtebarbes, de Renaut, de Jean de Boves et de Rutebeuf, le plus sensé, le plus prime-sautier de tous. Ancêtre de François Villon, sans sou ni maille, sans feu ni lieu, rieur, gouailleur, pauvre comme Panurge, « fin à dorer comme une dague de plomb, bien « galant homme de sa personne, sinon qu'il « était quelque peu paillard, et subject de na- « ture à une maladie qu'on appeloit en ce « temps-là :

« Faute d'argent, c'est douleur non pareille;

« l'escarcelle vide, la besace trouée, enfant de « Paris qu'il ne quitta jamais, pipeur, hableur, « buveur, batteur de pavés;

« Au demourant le meilleur fils du monde;

véritable Gavroche du treizième siècle, ruiné, houspillé, sur la paille, Rutebeuf disait en son langage savoureux et lamentable : « Je suis « sans cotte, sans lit, je tousse de froid, je « baille de faim ; je ne sais où aller, et il n'y a « personne qui soit aussi misérable que moi « d'ici à Senlis. Voici l'hiver, voici la glace, et « je n'ai pas à la maison deux douzaines de « bûches, j'ai les côtes nues, mes pots sont « cassés, brisés ; je n'ai pu trouver à emprunter,

« parce que je n'ai plus rien à engager; misère

« Nès (depuis) la destruccion de Troie,
« Ne fut si grand comme est la moie (mienne). »

Poëte des grands seigneurs, du comte d'Anjou, du comte de Toulouse, du comte de Poitiers, Rutebeuf vainement frappe à l'huis de leur coffre-fort. La Croisade les a ruinés. Elle avait ruiné tout le monde, hormis l'Église. Joueur à toutes sortes de jeux de hasard, Rutebeuf se marie.....

Depuis que fut nez en la crèche
Diex de Marie
Ne fut mis telle espouserie.

En Rutebeuf qui ne reconnaîtrait la valise de Regnard ? après qu'il a perdu :

Li dés que li detier ont fait
M'ont de ma robe tout défait;
Li dés m'occient,
Li dés m'aguettent et espient,
Li dés m'assaillent et défient.

Mais la fortune lui sourit-elle, sa bourse est-elle bien garnie, il a un cortége de gais compagnons, il se rue en franches lippées. De même Valère :

.... Hector, en vérité,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un joueur; sa vie est agréable;

Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux;
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux;
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance;
On voit régner sur lui l'air de magnificence;
Tabatières, bijoux; sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains, le cuivre devient or.

HECTOR

Et l'or devient à rien.

Ainsi des amitiés de Rutebeuf:

Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventoit devant ma porte,

dit-il, avec un accent doucement résigné qui me rappelle le fameux « *tempora si fuerint nubila, solus eris* », d'Ovide.

En moi n'a venin ni fiel.

Et il ajoute, en vrai bohême, ce beau vers printanier :

L'espérance du lendemain
Ce sont mes festes!

Malin, mais non méchant, gai avec une larme dans l'œil riant, d'une causticité qui verdoie, Rutebeuf se gausse des prélats, des chevaliers, des béguines, des croisés, des moines; il daube sur quiconque. Parfois, pour

faire pénitence ou pour vivre, il écrit en vers, à la grande édification des fidèles, le *Miracle de Théophile*, la *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*. Mais bientôt il donne carrière à sa verve satirique par de spirituels fabliaux, tels que : le *Testament de l'Ane*, *Frère Denise*, le *Sacristain*, la *Femme au Vilain*, le *Croisé et le Décroisé*. Rien n'égale, au treizième siècle, la verdeur, l'allure caustique et héroïque, l'éloquence et la verve de sa chanson d'outre-mer. Il y a là je ne sais quelle rudesse apostolique et quelle violence plébéienne par où le Trouvère donne la main aux prédicateurs Michel Menot et Olivier Maillard qui viendront deux cents ans après.

Pendant que l'indéracinable ironie gauloise étincelle et pétille en Rutebeuf, comme flambée chantante de bois vert mordu par la flamme, la dernière muse chevaleresque soupire dans les ballades d'Audefroy le Bâtard, les chansons du Châtelain de Coucy et de Thibault, comte de Champagne. « Le comte Thibault, rapportent les *Chroniques de Saint-Denis* à l'an 1234, fit les plus belles, les plus délitables et merveilleuses chansons qui furent oncques ouïes. » Amoureux, comme on sait, de la reine Blanche de Castille, du jour où il la vit pour la première fois, « il se partit tout pensif, et lui venait souvent en remembrance

« le doux regard de la Reine et sa belle con-
« tenance. Lors il s'y entroit en son cœur la
« douceur amoureuse ; mais quand il lui sou-
« venoit qu'elle étoit si haute dame et de si
« bonne renommée et de sa bonne vie et nette,
« si muoit sa vive pensée en grande tristesse.
« Et pour ce que profondes pensées engendrent
« melancholies, il lui fut dit d'aulcuns sages
« hommes qu'il s'étudiast en beaux sons et
« doux chants d'instruments ; et si fit-il. »
(*Grandes Chroniques de Saint-Denis.*)

Les amours de Thibault, chastes et platoniques, amours de chevalier de la Table-Ronde égaré dans le siècle de Philippe-Auguste, étaient grand sujet et thème de légende érotique :

Maintes paroles en dit-an,
Comte d'Yseult et de Tristan.

(*Chronique de saint Magloire.*)

Discret d'ailleurs, modeste, moins hardi à la rencontre que les poëtes provençaux, le Trouvère champenois s'écrie :

Je l'ai longtems honorée et servie
Noncque par li (elle) ne fut jor avanciez.

Caractère faible, indécis, Thibault fait, en histoire, assez triste figure. Il n'est point à sa place en ces temps de fer, parmi ces hommes

de fer. Génie gracieux, facile, déjà raffiné en ses amoureuses tristesses :

> Le cop fut grand, il ne fait qu'empirier
> Amer ne l'os ni ne m'en puis retraire ;
> Ainsi me tient amor ne sait comment,
> Qu'un peu la hais trop amoureusement.

N'est-ce pas l'accent de Desportes ou de Quinault ? « Et jusqu'à : Je vous hais, tout s'y dit tendrement. »

On reconnaît ici le caractère même du moyen âge. Héritier de deux décadences, il n'eut jamais de véritable jeunesse. Succédant à deux littératures épuisées, il naquit au milieu des allégories de Rome et de Byzance; son berceau entendit le nasillement des scoliastes et des théologues d'Alexandrie. Ses aïeux ne sont ni Hésiode ni Homère ; mais Porphyre et Théophylacte. Sa langue est-elle naïve, comme on l'a dit ? En Joinville, je l'accorde. Partout ailleurs elle me paraît étonnamment subtile. Le mouvement du douzième siècle à peine évanoui, nous voici arrêtés, saisis, emprisonnés par la scolastique : « Chaque jour plus sophis-« tique et plus subtile, la poésie devint la sœur « de la scolastique, une scolastique d'amour « comme de dévotion..... elle s'éteignit dans « les raffinements de la forme, dans les entraves « de la versification....., elle tomba de l'épopée

« au roman, du symbole à l'allégorie, c'est-« à-dire au vide. Décrépite, elle grimaça encore « dans les tristes imitations du triste *Roman* « *de la Rose*, tandis que par-dessus s'élevait « peu à peu la voix de la dérision populaire, « dans les contes et les fabliaux. »

Tous les romans allégoriques du moyen âge méritent-ils d'être compris dans le très-légitime dédain que professe Michelet pour le *Roman de la Rose?* Je crois qu'il convient d'en excepter le *Roman du Renart*, et quelques autres poëmes satiriques où l'allégorie cache, en effet, un art très-spontané, très-vivant et hardi jusqu'à la plus extrême témérité. Je ne partage pas non plus l'opinion d'Edgar Quinet dans son éloquente *Histoire de la poésie*, œuvre où l'intuition la plus pénétrante s'allie à l'érudition la plus profonde et à la critique la plus exacte. Non, il n'est pas vrai que la grande composition du Renart soit « une poésie corvéable et mainmortable, qui n'ose pas s'exprimer par une bouche humaine ». Une chose m'étonne au contraire, c'est l'audace avec laquelle s'attaque cette épopée bourgeoise, plébéienne, aux principes, aux préjugés, sur lesquels reposait la société féodale ; non-seulement aux préjugés de race et de caste, mais aux abus religieux, à la superstition populaire, à l'intempérance et à l'avarice monacales, à la

vanité de l'Église et à ses ambitions redoutables, à l'infaillibilité du pape, c'est-à-dire à l'âme même du catholicisme.

Les branches du *Roman du Renart* se multiplièrent à l'infini, et presque toutes les nations occidentales se disputent l'honneur de l'invention. Il est difficile de se prononcer, et je crois que le plus sage serait de considérer ce poëme comme une espèce de rapsodie, à laquelle chaque génération a fourni son contingent. Les *Ruses de Reginart* ou *Goulpil le Renard*, le livre de *Maître Regnard et de dame Hersant sa femme*, le *Couronnement de Regnard*, *Regnard le Novel*, etc., de même que les épopées d'Arthur ou de Charlemagne, ne sont autres que le développement d'un cycle poétique, du cycle bourgeois et communal. L'architecture, la peinture, la menuiserie, l'ébénisterie s'emparèrent de ce sujet profondément populaire et reproduisirent à l'envi les aventures de Maître Renart, auparavant nommé *Volpil*, du mot latin *vulpes*.

A côté du *Roman du Renart*, on peut citer plusieurs fabliaux très-vivement empreints de verve satirique et de bonhomie caustique. Entre autres, le fabliau du *Vilain Myre* (médecin) qui a fourni à Molière son *Médecin malgré lui*, et celui de *Saint Pierre et le Jongleur*, qui nous montre le portier du Paradis jouant les

âmes au sort des dés, comme dans Pantagruel, le juge Brydoie « sentenciait les procès ». « Ces hardiesses », a dit un critique, « s'enfer- « ment et se jouent dans le dogme; ce serait « erreur de comparer comme certains l'ont « fait, les Trouvères aux philosophes du dix- « huitième siècle; ils les annoncent sans doute, « mais ils sont croyants. » Singulière croyance et bizarre catholicisme! Lorsque, dans *Regnard le Novel*, Renart est excommunié, à qui pensez-vous que le Trouvère confie la proclamation de ce formidable hors la loi? il la confie à l'âne!

Alors l'archiprêtre Timers
Commença si haut à chanter
Qu'en retentirent monts et vaux
Il a chaussé ses estivaux (bottes)
S'est de ses habits revêtis;
Avec lui eut deux de ses fils;
Cloches, cierges et bénitier
Ils avoient pour excommunier
Renart avec sa compagnie.
Timers bien haut l'excommunie.
Pendant ce tems cloches sonnoient,
Et jusque-là cierges brûloient.
Alors fit les cierges éteindre;
C'étoit pour mieux Renart contraindre,
Et pour qu'il fût en pire état,
Chanta : « *Amen! fiat! fiat!* »
Cela fait, retourne en arrière,
Car il ne sait autre assaut faire.
Et Renart en moquant s'écrie :
« Que ferai-je? on m'excommunie!

« Manger ne pourrai plus de pain,
« Si je n'ai appétit ou faim ;
« Et mon pot bouillir ne pourra
« Tant que le feu ne sentira. »

Que dirait de plus Rabelais ou Voltaire? Jamais plus violente satire, ni plus âpre pamphlet n'éclatèrent contre l'Église romaine. Je vois là, sinon des ancêtres de la philosophie du dix-huitième siècle et de la Révolution, au moins des pères de la Réforme. Luther, Zwingle, Ulrich de Hutten, Érasme, ont trempé leurs écrits, leur parole et leurs armes dans le génie des Trouvères.

Le mouvement des esprits contre l'Église et les barons féodaux est général, universel, au treizième et au quatorzième siècle. La *Bible Guyot*, la *Bible de Bersil* accompagnent le *Roman du Renart*, comme autant de chœurs de la satire politique et religieuse. Les *Castoiemens*, les *Images du Monde, Miroirs de la Vie, Livres de Sapience*, *Livres de Clergie*, continuent la guerre du bon sens bourgeois et plébéien contre les nobles et les clercs. « Les « clercs », dit Guyot de Provins, « avaient pris « pour épouses trois saintes filles; ils les ont « déflorées et répudiées. Aujourd'hui ils les « ont remplacées par trois autres :

La première a nom Trahison,

Et la seconde Hypocrisie,
Et la tierce a nom Simonie.

Et ailleurs, parlant des moines :

Ils font moult peu de ce qu'ils doivent ;
Ils surmangent et ils surboivent.

Enfin dernier trait aiguisé, pénétrant, enflammé, et qui rappelle la sirvente de Guillaume de Figueras :

Rome nous suce et nous englout,
Rome détruit et occit tout;
Rome est le conduit de malices
Dont sourdent les mauvais vices;
C'est un vivier plein de vermine.

La seconde partie du fameux *Roman de la Rose* renferme des attaques non moins violentes contre les moines, l'Église, les femmes; en même temps que des idées réformatrices et des fantaisies philosophiques sur l'origine des États et du pouvoir temporel, sur la communauté des biens et maint autre problème agité encore de nos jours. D'où l'on voit que la France n'a jamais renoncé, même sous la plus dure tyrannie, aux questions graves et abstraites; et que la sécheresse de l'absolu, comme aurait dit Balzac, est un des principaux caractères de son génie. Par là s'expliquent ses

splendeurs et ses misères, et comment des sommets de la liberté elle se précipite si souvent dans les abîmes serviles.

Le *Roman de la Rose*, « expression même « de deux siècles », a été composé, à quarante années d'intervalle, par deux poëtes d'un génie profondément opposé l'un à l'autre : Guillaume de Lorris et Jean de Meung, surnommé Clopinel. Le premier, que Marot appelle l'Ennius français, raconte, en quatre mille cinq cent cinquante vers, comment l'amant, c'est-à-dire lui-même, le poëte endormi et qui rêve, poussé par *Dame Oiseuse*, veut cueillir, en un jardin planté de fleurs allégoriques, *la Rose* qui s'étale sur le beau *Rosier d'amour*; comment *Dangier*, *Malebouche*, *Raison*, *Félonie*, et cent autres personnages, d'aspect rébarbatif, s'opposent à sa conquête, tandis que d'honnêtes et gracieux symboles, tels que *Déduit*, *Jeune Bachelier*, *Propriétaire du Jardin*, *Dame Liesse*, *Dame Courtoisie*, *Doux-Regard*, *Jouvencel*, *armé de cinq flèches aux pointes d'or*, *Toute-Beauté*, *Simplesse*, *Franchise*, *Bel-Accueil*, l'excitent et l'encouragent à s'emparer de la *Rose* pour laquelle il soupire. Les divers épisodes de cette course à la rose forment la trame du poëme. Parfois légère, gracieuse, pittoresquement ornée, le plus souvent lourde, embarrassée de scolastique, « abastardissant

les bons et les nobles esprits » et décourageant les lecteurs les plus opiniâtres.

On a comparé le livre de Guillaume de Lorris à l'*Art d'aimer* d'Ovide ; car nous ne nous faisons pas faute de prodiguer à nos poëtes les noms d'Ovide, de Virgile, de Pindare, de Tibulle, d'Anacréon ; et à nos orateurs, de donner du Démosthène, du Cicéron et du saint Jean Chrysostôme ; à nos peintres, du Raphaël et du Rubens ; à nos critiques, de l'Horace et du Quintilien ; à nos politiques, du Machiavel, et à nos empereurs, du Charlemagne et du César. Oui, à l'exemple d'Ovide, Guillaume de Lorris se propose d'enseigner à conquérir le *don d'amoureuse merci.* Ainsi l'avait compris Baïf, dans son sonnet à Charles IX ·

> Sire, c'est le sujet du *Roman de la Rose,*
> Où d'amour épineux la poursuite est enclose ;
> La Rose c'est d'amour le guerdon précieux.

Mais combien sont froides les allégories musquées du roman, à côté des réalités voluptueuses et vivantes de l'*Art d'aimer !* Chez l'un et chez l'autre vous rencontrez, sans doute, même étalage d'érudition, même mélange de théories subtiles, de paroles raffinées ou licencieuses. Mais le poëme latin respire toutes les ardeurs de la passion qui embrase les sens aux heures érotiques des journées et des nuits ita-

liennes. Les tableaux, d'une lasciveté puissante, annoncent la fougue d'un tempérament soumis à Vénus Aphrodite; le bruit des baisers passe dans l'air et frissonne, mêlé au parfum de la lèvre des courtisanes. Demi-nues, les épaules et la gorge découverte, la robe relevée sur des jambes de déesse, les cheveux dénoués, audacieuses, « hardies à la rencontre et legieres au pourchas », les femmes d'Ovide reviennent du cirque de Pompée ou des fêtes de Flore. Ne laissent-elles pas derrière elles un sillage de volupté dans l'océan de la foule? Tandis que les personnifications et les symboles de Guillaume de Lorris, savamment et maigrement drapés dans leurs robes allégoriques avancent d'un pas de procession, escortés de syllogismes, répandent l'odeur rance des tropes et des figures. Çà et là cependant quelques traits harmonieux et naïfs, dernier vestige de la poésie des Troubadours et des Trouvères.

D'une tout autre portée philosophique et religieuse est la seconde partie du *Roman de la Rose*, composée par Jean de Meung. Il l'entreprit et l'acheva sur l'instigation du roi Philippe le Bel, « *Joannes Meunius* » dit Papire Masson, « *Philippo impulsore Rosam poema* « *absolvit.* » Aux mains de l'adversaire de Boniface VIII, le *Roman de la Rose* deviendra une arme politique. Guillaume de Lorris, gé-

nie abondant, facile et doux, avait composé un bouquet à Chloris de toutes les fleurs de la rhétorique et de la scolastique du temps. Libre penseur, libre diseur, Jean de Meung, sur l'enclume royale, forgera l'épée du pouvoir civil. De Philippe le Bel, en effet, date la séparation du pouvoir civil et du pouvoir religieux. Il a été le premier roi de France qui ait tenu tête à la Papauté, en un temps où l'âme du monde tressaillait, comme un faible oiseau captif, entre les mains du Souverain Pontife. Il a commencé la lutte qui devait aboutir à la déclaration de 1682 et au concordat de 1805, c'est-à-dire à deux compromis qui ne décident rien, sinon la servitude des peuples sous le double despotisme de l'Église et de l'État. Mais Philippe le Bel inaugurera la justice laïque, la plus solide garantie des temps modernes, la seule qui survive et demeure indestructible. « Il a été or-
« donné par le Conseil du Seigneur Roi, que
« les ducs, comtes, barons, archevêques et évê-
« ques, abbés, chapitres, colléges, gentilshom-
« mes, et en général tous ceux qui ont en
« France jurisdiction temporelle, instituent des
« laïques pour baillis, prévôts et officiers de
« justice ; qu'ils n'instituent nullement des
« clercs en ces fonctions, afin que s'ils man-
« quent en quelque chose, leurs supérieurs
« puissent sévir contre eux. S'il y a des clercs

« dans les susdits offices, qu'ils en soient éloi-« gnés. *Item*, il a eté ordonné que tous ceux « qui, après le présent Parlement, ont ou au-« ront cause en la Cour du Seigneur Roi, et « devant les juges séculiers du Royaume, cons-« tituent des procureurs laïques. » « Enregistré « ce jour, au Parlement de la Toussaint, l'an « du Seigneur 1287. »

En 1288, Philippe le Bel « défend qu'aucun « Juif ne soit arrêté à la réquisition d'un prêtre « ou d'un moine, sans qu'on ait informé le sé-« néchal ou bailli du motif de l'arrestation, et « sans qu'on lui ait présenté copie du mandat « qui l'ordonne ». Il modéra la tyrannie religieuse sous laquelle gémissait le Midi depuis la croisade contre les Albigeois. Née dans le sang des massacrés, l'Inquisition essayait en Provence ses forces naissantes. Grâce à Philippe le Bel, cet infâme tribunal ne s'acclimata point chez nous, il retourna en Espagne d'où il était sorti, et, pendant cinq siècles, alluma en paix la flamme des auto-da-fé. « Le Roi dé-« fend au sénéchal de Carcassonne d'emprison-« ner qui que ce soit sur la demande des In-« quisiteurs. »

En 1291, Philippe le Bel limite et ralentit la terrible puissance d'absorption qui, peu à peu, eût fait passer toutes les terres du royaume aux gens de mainmorte. Main morte, en effet,

pour donner, vendre, échanger; main vivante et crochue pour saisir, recueillir, prendre et garder à jamais.

Toutes ces réformes, de même que la liberté communale et la guerre à la féodalité, furent dictées, sans doute, par l'intérêt égoiste des monarques, et non par un juste sentiment du droit. Philippe le Bel, non plus que Louis le Gros et plus tard Louis XI, ne se soucie d'autre chose sinon d'affermir le pouvoir absolu sur les ruines des résistances romaines et de l'anarchie féodale. Je ne crois pas aux rois réformateurs; je ne suis point converti à la théorie des révolutions par en haut. Si celles-ci s'accomplissent par la puissance royale, c'est qu'elles germaient redoutables, au sein des profondeurs sociales. Philippe le Bel et ses ministres, Plasian, Nogaret, Marigny, fondèrent l'ordre civil des temps modernes, mais par combien d'extorsions, d'exactions, de perfidies! Cette duplicité, cette politique à deux tranchants donnerait au droit lui-même l'aspect de la forfaiture; et je ne m'étonne pas que le treizième siècle apparaisse dans l'histoire comme un temps d'hypocrisie et de violence. Est-il rien de plus triste, de plus servile, que la compétition de deux pouvoirs intéressés à se perdre l'un l'autre, et à se conserver à la fois? C'est par de semblables expériences que l'âme

des peuples s'altère et s'avilit. Il ne suffit pas, pour la purifier et l'ennoblir, du concours des écrivains et des poëtes. Irrémédiable, la déchéance des volontés amènera fatalement la médiocrité des œuvres. Aussi, quelles que soient l'énergie et la verdeur sarcastique de plusieurs parties du roman de Jean de Meung, est-il loin d'égaler le poëme du Renart. Mais il surpasse infiniment la composition de Guillaume de Lorris. Il y a, chez Jean de Meung, une séve séculière, une science confuse et hardie, une politique réformatrice, des visées philosophiques, une tendance à moraliser que vous chercheriez vainement dans les vers de son prédécesseur. Il ne s'agit plus seulement de cueillir, comme disait Baïf :

Du beau rosier d'amour le bouton précieux.

Le *Roman de la Rose* se change en pamphlet contre l'Église, la féodalité et les femmes. Grâce à de nouvelles figures symboliques, telles que *Nature*, et le prêtre de Nature *Genius*, le poëte fera, tout à son aise, de la satire, de l'histoire naturelle, de l'alchimie ; il écrira une sorte d'encyclopédie subtile et emmêlée où la recherche du Grand Œuvre se heurte à de vives peintures, à des critiques goguenardes, à des aperçus étranges, à des utopies singulières. Par certains côtés chimériques et téméraires

Jean de Meung appartient à la race des rêveurs sociaux les plus hardis.

Ni Jean-Jacques Rousseau, ni Saint-Simon, ni tant d'autres qui se croyaient absolument neufs, et loin en avant de leur siècle, n'ont dépassé Clopinel. Cinq cents ans avant le discours sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes*, il faisait de l'établissement de la propriété privée l'origine et la cause de toutes les discordes humaines. « Les hommes », dit-il, vivaient comme des frères, les amours étaient loyaux :

Jadis au temps des premiers pères,
Et de nos primeraines mères,
Furent amours loyaux et fines,
Sans convoitises ni rapines;
Et le siècle moult précieux
N'était pas si délicieux
Ni de robes, ni de viandes;
Mais cueilloyoient ès bois les glandes,
Pour pains, pour chair et pour poissons;
Et cherchoyoient par les buissons
Boutons et meures, et prunelles,
Framboises, fraises et cernelles,
Fèves et pois, et tels chosettes
Comme fruits, racines, herbettes.
Des chênes le miel découroit
Et l'eau simple chacun beuvoit.
Terre d'elle-même apportoit
Ce dont chacun se confortoit.
Et faisoyoient robes de laines,
Sans teindre en herbes, ni en graines;

Es chênes creux se repousoient,
Quand les tempêtes redoubloient.
. . . .
Et quand l'air étoit apaisé,
Et le temps clair et arrasé,
Et le vent doux et convenable,
Si, comme un printems permanable,
Que les oiseaux en leur latin,
S'étudient, chacun matin,
De l'aube du jour saluer
. . . .
Les fleurettes lors étendoient
En courtes pointes qui rendoient
Leur resplandeur par ces herbages
Par ces prés et par ces rivages.
Sur telles couches que devise,
Sans rapine et sans convoitise,
S'entr'acoloyent et baisoient
Ceux à qui jeux d'amours plaisoient.
. . . .
N'encor n'était ne roi ne prince
Mal fait qui l'aultrui tol et pince.
Trestous pareils être souloient
Ni rien propre avoir ne vouloient...

Mais ils s'avisèrent de se partager la terre et de se tracer des limites. Alors on se battit.

Ils se tolurent ce qu'ils purent;
Les plus forts les plus grans parts eurent.

Pour remédier au mal, arrêter la bataille, rétablir et maintenir l'ordre, ils nommèrent un chef qui rendrait la justice et que nul ne contredirait :

Un grand vilain entr'eux élurent,
Le plus corsu de quanqu'ils furent,
Le plus ossu et le plus greignior,
Et le firent prince et seignor.

A peine élu, le roi de Jean de Meung établit des impôts et réclame une liste civile :

Se chacun en droit soi lui livre
Des biens dont il se puisse vivre.

Et comme on sait, un roi ne vit pas de peu. N'est-ce pas sous Philippe le Bel que naquit le fisc, le monstre, le géant affamé, altéré, endenté? Haché menu par les seigneurs, mis en pâtée par les clercs, le peuple est avalé en bloc par le budget.

Que dirai-je du sentiment de Jean de Meung sur le mariage et la monogamie? Philippe-Auguste n'avait-il pas répudié Hermengarde? Mais la répudiation ni le divorce ne suffisent au poëte. Il lui faut la communauté.

Car nature n'est pas si sotte
Qu'elle fasse naître Marotte
Tant seulement pour Robichon;
Si l'entendement-y-fichons,
Ni Robichon pour Mariette,
Ni pour Agnès, ni pour Perrette;
Ains vous fit, beau fils, n'en doutez
Toutes pour tous et tous pour toutes,
Chacune pour chacun commune
Et chacun commun pour chacune.

A ces théories malsonnantes, les femmes, les poëtes, l'Université s'émurent. Christine de Pisan, Martin Franc, Jean Gerson protestèrent contre le livre de Jean de Meung : « *Ex-* « *terminetur talis liber !* » s'écriait le chancelier ; « qu'un tel livre soit exterminé ! » Et dans une longue dissertation allégorique, il vengeait les droits outragés de la morale et de l'Église ; et déclarait que si le poëte ne se repentait avant de mourir, il était aussi assuré de sa damnation que de celle de Judas Iscariote. Christine de Pisan réclamait au nom de son sexe dont elle est une des plus honnêtes et des plus chastes figures. Martin Franc, en l'honneur des dames, composait l'*Estrif de fortune et de vertu*. Ni le réquisitoire du chancelier, ni les plaintes de Christine, ni les vers énergiques et colorés du *Champion des Dames* de Martin Franc, n'arrêtèrent le succès. L'allégorie envahit progressivement toute la littérature française. La nation la plus prime-sautière et la plus vivante qui fut jamais faillit se roidir et s'endormir dans le culte des abstractions, comme a fait l'Espagne depuis Calderon jusqu'à Zorilla. François Villon et Rabelais nous ont éveillés de ce rêve scolastique. Pareils au vieux nocher des enfers virgiliens, ils ont écarté et chassé les ombres :

Inde alias animas, quæ per juga longa sedebant
Deturbat laxatque foros....



CHAPITRE V

VILLEHARDOUIN, JOINVILLE, FROISSART



Je voudrais m'arrêter un peu, reprendre haleine, regardant le chemin déjà parcouru, afin de marquer l'unité de la méthode. Dès le commencement, j'ai essayé d'indiquer les évolutions de l'esprit français au moyen âge. J'ai rapidement et sommairement analysé les phases qu'il a parcourues, et nous nous sommes assurés que les formes littéraires si diverses sont l'expression d'un mouvement religieux, social et politique. C'est là le point important sur lequel doit s'appuyer toute critique sérieuse. Par là, la littérature est associée à la marche générale des choses et devient la com-

pagne, le témoin et le commentateur de l'histoire. Nous avons, après d'autres dont je ne suis que le disciple, rompu avec l'étrange école qui s'obstine à considérer le seizième siècle comme l'aurore de la littérature française, et néglige le moyen âge, c'est-à-dire la source même. Quelle que soit l'autorité officielle de plusieurs de ses représentants, cette école nous a paru, ce qu'elle est, en effet, fausse, exclusive et pédantesque. Curieux de l'origine des manifestations de l'esprit, sachant bien qu'elles plongent au plus profond du passé, nous nous sommes montrés pieux envers les œuvres des anciens âges; et le bégayement héroïque ou badin de nos ancêtres ne nous a point paru sans vaillance et sans grâce. Même, à travers leur brume légendaire, nous avons tâché de ressaisir le caractère des épopées celtiques, comparables aux *Védas* des Indiens, au *Zend-Avesta* des Persans, aux livres hermétiques des colléges de prêtres de Memphis. Œuvres colossales, encyclopédies de la Gaule primitive, livres historiques et cosmogoniques, archives poétiques et sacerdotales, elles contiennent et déroulent la science, la religion, les lois, les dynasties; elles sont, avec les dolmens et les pierres druidiques, le monument d'un art et d'une civilisation disparus.

Pourquoi avons-nous, d'un doigt rapide,

feuilleté à peine les annales littéraires du sixième au douzième siècle? Est-ce par dédain ou par ignorance? Ne valaient-elles pas la peine d'être étudiées au même titre? L'esprit humain, sans doute, se mouvait lentement pendant ces durs siècles, mais il remuait; je le sens tressaillir sous le poids de la barbarie mérovingienne et carolingienne. Bordeaux, Arles, Clermont, Lyon, Vienne, Autun, Narbonne, sont autant d'écoles que Charlemagne trouva florissantes et auxquelles il en ajouta d'autres. La civilisation gallo-romaine jetait là ses dernières lueurs. Mais toutes ces écoles étaient latines, exclusivement ecclésiastiques. Toute science profane en était bannie. Comme œuvres oratoires, d'innombrables sermons parmi lesquels on remarque ceux de saint Césaire. Comme œuvres d'imagination, les légendes ou vies des saints composées du quatrième au dixième siècle. Elles furent réunies en 1643 par un jésuite nommé Bolland, et formèrent la fameuse collection des Bollandistes, laquelle, interrompue en 1794, alors qu'elle formait 53 volumes in-folio, a été reprise et continuée depuis. Comme histoire, les annalistes religieux, Frédégaire, Fortunat, saint Avit, et à leur tête Grégoire de Tours, dont Augustin Thierry a dit avec raison « qu'il fallait des« cendre jusqu'à Froissart pour trouver un

« narrateur qui l'égale dans l'art de mettre en « scène les personnages, et de peindre par le « dialogue ». Écrivant en un latin dur et inégal, calqué sur la Vulgate, ils conservaient cependant quelques traces d'une latinité plus correcte et plus pure.

Le mouvement littéraire du onzième siècle a été des plus remarquables. Mais c'est plutôt un mouvement d'érudition qu'un élan générateur. Les moines bénédictins, les Chartreux, les moines de Cîteaux, réformés par saint Bruno et par saint Hugues, copièrent alors un grand nombre de manuscrits. En l'an 1000, des écoles primaires furent fondées à Soissons, à Verdun, à Dijon, etc. Des savants tels que Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II, introduisirent en Europe la science des Arabes. Fulbert, son disciple, Lanfranc et Anselme, compagnons de Guillaume le Conquérant, « Italiens greffés sur souche normande », se montrèrent à la fois ardents théologiens, politiques consommés et philosophes considérables. Mais c'est au douzième siècle, avec les libertés communales, que commence véritablement l'histoire littéraire du moyen âge. Alors l'esprit humain se met hors de page, et le génie français se manifeste par les épopées chevaleresques et satiriques.

L'esprit qui animait les poëtes inspirait

aussi les prosateurs. En effet, les chroniqueurs ne sont autre chose que des chevaliers, représentants naïfs et poétiques de la féodalité, et même plusieurs d'entre eux ne font que traduire en prose les récits des Trouvères. Avec le treizième siècle, commencèrent les annales en langue vulgaire « monuments beaucoup « plus vrais que les chroniques latines », a dit Villemain, « par cela seul que les expressions y « font pour ainsi dire partie des événements ».

Je ne rangerai point parmi ces monuments précieux les *Chroniques de Saint-Denis* traduites du latin vers l'année 1270, et réunies par Suger. Faibles au point de vue historique, elles sont nulles sous le rapport littéraire. Romanesques, follement et doctoralement épiques, chargées et surchargées d'une fausse érudition, elles racontaient l'origine des Français de la manière suivante : « Quatre « cent et quatre ans avant que Rome fût fon- « dée, régnait Priam en Troie la grande. Il « envoya Pâris, l'aîné de ses fils, en Grèce, « pour ravir la reine Hélène, la femme au roi « Ménélas, pour se venger d'une honte que les « Grecs lui avaient faite. Les Gréjois, qui « moult furent courroucés de cette chose, s'é- « murent pour aller et vinrent assiéger Troie. « A ce siége, qui dix ans dura, furent occiz « tous les fils du roi Priam, lui et la reine Hé-

« cube sa femme; la cité fut arse et détruite, « le peuple et les barons occis. Mais aucuns « s'échappèrent de ce désastre et plusieurs des « princes de la cité, qui s'espandirent ès di- « verses parties du monde pour quérir nou- « velles habitations......, Turcus et Francion, « qui étoient cousins germains (car Francion « étoit fils d'Hector et Turcus fils de Troïlus, « qui étoient frères et fils au roi Priam), se dé- « partirent de leur contrée, et allèrent habi- « ter tout auprès une terre qui est appelée « Thrace.... Francion, après que son cousin « se fut de lui départi, fonda une cité qu'il ap- « pela Sicambrie, et longtemps ses gens furent « appelés Sicambriens, pour le nom de cette « cité. Ils étoient tributaires aux Romains « comme les autres nations; mille cinq cent, « sept ans demourèrent en cette cité, depuis « qu'ils l'eurent fondée. » (AUG. THIERRY, *Lettres sur l'histoire de France.*)

Œuvre collective, en quelque sorte héréditaire, les *Chroniques de Saint-Denis* n'ont aucune originalité, car celle-ci disparaît au sein de ce communisme historique, de même que, sous le régime du communisme social, se dissoudraient la liberté et la responsabilité humaines. Maître Nicole Gilles, secrétaire du roi Louis XII, compilant en un seul volume ces indigestes annales, n'est point parvenu à leur

donner la vie et l'accent qui leur manquaient. Attachons-nous aux productions individuelles. Là se révèlent, sous l'annaliste, l'homme même et l'écrivain; là brille l'imagination personnelle, le cœur bat et la vie abonde.

Parmi les chroniqueurs, le premier par la date et par le talent fut Geoffroy de Villehardouin. Il naquit vers 1167, dans un château situé entre Bar et Arcis-sur-Aube. Devenu maréchal de Champagne, il se croisa avec le comte Thibaut, l'amoureux sans merci de la reine Blanche. En 1204, Villehardouin se trouva à la prise de Constantinople, et reçut de l'empereur Baudouin la charge de maréchal de Roumanie. Il mourut en Thessalie, en 1213.

Je ne raconterai pas, après Villemain, les romanesques épisodes de la Croisade, ni l'établissement sur le vieux sol grec des baronnies féodales. Chateaubriand, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, et Edgar Quinet, dans son *Voyage en Grèce,* ont retrouvé les traces du passage de nos pères; ils ont vu debout, côte à côte, les ruines grecques et les ruines gothiques; ils se sont assis sur les pierres des châteaux forts écroulés et sur les dalles des temples; le mélange de la civilisation orientale et de la rudesse de l'Occident leur est apparu dans sa grandeur pittoresque.

Le livre de Villehardouin, *Histoire de la conquête de Constantinople*, leur a été sans doute d'un utile secours. Le maréchal de Champagne et de Roumanie est excellent, en effet, pour les mœurs, les détails, la physionomie vivante de l'histoire. Ses descriptions brillent par l'exactitude, la fidélité, un éclat sobre, une couleur vraie qui rappellent la manière de Jules César dans ses commentaires. Son livre tient de la chronique et du roman de chevalerie, comme la plupart des livres de son temps; mais il se fait remarquer, en outre, par un sens politique très-précis. Villehardouin est un écrivain politique, et d'autant plus intéressant que, pareil à l'auteur de l'histoire de la guerre du Péloponèse, il raconte les événements auxquels il a participé. Il les conte simplement, sans emphase et sans désordre ; en vrai soldat, il court droit au fait, sans prétention oratoire ou philosophique. Désintéressé de l'ambition, si commune en France, de passer pour beau parleur, s'il reproduit ses harangues, tenez pour certain qu'il les reproduit telles qu'il les a prononcées. A chaque page, vous trouverez la marque d'un caractère élevé, d'un jugement solide et sain. La langue est jeune, très-jeune encore; la raison est mûre. Peintre admirable de ces expéditions téméraires où le chrétien se mêlait à l'aventurier, où le chevalier allait

à la fois conquérir le Saint-Sépulcre et redorer son blason, « gagner un fief, une baronnie, « une terre en Orient et une place en Paradis », Villehardouin excelle dans les tableaux de batailles et d'ambassades aussi bien que dans les portraits. A larges traits, amples et pénétrants, il esquisse les opérations et les péripéties du siége de Constantinople : « Que vous diroie-je? « Poi estoit cure que on ne feist sallies ; mais je « ne vos pui mie tout retraire tant tenoient li « Grieu nostre gens près, qu'ils ne pooient dor- « mir, ne reposer, ne manger, ne boire, se « armé non...... Il sembloit que toute la « Champaigne fust couverte de batailles, et « sans faille si estoit elle. Ils venoient le petit « pas tuit ordené, et moult sembloit estre pé- « rilleuse chose ; car nostre gent n'avoient que « dis batailles et les Grieu en avoient plus de « XL, et ni avait cele qui ne fut graindre de une « des nostres; mais les nostres étaient ordenés « en telle manière qu'on ne povoit à aus venir « se pardevant non.

« Que vos diroie-je ? tant chevaucha li em- « pereres Alexis, qu'il fut près de nostre gent, « si que bien porent traire des uns bataille « aux autres; et quand li dus de Venise le sost, « si fist ses gens retraire et leur fit guerpir les « tours qu'il avait prises, et dist qu'il voloit « vivre ou murir avec les pélerins », etc. D'un

crayon ferme et sûr, il dessine la figure héroïque du marquis de Montferrat, de Mathieu de Montmorency, de Henri Dandolo : « Il estoit « vieils homs et se beaulx ielx avoit en sa teste, « si n'en veeoit-il goute; car perdue avoit la vue « par une plaie qu'il avoit eue al chief. Mais il « estoit de moult grant cuer. »

Le style de Villehardouin offre beaucoup d'analogie avec le roman provençal, aux syllabes sonores, aux désinences musicales : *Segnor*, *emperor*, *tremor*, *dolorous*. Mais « li mareschaus « de Champagne » emploie le dialecte de sa contrée natale, ce qui faisait dire à Estienne Pasquier qu'il parlait, « non le françois mais le « ramage de Champagne ». Ce ramage a été celui de Chrestien de Troyes et du sire de Joinville. Le dialecte champenois, suivant la judicieuse observation de Paulin Paris, « est, « après le parler de l'Ile-de-France, le plus « doux, le plus harmonieux, le moins tran- « ché, et celui qui a exercé sur la formation « du français la plus immédiate influence..... »

Geoffroy de Villehardouin et le sire de Joinville peuvent donc être considérés comme les fondateurs de la prose française. Le premier, rompant avec la scolastique, est nerveux, concis, il a l'ampleur et la solidité. Le second aura la grâce, l'émotion, l'enjouement, la naïveté, l'esprit. On pourra lui appliquer le vers

de Boileau sur Mathurin Regnier. L'historien du roi saint Louis

Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.

Né en 1223, Jean, sire de Joinville, passa les belles années de son enfance et de sa jeunesse à la cour du comte Thibault. En 1239, il épousa, en premières noces, Alix de Grand-Pré; il se croisa avec saint Louis en 1248. Fait prisonnier à la bataille de la Massoure, il ne quitta plus son maître, jusqu'au jour où celui-ci, rappelé par la mort de sa mère, rentra dans son royaume. Veuf et jeune encore, Joinville épousa en secondes noces Alix de Resnel, et refusa de suivre saint Louis à la Croisade, la jugeant impolitique et tout à fait contraire aux douceurs de sa lune de miel à peine entamée. Mais lorsque mourut Louis IX, son sénéchal de Champagne le pleura sincèrement et parut peu à la cour de Philippe le Bel et de Louis le Hutin. Il était de ces hommes rares qui restent fidèles à la mémoire des morts. Il mourut en 1317, chargé de jours, après avoir écrit, sur la demande de Jeanne, femme de Philippe le Bel, *la Vie de saint Louis*

Si le livre de Villehardouin est l'œuvre d'un soldat, « celui de Joinville est l'œuvre d'un « ami ». Il le fut, en effet, et sincère, de ce roi dont Chateaubriand a dit « qu'il était un

« héros, un législateur, un saint », et auquel Voltaire avait auparavant rendu ce témoignage : « Il sut accorder une politique pro« fonde avec une justice exacte ; et peut-être « est-il le seul souverain qui mérite cette « louange. » L'amitié de Joinville a toutes les grâces et toutes les ardeurs d'une passion. Il parle de saint Louis comme d'un roi vénéré, comme d'un compagnon d'armes, et, si je l'osais dire, comme d'une maîtresse. Nul détail n'est oublié de ceux qui peuvent embellir ou rehausser cette figure naturellement si haute ; nul n'est omis de ceux qui nous font pénétrer dans l'intimité la plus étroite, parfois la plus vulgaire. Le laisser-aller, la bonhomie, la naïveté, le désordre charmant, le séduisant décousu de la chronique du sénéchal lui donnent l'attrait de mémoires et le piquant de confidences. Ne cherchez point ici les vues politiques de Geoffroy de Villehardouin, ni sa concision militaire, mais le témoignage émouvant d'un homme qui écrit les confessions d'un autre, en même temps que les siennes propres. Je ne connais pas de lecture plus variée et plus attachante que celle-là. Joinville est un de ces écrivains, comme Michel Montaigne et La Fontaine, avec qui on fait amitié. Ame claire, esprit vif, bonhomie aiguisée d'une pointe de malice, nonchaloir de grand

seigneur, dévotion tempérée par un scepticisme à peine voilé, style naturel, sans nulle trace d'antiquité, fort parfum de terroir champenois, une familiarité pleine de distinction, le ton aisé, le tour facile d'un écrivain qui, sans y penser, fait un chef-d'œuvre.

Il faudrait tout citer de Joinville, les conversations, les descriptions, les anecdotes, les réparties ingénieuses et prestes, les leçons délicates, les tableaux, les portraits. Avec la même justesse d'observation et la même curiosité de voir le menu des choses, il peindra les mœurs des Bédouins, ou les audiences de saint Louis au bois de Vincennes et au jardin de Paris. « Les Béduyns ne demeurent en villes, en cités, « n'en chastiaux, mais gisent aux champs..... En « bataille, ils ne portent rien que l'espée et le « glaive. Presque touz sont vestus de sourpeliz; « aussi comme les prestres; de touailles sont « entortillées leurs têtes, qui leur vont par des- « sous le menton, sont lèdes gens et hideus à « regarder; car les cheveux, les têtes et les bar- « bes sont touz noirs. » « Maintes fois ai vu que « le bon saint, après qu'il avoit ouï messe en été, « il se alloit ébattre au bois de Vincennes, et se « séoit au pied d'un chêne, et nous faisoit seoir « tous emprès lui, et tous ceux qui avoient à « faire à lui venoient à lui parler sans qu'au- « cun huissier ne leur donnât empeschement.

« Et demandoit hautement de sa bouche, s'il « n'y avoit nul qui eut partie. Et quand il y « en avoit aucuns, il leur disoit : « Amis, tai- « sez-vous, et on vous délivrera l'un après « l'autre..... Aussi plusieurs fois ai vu que, au « dit temps d'été, le bon roi venoit au jardin « de Paris, une cotte de camelot vêtu, un sur- « cot de tiretaine sans manches et un mantel « par dessus le sandal noir : et faisoit étendre « des tapis pour nous seoir emprès lui, et là « faisoit depècher son peuple diligemment, « comme vous ai devant dit du bois de Vin- « cennes. » C'est la grâce enfantine d'Hérodote. On dit, je le sais, que ce n'est point la gravité de l'histoire. Foin de cette gravité lourde! et que j'aime bien mieux le sans-façon de cet idiome printanier!

Qui de nous préférera la pédantesque outrecuidance de maître Bernard Girard, seigneur du Haillan ? « Ils s'amusent, » disait-il, en parlant des chroniqueurs, « à descrire les dialogismes « d'eux-mêmes avec quelques autres, les dialo- « gues d'un gentilhomme, d'un capitaine à un « soldat de cestuy-cy, de cestuy-là, des appa- « rats, des festins, leur ordre, leur cérémonie, « leurs confitures, leurs saulses, les habille- « ments des princes et des seigneurs, le rang ils « étaient comme assis, leurs embrassemens et « aultres telles menues choses qui n'appartien-

« nent en rien à l'histoire ». Et là-dessus Messire du Haillan écrit une histoire de France où il est dit que « Charlemagne s'habilloit à la « *mode françoise* et toujours portoit une épée « ou un poignard à la garde d'or ou d'argent »[1]. J'avoue que je préfère les confitures et les *saulces* de Geoffroy de Villehardouin, du sire de Joinville et de Jehan Froissart.

Vers le milieu du quatorzième siècle, sur les marches de Flandres à Valenciennes, non loin d'un des plus grands champs de bataille de cette sinistre et glorieuse époque, où la France, compromise par sa noblesse, fut sauvée par l'héroïsme du peuple incarné en Jeanne d'Arc, naquit Jehan Froissart, fils d'un père peintre d'armoiries. Ses premières impressions furent des impressions de guerre, ses premiers regards rencontrèrent les signes caractéristiques de la société féodale : tournois, fêtes, carnage, « chapeaus de castor, plumes d'autruche et fers de « glaives ».

Froissart reçut quelque culture, il apprit le latin assez mal, dans des grammaires où l'on enseignait le latin littéraire dans un latin barbare. A quel prix il achetait ces bribes de Tite-Live et de Virgile, on peut en juger par ces vers :

---

1. Thierry. *Lettres sur l'Histoire de France.*

Car on me fit latin apprendre
Et si je varioie au rendre
Mes leçons, j'étois battu.

(*Espinette amoureuse.*)

Lui-même, d'humeur querelleuse, il se calma plus tard, à l'école, battait ses camarades qui le lui rendaient bien,

J'étois battu et je battois.

De retour au logis, habits déchirés, hagard, en loques, il y recevait les gourmades paternelles.

Là estois mis à la raison
Et battu souvent.

Corrigé, s'il voyait ses camarades passer dans la rue, il leur courait sus, se battait seul contre plusieurs, avec le vouloir arrêté et chevaleresque d'être le plus fort.

Mais vouloir et pouvoir ensemble
A son propos souvent faloient.

Il étudia cependant pour être prêtre, bien qu'il parût n'avoir de vocation que pour « l'Église militante ». Il nous dit lui-même que, dès l'âge de douze ans, il n'aimait que

Veoir danses et carolles,
Ouïr ménestrels et paroles
Qui s'apertiennent à déduit.

Ses goûts allèrent se fortifiant avec l'âge, il devint joueur, sensuel, prodigue, infatigable aux dés, à table, inébranlable :

Au boire je prends grand plaisir,
Ainsi fais-je en beaux draps vêtir,
En viande fresche et nouvelle
Quand à table me vois servir,
Mon esperit se renouvelle.
Violettes en leur saison
Et roses blanches et vermeilles
Vois volontiers, car c'est raison;
Et chambres pleines de candeilles
Jeux et danses et longues veilles,
Et beaux lits pour li rafreschir,
Et au couchier, pour mieux dormir,
Épices, clairet et rocelle;
En toutes ces choses veir
Mon esperit se renouvelle.

Son argent, il le sème, l'éparpille, l'oublie un peu partout; cinq cents écus chez le tavernier de Lestrines, village où il était curé.

Aussi à la fois m'en pille-t-on
Au dès, aux ébas et à table
Et autres jeux bien délitables;
Mais pour chose que argent vaille,
Non plus que ce fust une paille
De bled, ne m'en change ni mue.
Il semble voir qu'argent me pue,
Près de moi ne peut s'arrêter.
Il me défuit et je le chasse;
Lorsque je l'ai pris il pourchasse
Comment il soit hors de mes mains.

Ainsi il devise et s'égaye, dans sa pièce de vers intitulée le *Dict dou Florin*, pièce dans laquelle voulant avoir le compte de deux mille francs qu'il possède, outre le revenu de sa cure de Lestrines, il interroge le dernier florin qu'il a trouvé

En un anglet d'un bourselot.

Calme d'ailleurs, et d'humeur facile, philosophe, épicurien.

Je passerai légèrement
Le temps avenir et présent

Pareillement

On doit le tems ainsi prendre qu'il vient :
Tout dit que pas ne dure la fortune.
Un tems se part et puis l'autre revient;
On doit le tems ainsi prendre qu'il vient.

Je me conforte en ce qu'il me souvient
Que tous les mois avons nouvelle lune :
On doit le tems ainsi prendre qu'il vient :
Tout dit que pas ne dure la fortune.

Agréable poëte, harmonieux, constant; élégiaque et pastoral, un Catulle couronné de houblon ; rarement troublé, et qui de l'amour, ne prend que ce qu'il lui en faut prendre, pour en mourir tranquillement à quatre-vingts ans sonnés. Auteur de rondeaux, de ballades, de pas-

tourelles, lais, virelais, chants royaux, etc., sa versification se fait remarquer par une certaine naïveté qui n'est pas sans grâce, comme il appert du virelai fameux :

On dit que j'ai bien manière
D'être orguillousette,
Bien affiert à être fière
Jeune pucelette.

Hier matin je me levai
Droict à la journée;
En un jardinet entray
Dessus la rosée.

Je cuydois être première
Au clos sur l'herbette;
Mais mon doux ami y ère
Cueillant la flourette

Un chapelet lui donnai
Fait à la vesprée;
Il le prit, bon gré l'en sai,
Puis m'a appelée :

« Veuillez ouïr ma prière,
« Très-belle et doucette,
« Un petit plus que n'affière
« Vous m'êtes durette. »

Mélange de galanterie et de dévotion, entourant de muguet les grains d'un rosaire, Jean Froissart, quoique clerc et ordonné prêtre, s'éprit d'une demoiselle de noble maison. Ils se prêtèrent d'abord des romans :

..... Sur l'heure de prime
S'esbatait une demoiselle
A lire un roman ; moi vers elle
M'en vins, et lui dis doulcement
Par son nom : « Ce roman comment
« L'appelez-vous, ma belle et doulce »?
Elle entr'ouvrit alors la bouche;
Sa main dessus le livre adoise.
Hors répondit, comme courtoise,
Et me dit : « De Cléomadis
« Est appelés, il fut bien fis,
« Et dicté amoureusement.
« Vous l'orez, si dire comment
« Vous plaira, dessus votre avis. »

Froissart y consentit, sans peine, à son tour prêta des livres où il glissait des chansonnettes. La demoiselle ne voulait qu'un commerce intellectuel. Elle se maria. Froissart, désespéré, en fut gravement malade, trois mois durant, fit des vers bien tristes, et enfin se résolut à voyager outre mer, hors du pays, pour se remettre un peu en joie et santé. En Angleterre, la femme d'Édouard III, Philippe de Hainaut, le prit sous sa protection ; il demeura cinq ans auprès d'elle, allant et revenant, servant la reine « de beaux dicties » et de traités amoureux, fidèle d'ailleurs, et soupirant toujours... Entre deux repas, fidèle aussi à la mémoire de sa protectrice, lorsque Philippe de Hainaut mourut, il s'écria, larmoyant :

Haro! mettez-moi un emplâtre
Sur le cœur, car, quand m'en souvient
Certes soupirer me convient
Tant suis plein de mélancholie.

Depuis lors, il voyagea d'une cour à l'autre, lisant son poëme de *Méliador*, et recueillant des récits pour ses chroniques. Il visita l'Écosse où Walter Scott devait un jour ressusciter en ses romans le charme évanoui du chroniqueur; il approcha familièrement le prince de Galles; suivit à Milan le duc de Clarence qui allait épouser la fille de Galéas II Visconti; se mêla aux fêtes, aux bals, composant des virelais, recevant, sans compter, les florins d'or et les ducats du comte de Savoie et du roi de Chypre; il fut le secrétaire et le poëte de Wenceslas, duc de Brabant (comme plus tard Marot, de François Ier), retouchant les vers du duc et y mêlant les siens. De là, il passa au service du comte de Blois qui le fit clerc de sa chapelle; puis, sur un bon cheval, menant en laisse quatre lévriers, il « se partit pour la cour de Béarn », où, recommandé par une lettre du comte de Blois, il reçut le plus gracieux accueil de Gaston Phébus comte de Foix, prince aimable, magnifique, vaillant, courtois, grand chasseur, gai buveur, infatigable convive, entouré de chevaliers, de fauconniers, de joueurs de viole, mais qui, d'aventure, devint l'assassin de son propre fils.

Froissart assistait tous les soirs au souper du comte : « En cet état que je vous dis le comte « de Foix vivoit. Et quand de sa chambre à « minuit venoit pour souper en la salle, devant « lui avoit douze torches allumées que douze « varlets portoient; et icelles douze torches « étoient tenues devant sa table qui donnoient « grand clarté en la salle, laquelle salle étoit « pleine de chevaliers et d'écuyers: et toujours « étoient à foison tables dressées pour souper, « qui souper vouloit. Nul ne parloit à lui à sa « table, s'il ne l'appeloit. Il mangeoit par cou- « tume foison de volaille, et en spécial les aîles « et les cuisses tant seulement, et guère aussi « ne buvoit ; il prenoit en toute ménestrandie « grand esbattement, car bien s'y connaissoit. « Il faisoit devant lui ses clercs volontiers chan- « ter chansons, rondeaux et virelais. Il séoit à « table environ deux heures, et aussi il voyoit « volontiers, étranges entremets, et iceux vus, « tantôt les faisoit envoyer par les tables des « chevaliers et escuyers. — On voyoit en la « salle et ès chambres en la cour chevaliers et « escuyers d'honneur aller et marcher, et d'ar- « mes et d'amour les oyoit-on parler. Toute « honneur étoit là dedans trouvée. » Le moyen de reprocher quelque chose à ce débonnaire, à ce veneur qui entretenait 1,600 chiens, à l'écrivain du livre : *Phébus*, *des déduitz de la*

chasse des bestes sauvaiges et oiseaulx de proie.

Voici comment Froissart raconte la mort du jeune prince : « Le comte s'enfelonna (s'irrita) « et, sans mot dire, il se partit de sa chambre et « s'en vint vers la prison où son fils étoit, et te- « nant à la male-heure un petit long coutel, et « dont il appareilloit ses ongles et nettoyoit. Il « fit ouvrir l'huis de la prison et vint à son fils, « et tenoit l'alemelle (la lame) de son coutel par « la pointe, que il n'y en avoit pas hors de ses « doigts la longueur de l'épaisseur d'un gros « tournois. Par mautalent (par malheur) en « boutant ce tant de pointe dans la gorge de « son fils, il l'assena ne sçait en quelle veine « et lui dit : Ha, traitour, pourquoi ne man- « ges-tu point? Et tantôt s'en partit le comte « sans plus rien dire ni faire, et rentra en sa « chambre. — L'enfant fut sang mué et effrayé « de la venue de son père, avec ce qu'il étoit « faible de jeûner, et qu'il vit ou sentit la pointe « du coutel qui le toucha à la gorge, comme « petit fut en une veine, il se tourna d'autre « part, et là mourut. » Tableau navrant et pathétique par sa froideur même ; nulle pitié, pas une larme.

Cette manière a fait école ; et beaucoup d'écrivains se piquent aujourd'hui, de même que Froissart, d'une froideur qu'ils prennent pour impartialité et qui n'est qu'indifférence. D'au-

tres, à son exemple, enregistrent compendieusement les menus détails de la vie des princes. Historiens ? non ; anecdotiers plutôt. L'un d'entre eux, Capefigue, dans son *Histoire de la Marquise de Pompadour*, nous fait assister au souper du Régent et du roi Louis XV : « Soupers d'un choix exquis où, à travers quelques « plats pleins de nouveauté et d'initiative, tels « que croquettes de faisans aux truffes, que-« nelles de saumon aux crevettes, se trouvaient « les excellentes et traditionnelles poulardes du « Mans farcies à la Périgord, les carpes cuites « au vin du Rhin, et les jambons trempés de « madère. Jamais qu'un seul vin n'était servi à « la table du Roi, le champagne frappé et glacé, « cet agréable excitant ; et pour les estomacs « froids et maladifs, les vins de Volnay et de « Clos-Vougeot ; le bordeaux mis à la mode par « le cardinal de Richelieu était exclu de la table « et des soupers du Roi comme nauséabond et « indigeste. » Agréables détails et qui rappellent savamment le Trimalcion de Pétrone et la discussion du Sénat romain sur la sauce du turbot impérial : condiment judicieux d'une histoire où Capefigue regrette les lettres de cachet, applaudit à l'arrêt du Parlement qui, en 1758, condamna à être lacérés et brûlés en Grève, l'*Esprit d'Helvétius*, l'*Encyclopédie*, la *Religion naturelle*, les *Lettres semi-philosophi-*

ques, et s'étonne qu'on ait épargné l'*Esprit des Lois*.

A Dieu ne plaise que je fasse à Froissart l'injure de le comparer à ce Dangeau rétrospectif, ni que je commette la naïveté et l'injustice d'exiger d'un homme du quatorzième siècle la délicatesse, l'honneur et la prudhomie qu'on est en droit d'attendre d'un écrivain du dix-neuvième! D'ailleurs le fils du peintre d'armoiries vivait en pleine splendeur, en plein éblouissement, à la table des rois, assis aux pieds des reines, fasciné, aveuglé, charmé, ensorcelé. J'ai voulu marquer seulement ce que je crois être le caractère même et la faiblesse du génie de Froissart : l'extrême curiosité du chroniqueur, son avidité à apprendre, à voir pour conter, recevant de toutes mains, voyant « plus « de 200 hauts princes », — « travaillant, chevauchant, quérant de tous côtés nouvelles »; quittant Gaston de Foix pour la comtesse de Boulogne, allant de Hollande en Picardie, de Paris à Valenciennes ; se trouvant aux conférences de Dollinghen, à l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, à l'entrevue du Pape et de Charles VI dans Avignon, à Bruges avec des chevaliers portugais; regardant, écoutant, questionnant, furetant, l'œil aux aguets, l'oreille alerte, la plume prompte, l'écritoire pendu au col, satisfait pourvu qu'il narre, sans nul souci

de justice, cloche d'argent banale qui sonne indifféremment le baptême, les noces et la mort. Lorsque, aux jours de sa vieillesse, il revint en Angleterre et fut présenté au roi Richard II, il lui offrit son roman de *Méliador* : « Si le vis « en sa chambre, et lui mis sur son lit, et lors « l'ouvrit et regarda dedans, et lui plut très- « grandement; et plaire bien lui devoit, car il « étoit enluminé, escrit et historié, et couvert « de vermeil velours à dix clous d'argent dorés « d'or, et rose d'or au milieu, à deux gros fer- « maux dorés et richement ouvrés, au milieu « rosiers d'or. »

Tout le chroniqueur est là. Son livre a dû plaire, parce qu'il est enluminé et historié. Qu'importe le fond si la forme est plaisante ? La chronique de Froissart embrassant l'espace de soixante-quatorze années, années orageuses et terribles; cette histoire presque universelle, où France et Angleterre se heurtent à Crécy, Azincourt, Poitiers; où la défaite et la prison du roi Jean sont contées, ainsi que les États-Généraux de 1356, où le prévôt Étienne Marcel donne la réplique à Eustache de Saint-Pierre; où la Jacquerie se lève, gronde et s'abat sous les coups des gentilshommes; où la sagesse de Charles V s'accouple aux malheurs et à la démence de Charles VI; où Duguesclin combat le Prince Noir. Cette histoire c'est le roman de *Méliador*

« couvert d'un vermeil velours à dix clous d'ar-
« gent doré. »

Froissart marque néanmoins une époque nouvelle et décisive dans l'histoire de la littérature française : la chronique succède aux mémoires. Villehardouin, Joinville sont de grands personnages qui dictent leurs mémoires; Froissart, comme certains Trouvères normands, écrit les gestes d'autrui, et, le premier, il écrit avec le dessein d'être écrivain : « Villehardouin était « un chef de bande, Joinville un chevalier; « Froissart est un Troubadour. » Il va disant les hauts faits et les liesses, j'allais dire il va chantant, « *va cantando* ».

En effet, cette gravité, ce sérieux que les événements, hélas! étaient bien faits pour lui donner, le génie de la France ne les possède pas; « elle souffre des guerres, ou elle s'amuse des « fêtes, sans voir plus loin dans l'avenir que les « princes qui s'y disputent l'empire »; nulle pénétration des causes latentes et profondes, nulle inquiétude des conséquences lointaines; on dirait qu'elle est désintéressée de tout et d'elle-même, hormis des chevauchées, des fêtes et des batailles; toutes ses pensées sont attachées au présent; avide, elle épuise la minute actuelle, sans se retourner derrière elle dans la tradition sans oser regarder devant elle dans l'avenir. La féodalité se meurt; le pouvoir royal se consti-

tue, l'autorité populaire s'ébauche vaguement; on entrevoit vaguement sur le front de Jacques Bonhomme je ne sais quelle lueur étrange; l'Europe entière tressaille sourdement; de nouvelles nations se forment, et la France, somnambule de ce drame, y joue son rôle sans rien voir. Il lui suffit de sentir qu'elle agite le monde, et vous diriez qu'elle se donne à soi-même en spectacle. Je parle ici, non de la France d'Étienne Marcel, de Robert Lecoq, de Duguesclin, mais de la France des vaincus de Courtrai et de Poitiers, de la France des chroniqueurs, de Monstrelet et de Froissart.

De l'autre côté des Alpes, à Florence, à Bologne, à Pise, c'était comme un cratère de pensées, une éruption splendide de poëmes : Pétrarque, Boccace, succédaient à Dante. Mais les poëmes, les hardiesses philosophiques ne sont pas les seules richesses morales de l'Italie. Là, sur cette terre sérieuse et forte, fleurit l'histoire, cette production des esprits virils, ce dernier abri des âmes fières, ce délassement d'Hérodote, cette arme de Thucydide, cet asile de Tacite; l'histoire mère et gardienne du droit, et qui, dans son sein auguste, cache son fils réfugié. L'Italie était républicaine, libre, industrieuse, commerçante, accoutumée aux orages politiques, fille de la Grèce et de Rome. De là, une école d'historiens froids, mais judicieux,

attentifs à démêler les causes politiques, « cu-« rieux du dedans »; école qui reconnaît pour chef Villani, l'historien des guerres civiles du peuple gras et du peuple maigre, des Ciompi, de Michel Lando, des proscriptions, des funérailles; le grave et précis Villani, le témoin de ces temps où l'Italie vivait de terreur, comme la France en 1793; où les partis froidement se tuaient comme on tue les animaux à la boucherie : « *E uccidevasi l'uno l'altro nella città e di fuoro* « *come s'uccidono le bestie al macello.* »

Il suffit, pour marquer la différence des deux génies et des deux hommes, de l'italien et du français, de Villani et de Froissart, et en même temps en quoi ils se touchent (je veux dire par la candeur de piété, par la crédule bonne foi qui leur fait raconter miracles, prodiges, pronostics, sortiléges), de lire, en leur préface, les raisons qui leur ont fait prendre la plume. Villani écrit pour enseigner, Froissart écrit pour plaire, amuser les autres et lui-même; tel est le but que notre chroniqueur assigne à ses histoires. Il se délecte aux récits de ces temps sombres, ou plutôt il n'y voit que les sourires des châtelaines, les homériques ripailles des barons féodaux et les éclairs des épées. Peintre admirable d'ailleurs, conteur incomparable, il ne sera jamais surpassé pour l'aisance du récit, pour la naïveté du langage, pour la vérité

du ton et la variété des couleurs. « Dans cer-
« tains récits de bataille, dit Villemain, Froissart
« est véritablement homérique. » J'ajoute qu'en certaines harangues, il est véritablement orateur, d'une éloquence originale et vivante. En Tite-Live, en Salluste, en Tacite, les discours que l'historien fait tenir aux personnages sont son œuvre à lui, chacun parle un langage presque uniforme. En Froissart au contraire, tant est vif son sentiment du réel ou son instinct de vraisemblance, le discours varie avec la condition du discoureur. Édouard III, le roi Jean, Clisson, Duguesclin, Charles V, ont dû parler ainsi, soit que le chroniqueur répète littéralement leurs paroles, soit qu'il les devine.

Quoi de plus simple, de plus vrai, de plus grand, de plus royal et de plus bourgeois, de plus pathétique ; en un mot, quoi de plus vivant que le fameux récit des six bourgeois de Calais s'offrant en rançon, en holocauste pour leur ville et pour leur pays ? « Lors messire Jean de
« Vienne vint au marché et fit sonner la cloche
« pour assembler toutes manières de gens en la
« halle. Au son de la cloche vinrent hommes et
« femmes, car moult désiroient avoir des nou-
« velles... Quand ils ouïrent le rapport, ils com-
« mencèrent tous à crier et à pleurer, et n'eu-
« rent pour l'heure pouvoir de répondre ni de

« parler, et mêmement messire Jean de Vienne « larmoyoit moult tendrement. Un espace après « se leva en pied le plus riche bourgeois de la « ville qu'on appeloit Eustache de Saint-Pierre, « et dit devant tous ainsi : « Seigneurs, grand « pitié et grand meschef seroit de laisser mourir « un tel peuple, que ici a, par famine ou aul- « trement, quand on y peut trouver aucun « moyen... J'ai si grande espérance d'avoir « grâce et pardon envers Notre-Seigneur, si je « meurs pour ce peuple sauver, que je veux « être le premier, et me mettrois volontiers en « ma chemise, à nud chef, et la hart au col, en « la mercy du roy d'Angleterre. Quand sire « Eustache de Saint-Pierre eut dit cette parole, « chacun l'alla adorer de pitié ; plusieurs hom- « mes et femmes se jetoient à ses pieds, pleurant « tendrement ; et étoit grand pitié de là être, et « eux ouïr, écouter et regarder. Secondement, « un autre très-honorable bourgeois et de « grand'affaire, et qui avoit deux belles demoi- « selles, se leva et dit tout ainsi qu'il feroit com- « pagnie à son compère, sire Eustache de Saint- « Pierre ; et appeloit-on icelui Jean d'Aix. Après « se leva le tiers qui s'appeloit sire Jacques de « Vissaut, qui étoit riche, homme de meubles « et d'héritages, et dit qu'il feroit à ses deux « cousins compagnie. Ainsi fit Pierre de Vissaut, « son frère, et puis le cinquième et puis le

« sixième, et se devestirent là ces six bourgeois « tous nuds en leurs braies et chemises, en la « ville de Calais, et mirent hart en leur col, « ainsi que l'ordonnance le portoit, et prirent « les clefs de la ville et du chastel; chacun en « tenoit une poignée... »

Quel saisissant tableau que celui des derniers moments et de la mort de Jacques d'Artevelle ! « Ainsi Jacques chevauchoit par la rue, il s'a- « perçut tantost qu'il y avoit aucune chose de « nouveau contre lui, car ceux qui se souloient « incliner et oster leurs chaperons contre lui, « lui tournoient l'épaule et rentroient en leurs « maisons. Si se commença à douter; et sitost « qu'il fut descendu en son hostel, il fit fermer « et barrer portes et huis et fenêtres. A peine « eurent ses varlets ce fait, quand la rue où il « demeurait fut toute couverte, devant et der- « rière, de gens, spécialement de menues gens « de métier... Quand Jacques d'Artevelle vit « l'effort, et comment il estoit oppressé, il vint « à une fenêtre sur la rue, et se commença à « humilier et dire, par trop beau langage et à « nud chef : « Bonnes gens, que vous faut ? Qui « vous meut ? pourquoi estes-vous si troublés « sur moi ? En quelle manière vous puis-je « avoir courroucés ? dites-le-moi, et je l'amen- « derai pleinement à vostre volonté. — Donc, « reprirent-ils, à une voix ceux qui l'avaient ouï :

« nous voulons avoir compte du grand trésor de « Flandre que vous avez dévoyé sans titre ni rai- « son. » — Donc, répondit d'Artevelle moult dou- « cement : « Certes, seigneurs, au trésor de Flan- « dre ne pris oncques deniers. Or vous retraiez « bellement en vos maisons, je vous en prie et « revenez demain ; et je serai si pourvu de vous « faire et rendre bon compte que par raison il « vous devra suffire. » Donc, répondirent-ils « d'une voix : « Nenni, nenni, nous le voulons « tantôt avoir, vous ne nous échapperez mie « ainsi ; nous savons de vérité que vous l'avez « vidé de pieça et envoyé en Angleterre, sans « nostre sçu, pour laquelle cause il vous fault « mourir. » Quand d'Artevelle ouït ces mots, « il joignit ses mains et commença à pleurer « moult tendrement, et dit : « Seigneurs, tel que « je suis vous m'avez fait et me jurâtes jadis que « contre tous hommes me défendriez et gar- « deriez ; et maintenant vous me voulez occire « et sans raison. Faire le pouvez si vous vou- « lez, car je ne suis qu'un seul homme contre « vous tous et point de défense. Avisez pour « Dieu, et retournez au temps passé. Si consi- « dérez les grâces et les grandes courtoisies que « jadis vous ai faites... Je vous ai gouvernés en « si grande paix, que vous avez eu, du temps « de mon gouvernement, toutes choses à vo- « lonté, blés, laines, avoir et toutes marchan-

« dises, dont vous êtes recouvrés et en bon « point. » Adonc commencèrent eux à crier « tous à une voix : « Descendez et ne nous « sermonnez plus de si haut... » Quand Arte- « velle vit que point ne se refréneroient ni re- « frénesoient, il reclut la fenêtre, et s'avisa qu'il « videroit par derrière et s'en iroit en une « église qui joignoit près de son hôtel ; mais son « hôtel étoit déjà rompu par derrière, et y avoit « plus de quatre cents personnes qui tous ti- « roient à l'avoir. Finalement il fut pris entre « eux, et là occis sans merci ; et lui donna le « coup de la mort un sellier qui s'appeloit « Thomas Denis. Ainsi finit Artevelle, qui, « en son temps fut si grand maistre en Flan- « dre : pauvres gens l'amontèrent première- « ment, et méchantes gens le tuèrent en la « parfin. »

A côté de cette tragique peinture, qui laisse dans l'âme une si profonde impression et où sont écrites en caractères sanglants l'inconstance de la faveur populaire et l'ingratitude de la plèbe, tristes fruits de l'ignorance et de la misère, nous pouvons placer comme modèle de noblesse, de courtoisie et de grâce chevaleresque la départie d'Édouard III et de la comtesse de Salisbury, tableau doux et charmant que signerait le Corrége ou l'Albane. « La « France, a dit Michelet, atteignit du premier

« coup, dans Froissart, la perfection de la prose « narrative[1]. »

Que manque-t-il donc, à ce ravissant conteur aux mains de qui l'histoire est un conte de fées? Il a la rapidité, il a l'énergie, le pittoresque, l'abondance, l'enjouement, parfois le soufle épique; il a je ne sais quelle tranquillité pénétrante dans le récit des forfaits qui ne peut être comparée qu'à l'austère sérénité sombre de l'historien espagnol Ayala. Que lui manque-t-il? Je sens un vide en ses chroniques, vide immense en effet et que rien ne saurait combler, pour moi du moins: Il manque à Froissart le sentiment du juste, le sens du droit, la conscience, c'est-à-dire l'âme même. A lui? plutôt à son temps : « Froissart c'est vraiment la « France d'alors. » Écrivain féodal par excellence, il s'intéresse médiocrement aux roturiers, « aux Jacques, aux vilains, noirs, petits « et très-mal armés ». Je ne citerai que deux preuves de cette insensibilité et de ce dédain, et par là il nous sera donné de juger, en Froissart, non pas seulement l'écrivain, mais l'homme.

En 1347, une maladie terrible, la peste

1. Descriptive plutôt et pittoresque. Je cherche vainement, en Froissart, l'ampleur de Villehardouin et l'émouvante ingénuité de Joinville.

noire, la « grand'mort », sévit en même temps que la guerre et que la famine ; le peuple, les paysans meurent ; sur vingt hommes, suivant le continuateur de Nangis, l'épouvantable fléau n'en laisse souvent pas deux vivants : « *e mori* « *di tre persone le due* », dit une chronique italienne ; «..... *fuorche tiranni e grandi signori,* « *non mori nessuno* » ; « tout meurt, hormis les « tyrans et les grands seigneurs. » Satisfait de voir la mort respectueuse épargnant les donjons et les châteaux, et moissonnant à pleine faux parmi les paysans, en ce temps-là, dit négligemment Froissart, « couroit une maladie « nommée épidémie, dont bien la tierce partie « du monde mourut. » Rien de plus... et cependant le joyeux Boccace faisait de cette peste un horrible péristyle de cadavres à son *Décaméron !*

Mais la grande plaie du siècle, la véritable peste et la famine des campagnes, ce furent les grandes compagnies. Elles pesaient sur la France depuis le douzième siècle, reste des guerres et des Croisades, ramas de gentilshommes venus de chaque royaume et de chaque province, essaim de vautours abattu sur les chaumières. Chaque seigneur suzerain marchait accompagné de quelques chevaliers, ses vassaux qui, de leur côté, traînaient à la suite leurs pillards. « Il avait avec lui neuf hommes d'armes, accom-

« pagnés chacun d'un pillard et d'un page. » (Dom Vaissete, *Histoire du Languedoc.*) L'infanterie se composait de grandes compagnies, de grandes bandes, des bandits, des brigands, comme on les appelait, vendus tantôt à la France, tantôt à l'Angleterre, armés, affamés, endentés, poursuivis par les pauvres gens qu'ils foulaient et mangeaient, stigmatisés de mille sobriquets injurieux : malandrins, allaquais, barbutes, mauvais garçons, tard-venus, ribauds, tondeurs, retondeurs, écorcheurs, chaperons, mille diables. Par dédain ou par crainte, cette noblesse avilie qui fuyait à Courtrai, à Crécy, à Poitiers, ne voulait pas armer le peuple. Elle se souvenait peut-être qu'elle avait été battue par les hommes des Communes d'Angleterre et par les tisserands de Bruges. Du haut de leurs donjons devenus repaires, « ils dévaloient par « petites troupes courant ainsi comme oiseaux de « proie volent », faisant main basse sur les villages, saccageant, brûlant, chassant devant eux les troupeaux et les habitants, déshonorant les femmes, torturant les hommes, rôtissant au feu les enfants.

« Il semblait, dit Mézeray, que la noblesse et « la gendarmerie triomphassent des misères des « pauvres gens. Le luxe, qui le croirait ? naquit « de la désolation. Les gentilshommes com-« mencèrent à se parer de pierreries, de per-

« les, de découpures, de papillotes et autres ba« bioles comme des femmes; à porter sur le « bonnet des bouquets de plumes, marques de « leur légèreté, à rançonner leurs sujets, à ra« vir insolemment le bien des paysans que, par « dérision, ils appelaient Jacques Bonhomme. » « Jacques Bonhomme a le dos bon, il souffre « tout, disaient-ils en se gaussant. » Il ne souffrit pas, du moins, que la France pérît aux mains de l'Angleterre. Les pauvres, les Jacques vaillamment combattirent au quatorzième siècle, ancêtres des va-nu-pieds héroïques de 1793. « Ils « combattirent les bandes anglaises », dit Chateaubriand, « avec un courage qui eût plus tôt « délivré la France, s'ils eussent été imités. Au « milieu des épouvantables cruautés de la Jac« querie, Guillaume Caillet, Guillaume La« louette et le valet de ferme le Grand Ferry, fu« rent pourtant des héros ! » Dans ce désespoir des Jacques qui, la maison étant ruinée, le champ dévasté, la femme déshonorée, la fille morte, se précipitent dans l'amour de la patrie comme dans un lieu d'asile, et s'y transfigurent, Froissart ne voit « qu'une forcennerie de chiens en« ragés ». Il s'intéresse aux pillards, prend part à leurs bonnes fortunes[1]. « Et toujours ga-

1. Bonnes fortunes en effet. Les chevaliers du quatorzième siècle se donnaient une autre mission que celle des

« gnoient pauvres brigands à piller villes et « châteaux..... ils épiaient une bonne ville ou « chastel, une journée ou deux loin, et puis s'as- « sembloient, entroient en cette ville droit sur « le point du jour, et boutoient le feu à une « maison ou deux, et ceux de la ville cuydoient « que ce fussent mille armures de fer... si s'en- « fuyoient... et ces brigands brisoient maisons, « coffres et écrins... et gagnèrent ainsi plusieurs « châteaux et les revendirent. Entre les autres, « y eut un brigand qui épia le fort château de « Combourne en Limosin, avec trente de ses « compagnons, et l'échellèrent et gagnèrent le « seigneur dedans et le mirent en prison en son « chastel même, et le tinrent si longtemps qu'il « se rançonna à tout 24 mille écus, et encore « ledit brigand détint le chastel. Et par ses « prouesses le Roi de France le voulut avoir « avec lui, et acheta son chastel 20 mille écus, « et fut huissier d'armes du Roi de France. Et « était appelé ce brigand Bacon. » Le pauvre homme ! et qu'un critique a eu raison de dire : « Froissart est peintre avant tout, faiseur d'ar- « moiries comme son père, il n'omet rien de ce

---

romans. Le sire d'Ambrecicourt volait et tuait au hasard *pour bien mériter de sa dame*, Isabelle de Juliers, nièce de la reine d'Angleterre : « *car il était jeune et amoureux* « *durement* ».

« qui se voit par les yeux : drapeaux, devises,
« fètes, tournois, parures, champs de bataille ;
« il se tait sur tout ce qui se juge. »

L'histoire, après avoir successivement grandi depuis Froissart jusqu'à Philippe de Commynes, de Thou, Mézeray, Bossuet, Montesquieu et Voltaire, est divisée aujourd'hui en plusieurs écoles représentées chacune par des hommes de talent : l'école pittoresque ou descriptive renouvelée des chroniques reconnaît pour chef de Barante ; l'auteur de l'école doctrinaire obéit à l'esprit dogmatique de Guizot ; l'école fataliste s'applaudit dans la souplesse, la flexibilité, le patriotisme de Thiers ; l'école de la liberté et de la justice compte chaque jour de nouveaux adeptes et de nouveaux défenseurs : aux Sismondi et aux Thierry ont succédé les Quinet, les Henri Martin ; à la fois justes et équitables, sévères et humains, ils ont préparé l'avenir en portant le flambeau de la critique dans les ruines du passé.

Véritables fils de Voltaire, ils ont le don suprême de s'émouvoir pour les morts, et j'ose dire que leur style nous prend par les entrailles. Cette émotion tragique sort du cri des choses ; elle est saine et cordiale. J'aime leur vigoureuse partialité pour les causes justes que le destin a trahies car si je repousse la gentillesse sceptique de Froissart, je ne me contente pas da-

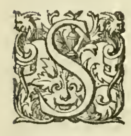
vantage d'une superbe indifférence. J'appelle la pitié, j'invoque l'indignation, j'admire les colères. Il me plaît de sentir, dans l'histoire, vibrer, pleurer et palpiter l'âme des hommes.





CHAPITRE VI

CHRISTINE DE PISAN, GERSON, ALAIN CHARTIER



i l'on veut aimer l'humanité, il faut avoir la patience d'assister à ses lents progrès. « Ne nous pressons « pas, disait Sismondi; lorsque le « narrateur se presse, il donne une fausse idée « de l'histoire... Ces années, si pauvres en vertu « et en grands exemples, étaient tout aussi lon- « gues à passer pour les malheureux sujets du « royaume que celles qui paraissent resplen- « dissantes d'héroïsme. Pendant qu'elles s'écou- « laient, les uns étaient affaissés par l'âge, les « autres étaient remplacés par leurs enfants; la « nation n'était déjà plus la même. Le lecteur « ne s'aperçoit jamais de ce progrès du temps, « s'il ne voit pas aussi comment ce temps a été

« rempli ; la durée se proportionne toujours « pour lui au nombre des faits qui lui sont pré- « sentés, et, en quelque sorte, au nombre des « pages qu'il parcourt. Il peut bien être averti « que des années ont passé en silence, mais il « ne le sent pas. »

Certes, si l'intérêt que nous prenons à une époque se mesure à la pitié qu'elle inspire, jamais tableau ne fut plus intéressant, plus navrant, plus poignant que celui de la France au quatorzième et au quinzième siècle. Pendant que l'Italie déchirée par les factions guelfes et gibelines, en proie à cette terreur dont a parlé Villani, produisait Dante et Pétrarque, comme une sorte de rançon glorieuse de tant d'orages, que faisait la France ? La chevalerie a disparu, la féodalité se meurt. Elle a eu dans Froissart son dernier chroniqueur et son dernier fidèle. Ceux qui lui succèdent représentent des partis, des opinions en lutte ; l'un est pour le roi, l'autre pour la maison de Bourgogne ; un troisième pour les Anglais. Le pouvoir royal s'affirme, se constitue et se divinise ; le peuple, émancipé pour un jour, rentre bientôt dans l'ombre, flagellé et grondant, comme un chien à la chaîne. L'évidence du droit manquant à l'avénement de Philippe de Valois, les Anglais prétendent à la couronne de France. Sous la démence de Charles VI, de ce pauvre roi, « tout plein de

« poux, de vermine et d'ordure », comme dit Juvénal des Ursins, et pendant sa minorité, les grands vassaux reprennent leurs avantages. Jamais peuple ne souffrit de maux aussi longs, ni aussi cruels. On peut dire que la France se meurt. « Vers la fin de septembre 1418, dit un « témoin, on mourait tant et si vite, qu'il fallait « faire dans les cimetières de grandes fosses où « on les mettait par trente ou quarante, arrangés « comme lard, et à peine poudrés de terre. — « En 1419, il n'y avait pas à récolter ; les labou- « reurs étaient morts ou en fuite... » « Vous au- « riez entendu dans tout Paris, dit le *Journal* « *d'un Bourgeois de Paris*, des lamentations pi- « toyables, des petits enfants qui criaient : « Je « meurs de faim ! » — On voyait sur un fumier, « vingt, trente enfants, garçons et filles, qui « mouraient de faim et de froid. Et il n'y avait « pas un cœur si dur qui, les entendant crier la « nuit : « Je meurs de faim ! » n'en eût grand' « pitié. En 1421, même famine. Le tueur de « chiens était suivi des pauvres qui, à mesure « qu'il tuait, dévoraient tout, chair et tripes. « Des bandes de loups couraient les champs grat- « tant, fouillant les cadavres ; ils entraient la « nuit dans Paris comme pour en prendre pos- « session. »

Nul ne parlera-t-il de ces désastres avec l'accent qui leur convient ? Ne sentirons-nous, en

aucun homme, battre un cœur d'homme? La pitié est-elle à jamais extirpée de la terre? Il y a des temps de dévouement et d'héroïsme où les plus humbles grandissent, où les plus froids s'échauffent, où l'homme se transfigure. Les premiers siècles chrétiens, les Croisades, les premiers âges de la chevalerie, le grand seizième siècle, la Révolution, marquent ces étapes, ces Thabor de l'humanité. Lorsque la France est battue à Crécy, Poitiers, Azincourt; lorsqu'on assassine Jean-sans-Peur à Montereau, le duc d'Orléans Vieille-Rue-du-Temple; lorsque Jacques Bonhomme est écrasé; lorsque, au grand Châtelet, à la tour du Palais, à la prison Saint-Éloi, au petit Châtelet, à Saint-Martin, on massacre les prisonniers, comme plus tard au 2 septembre 1793 ; lorsque seize cents personnes périssent du dimanche matin au lundi matin; lorsque non content de tuer aux prisons, on tue dans les rues, et que les petits enfants jouent avec les cadavres; lorsque la foule s'ébranle, ayant à sa tête Capeluche, le bourreau de Paris, et que le duc de Bourgogne, pour conserver sa popularité, touche dans la main du bourreau; parmi ces horreurs et ces épouvantes qui font tressaillir la conscience humaine, ceux qui rappellent et maintiennent les principes de modération et d'équité, je les considère comme des héros, et j'interroge pieusement leur poussière.

Je vous convie à étudier, avec moi, trois de ces nobles figures, trop rares alors, et peut-être plus rares aujourd'hui. Je veux parler de Christine de Pisan, de Jean Gerson et d'Alain Chartier.

Auparavant, j'aurais dû esquisser la *Chronique de Duguesclin*, où sont relatés les exploits du grand Breton, dont le connétable de Clisson n'osait accepter l'épée; l'*Histoire de Boucicaut*, écrite par ce Boucicaut le maigre qui, jeune encore, frêle, svelte, gracieux, à un ennemi qui lui criait : « Va teter! va! Or, vois-je bien que les « Français ont faute de gens, quand les enfants « mènent en bataille », répondit, en le renversant, et la dague à sa gorge : « Les enfants de « ton pays jouent-ils à pareil jeu? » L'*Histoire de Charles VI*, par Jean Juvénal des Ursins; la *Chronique de Molinet*, chanoine de l'église de Valenciennes; la *Chronique de George Chastelain* d'Alost, panetier et conseiller du duc de Bourgogne Philippe le Bon, vivant à l'époque de la grande prospérité des Flandres; adonné aux lettres, poëte, auteur de traités moraux à la manière de Sénèque et de Boèce, véritable débauche de rhétorique, et qui lui méritèrent le titre de *suprême* rhétoricien; les *Mémoires d'Olivier de la Marche*, commençant au règne du Téméraire, et se terminant en 1501, écrivain non sans grâce et qui, parfois, annonce Montaigne, avec une recherche de symbolisme et

d'allégorie inconnue à l'auteur des *Essais*, mais naturelle chez un contemporain du *Roman de la Rose*. Il conviendrait de parcourir l'œuvre de Nicolas Oresme, précepteur de Charles le Sage, traducteur de la morale et de la politique d'Aristote ; de Philippe de Maizières, gouverneur du Dauphin qui fut Charles VI, auteur d'un traité de morale publié sous le titre de *Songe du vieil Pèlerin;* de Raoul de Presles. traducteur de la *Cité de Dieu* de saint Augustin ; enfin de nous arrêter quelques instants sur Enguerrand de Monstrelet, continuateur de Froissart, bien que Rabelais, impatienté des lenteurs compendieuses de sa narration, ait dit de lui : « qu'il est baveu comme un pot à mous-« tarde. »

Trois motifs m'ont empêché de faire ce dénombrement : je consens à marcher lentement, mais non à marquer le pas. Il faut avancer, et, comme dit Montesquieu, « écarter à droite et à « gauche et se faire jour ». Les grandes synthèses conviennent aux grandes assemblées ; devant un auditoire nombreux, sympathique, frémissant, il m'est impossible de ciseler patiemment les détails d'une analyse ; vous avez soif de paroles vivantes et non de savants échos ; la plante si chère à Olivier de la Marche, « la mémoire », ne suffit pas ici ; et dans cette immense symphonie de la littérature française, je m'efforce de

choisir les larges et pénétrants accords. En second lieu, au point de vue du style, de la manière, de la méthode, tous ces chroniqueurs ne sont que les disciples de Froissart. Par les rares qualités de sa narration, il les domine, il est maître par la forme ; et, quant au fond, Juvénal des Ursins, Chastelain, Monstrelet, ne montrent pas un plus grand souci du juste que le fils du peintre d'armoiries. Troisièmement, les écrivains du quatorzième et du quinzième siècle qui ont écrit sur la morale, la politique, les lois, renouvelant, traduisant Aristote, Sénèque, Boèce, saint Augustin ; mêlant l'antiquité profane aux doctrines catholiques, élevant des dauphins de France, suivant les maximes du précepteur d'Alexandre de Macédoine; déterrant, du fonds poudreux des manuscrits, les sentences aristotéliques et platoniciennes; s'efforçant d'ajuster aux grandes formes oratoires romaines la langue vulgaire encore balbutiante, et donnant par là je ne sais quel air grave et pédantesque à cet idiome naissant qui sera un jour celui de Rabelais, de Pascal et de Molière; mettant sur le chef d'un enfant le bonnet carré d'un docteur; ces savants moralistes verbeux ont été égalés, surpassés par nos trois auteurs. Christine, Gerson, Chartier, sont maîtres en politique, en philosophie, en morale; non qu'ils aient tout dit; ils n'ont pas même tout pensé : ils appartiennent à leur

temps; ils en sont marqués, saisis, mais non asservis.

Christine de Pisan ne mérite pas l'oubli où elle est tombée : « Elle semble, a dit un critique, « avoir commencé la suite des femmes de let« tres, pauvres et laborieuses, qui ont nourri « leur famille du produit de leur plume. » Chaste, simple, savante, ses contemporains l'avaient placée au premier rang ; le seizième siècle l'y conserva. En 1440, Martin Franc l'égalait, pour l'éloquence, à Cicéron ; pour la sagesse, à Caton.

Christine fut Tulle et Caton.
Tulle, car en toute éloquence
Elle eut la rose et le bouton;
Caton aussi en sapience.

(*Champion des Dames.*)

Quatre-vingts ans plus tard Marot :

D'avoir le prix en science et doctrine
Bien mérita de Pisan la Christine.

Elle naquit à Venise, en 1363, d'un père conseiller de la Sérénissime République. Appelé à Paris, comme astronome, par Charles V, Thomas de Pisan y conduisit sa fille. Elle avait cinq ans lorsqu'elle quitta l'Adriatique, les lagunes, Saint-Marc et le Rialto, pour la Seine et le Louvre. Christine fut élevée à la cour. Mariée

à Estienne-Clément du Castel, gentilhomme picard; veuve, et bientôt orpheline, elle resta seule et pauvre, chargée de trois enfants. Les rois Richard, Henri de Lancastre, le duc de Milan, ne purent la déterminer à quitter la France; elle l'aimait comme l'aima plus tard Marie Stuart, femme de François II.

Le portrait de Christine est celui d'une femme très-belle, très-chaste, le front intelligent, l'œil pensif, la bouche résignée; la douceur grave de son âme se peint sur ce visage, en tête d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale à Paris. Son style sera-t-il un reflet aussi pur? Elle a fait des vers, elle a écrit en prose. Comme poëte, elle a composé des ballades, des romances, des élégies, des rondeaux. Le tour en est facile, abondant, mais nulle verve, nulle flamme. Même quand elle parle d'amour, on voit, de reste, qu'il n'est à ses yeux qu'un exercice littéraire. Cependant, çà et là, quelques vers dignes d'être mis en parallèle avec ceux de Charles d'Orléans. La monotonie, telle est la muse de Christine; d'ailleurs, s'il faut dire toute ma pensée, le vers exige à la fois une inspiration violente et une sorte de sens géométral, qui rarement se rencontrent chez les femmes. Il faut aux vers, surtout aux vers français, une grande couleur et une grande netteté, quelque chose de hardi et de sculptural, à quoi les femmes

sont inhabiles. Les poésies élégiaques elles-mêmes, ces confidences passionnées, ces regrets, ces espérances, ces luttes et ces soubresauts du cœur, les femmes chrétiennes y réussissent malaisément. Dans les pastorales, je cherche en vain Théocrite ou Virgile, je n'aperçois que Mme Deshoulières, et ses fils enrubannés comme des moutons, « cherchant qui les mène sur les « bords de la Seine ». Quant aux sommets lyriques, depuis Sapho la Lesbienne, nulle femme n'a réussi à les gravir. Leur frêle et délicate poitrine ne peut respirer à l'aise sur les cimes de l'idéal.

Comme écrivain en prose, Christine de Pisan a peut-être l'honneur d'avoir entrevu pour la première fois le véritable caractère de l'histoire, dans son livre *des Faits et bonnes mœurs du roi Charles V*. Ce livre est le premier où la morale et le récit aient tour à tour leur part. Morale didactique, sans doute, et dont les chapitres succèdent doctoralement aux récits, surchargés de toutes sortes de gloses, allongés, allanguis par ce fardeau. Le style est lourd, incohérent, embarrassé. La scolastique enfle et ternit cette éloquence pédantesque. Mais lorsqu'on s'est diverti jusqu'à satiété des récits pittoresques et des vides chroniques féodales (j'entends vides d'enseignement moral), il est à la fois agréable, salutaire et sain de sentir, pour la

première fois, l'âme de l'histoire. Christine de Pisan marque donc une époque nouvelle et décisive ; son effort est glorieux, il produira Philippe de Commines. Surtout, il me plaît de sortir de cette région de tournois et de batailles ; de rencontrer enfin un historien qui s'émeut du mal et du bien, qui fait quelque différence entre le droit et le succès, et, jusque dans l'apologie de Charles V, conserve une juste mesure et souffre des douleurs de son pays.

Christine de Pisan symbolise la pensée nationale qu'exécutera Jeanne d'Arc. Il est glorieux pour les femmes d'avoir inauguré le règne de la conscience, bravement, sans pâlir et sans faillir. Sous une reine comme Isabeau de Bavière, sous des princes comme le duc de Berri et le duc d'Orléans, plus d'une fois les lettres de Christine, réclamant la paix au nom de la pitié, suspendirent leurs fureurs. La pitié, c'est l'arme de Christine et de Jeanne. Christine disait : « La « pitié de l'éminent meschief me fait, d'amères « gouttes, effacer l'écriture. » Jeanne dira : « La « grand'pitié qui est au royaume de France, « plourez, plourez, battant les paulmes à grands « cris, dames, damoiselles et femmes du royaume « de France ! car jà sont aiguisés les glaives « qui vous rendront veuves et dénuées d'enfants « et de parents... Ha ! France ! France, jadis « glorieux royaume ! hélas ! Comment diray-je

« plus? Car très-amers plours et larmes inces-
« sables déchoent comme ruisseaux sur mon
« papier... »

Christine de Pisan ne s'émouvait pas seulement des désastres de la patrie. Elle attaqua, au nom des mœurs publiques, le *Roman de la Rose*, que dénonçait aussi le chancelier Jean Gerson. Il n'est pas dans mon sujet d'étudier la vie sacerdotale et politique de ce grand homme, de le suivre au concile de Pise où il fait déposer un pape, ni au concile de Constance où il attisa le bûcher de Jean Huss. J'aurais beaucoup à dire sur ce prêtre éloquent, indomptable, qui veut réformer l'Église, et considérant les Hussites comme complication du débat, les élimine par une mesure de salut public. Il me serait facile de prouver que ces mesures ne sauvent rien, et que des cendres de Jean Huss et de Jérôme de Prague sont nés Calvin, Luther et la Révolution. Je pourrais vous faire admirer, avec moi, la contradiction étrange par laquelle Jean Gerson demande, pour l'Église, des institutions républicaines, et, pour l'État, des lois despotiques : « Une réunion de toute l'Église
« catholique, comprenant tout ordre hiérarchi-
« que, sans exclure aucun fidèle qui voudra
« se faire entendre », telle est sa définition du concile. Eh bien, au service funèbre du duc d'Orléans, prêchant devant le roi et les princes,

il gourmande le gouvernement populaire (5 janvier 1415) : « Tout le mal est venu de ce que le « Roi et la bonne bourgeoisie ont été en servi-« tude par l'outrageuse entreprise de gens de « petit État. Dieu l'a permis afin que nous con-« nussions la différence qui est entre la domi-« nation royale et celle d'aucuns populaires ; « car la royale a communément et doit avoir « douceur ; celle du vilain est domination tyran-« nique. Aussi Aristote enseignait-il à Alexan-« dre : « N'élève pas ceux que la nature a faits « pour obéir. »

Je ne suivrai pas le Chancelier dans ses combats livrés pour la foi catholique, en même temps que pour la liberté et l'égalité au sein de l'Église; je ne vous montrerai pas, dans cette organisation du concile de Constance, où il fit opiner les simples prêtres, l'origine même de l'Assemblée Constituante où les Trois Ordres se fondirent, succédant ainsi la volonté nationale aux prétentions de la Noblesse, aux ambitions du Clergé et aux doléances du Tiers-État, et je laisserai aussi dans l'ombre les nombreux ouvrages latins du Chancelier, parmi lesquels, dit-on, l'*Imitation de Jésus-Christ*, livre de la résignation, du renoncement, du sacrifice, de l'humilité et du silence ; poëme des monastères murmuré, psalmodié par des générations de moines, sous les cloîtres de Cîteaux, de Clairvaux, de Saint-

Denis, avant de prendre corps et de s'affirmer sous une plume savante.

Le style de Gerson était grand, naïf, simple, pathétique, naturel, prime-sautier. Son inflexibilité dans les affaires ecclésiastiques n'altéra pas sa bonté et sa bonne humeur champenoise. Il a, comme tant d'autres, sacrifié à une fausse doctrine, étouffé le cri des entrailles, immolé la bonté aux nécessités inexorables d'un système. « Mais on aime à retrouver sous l'appareil impo-« sant du docteur de l'Église, du dignitaire de « l'Université, le cœur, et jusqu'à un certain « point le langage du paysan champenois et la « brusque familiarité gauloise, relevant, par une « certaine énergie rustique, la peinture des souf-« frances populaires. » (GÉRUZEZ.) Qui ne connaît ses remontrances et ses plaintes au nom des droits de l'Université de Paris, dont il se montra l'éloquent et fidèle gardien ? Qui n'a lu son plaidoyer ou plutôt son réquisitoire pour les écoliers contre le Sire de Savoisy? C'est la parole indignée et émue d'un accusateur et d'un père.

Cependant, brisé par une vie de combats, par les luttes soutenues à Pise, à Constance, à Paris, accusé de propositions hétérodoxes dont il se justifia sans peine, haï des Bourguignons maîtres de Paris, Gerson se retira dans les forêts profondes du Tyrol, puis à Vienne, où il fut reçu

par Frédéric d'Autriche, l'ami du pape, qu'il avait fait déposer. Plus tard, le duc de Bourgogne étant mort, il revint, mais seulement jusqu'au bord de la France, à Lyon. Il s'y blottit dans un couvent de Célestins dont son frère était prieur. Là il vécut, obéissant à la règle monastique, expiant ainsi sa domination sur l'Église. En ses dernières années, il ne pouvait plus voir que des enfants, il ne vécut qu'avec les petits ; cette âme troublée s'apaisait en les instruisant, ou plutôt en recevant elle-même l'enseignement de l'innocence et de la candeur. Il ne leur demandait pour salaire de ses leçons que de vouloir bien dire dans leurs prières : « Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur « Jean Gerson. » Il mourut le 12 juillet 1429. On inscrivit sur sa tombe : *Sursum corda !* L'Église de France tint sa mémoire en honneur et lui rendit un véritable culte jusqu'au jour où les Jésuites firent prévaloir une autre influence. Ce prêtre, l'égal des saint Bernard, des Anselme et des Thomas d'Aquin, était trop grand pour leurs pratiques ; les renards ne gîtent pas dans l'antre des lions.

Dans son vouloir de réformer l'Église, Jean Gerson avait rencontré des auxiliaires chez tous les esprits éclairés et honnêtes de son temps, esprits croyants, âmes dévouées et fidèles qui voulaient sauver le catholicisme en le préser-

vant de ses abus. Ils ne réussirent pas mieux que les nobles de 1788, souhaitant d'arrêter la Révolution, ou plutôt de la prévenir par des concessions opportunes. La majorité de leur ordre résista aux patriotiques desseins des Noailles et des Clermont-Tonnerre ; de même Rome repoussa les exhortations du Chancelier de l'Université et de ses partisans.

Parmi ces derniers, il convient de citer le nom d'Alain Chartier, né à Bayeux en 1386, mort en 1447 ; en son vivant clerc, notaire et secrétaire des rois Charles VI et Charles VII. « Poëte « fade et prosateur barbare, malgré quelques « vers expressifs sur le désastre d'Azincourt », a dit un critique. Les contemporains de Chartier ne partageaient pas cette manière de voir, exprimée d'une façon un peu sèche et brève, tranchée d'un apophthegme à la laconienne. André du Chesne, qui édita ses œuvres en 1617, s'exprime ainsi dans sa préface adressée au président Mathieu Molé : « Vous ne refuserez, « Monseigneur, d'admettre dans votre cabinet, « et d'appuyer sur la ferme base de votre nom « les écrits de ce Sénèque de la France... Il « s'est, par sa doctrine et son bien dire, acquis « le nom et titre glorieux de père de l'éloquence « française. »

Écoutez encore Octavien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême :

Je, peu après visitant ce quartier,
Vis un poëte hault et scientifique.
Hélas! c'estoit feu maistre Alain Chartier,
Doulx en ses faicts, et plein de rhétorique,
Clerc excellent, orateur magnifique,
Comme l'on peut par ses dicts témoigner
Art si très-bien l'apprit à besogner,
Qu'oncques Vulcain mieux n'ouvra sur l'enclume
Que cestuy fist de papier et de plume.

Le témoignage d'un évêque! que manque-t-il? celui d'une femme. Alain Chartier l'a obtenu comme chacun sait, et de façon galante. « Monsieur le Dauphin Louis espousa, en la « ville de Tours, madame Marguerite fille du « roi d'Écosse qui estoit une honneste dame, et « qui fort aimoit les orateurs de la langue vul- « gaire, entr'autres Maistre Alain Chartier, qui « est le père de l'éloquence françoise, lequel « elle eut en fort grande estime, au moyen des « belles et bonnes euvres qu'il avoit compo- « sées; et tellement que un jour qu'elle passoit « par une salle, où le dit maistre Alain estoit en- « dormi sur un banc, comme il dormoit, le fust « baiser devant toute la compagnie, dont celuy « qui la menoit fut envieux, et lui dit: Madame, « je suis esbahi comment avez baisé cet homme « qui est si laid. Car à la vérité il n'avoit pas « beau visage. Et elle fit réponse: Je n'ai pas « baisé l'homme, mais la précieuse bouche, de « laquelle sont issuz et sortis tant de bons mots

« dorés et tant de vertueuses paroles. » (JEAN BOUCHET, *Annales d'Aquitaine*.)

Comme Christine de Pisan, Alain Chartier est à la fois poëte et prosateur. Sa poésie est toute galante, toute parfumée de chevalerie scolastique. *La Belle dame sans mercy*, *le Débat du Réveille-matin*, *le Lay de Plaisance*, *le Débat des deux fortunes d'amour*, *le Livre des quatre dames*, *le Parlement d'amour*, *l'Hôpital d'amour*, mainte ballade et maint rondeau sont œuvre d'un esprit ingénieux, parfois délicat, le plus souvent gêné et maniéré. Nulle inspiration, nulle verve ; une facilité diffuse ; c'est de la poésie de notaire savant et amoureux, circonstances aggravantes. On en peut cependant extraire quelques vers empreints d'un vif et gracieux sentiment de la nature :

Pour oublier mélancholie
Et pour faire chière plus lie
Un doux matin aux champs issy,
Aux premiers jours qu'amour rallie
Les cœurs, en la saison jolie
Et déchasse ennui et souci ;
Et m'en allai seulet, ainsi
Que j'ai de coutume, et aussi
Cherchai l'herbe poignant menue,
Qui mit mon cœur hors de soucy
Lequel avoit été transy
Longtemps par liesse perdue.

Ainsi mon cœur se guermontoit
De la grand'douleur qu'il portoit
En ce plaisant lieu solitaire,
Où un doux ventelet venoit
Si seryn qu'on ne le sentoit,
Fors que violette mieux flaire.
Là fut le gracieux repaire
De ce que nature a pu faire
De bel et joyeux en été.
Là n'avait-il rien à refaire
De tout ce qui me pourroit plaire,
Fors que ma dame y eut été.

Dernier trait charmant ! Mais ils sont rares dans les vers d'Alain Chartier. Plus à l'aise en sa prose, le secrétaire des rois Charles VI et Charles VII écrivit : l'*Histoire de Charles VII, roy de France*, livre chronologique, nomenclature honnête et froide des événements et des hommes, sorte de cartulaire, dont chaque alinéa commence invariablement en ces termes : « L'an mil quatre cent quatre fut la bataille « des sept Français aux sept Anglais. L'an mil « quatre cent sept, la veille de St Clément « partit le Duc d'Orléans. Cestuy an fut grand « hyver de glaces.... L'an 1438 se partit le Roi « de la cité de Tours.... Cestuy an fut grand'- « pluie. L'an mil quatre cent quarante-huit le « Roi fit ses Pasques à Tours.... item furent « chantées Vespres, item après la Messe le « Roi fut mis en terre, item après l'enlève-

« ment, item après l'enterrement, item après « ces choses faites, chacun alla disner.... » La littérature n'a rien à démêler ici; nous avons perdu la saveur de la chronique sans avoir atteint la gravité de l'histoire; ce n'est pas un récit, c'est un inventaire.

Heureusement pour sa gloire, Chartier écrivit *le Curial*, ou *Courtisan*, lettre adressée à son frère, et dans laquelle, à traits vifs, pénétrants, rapides, il peint la vie de cour et ses misères; tableau que reprendra sous Louis XIV la plume incomparable de La Bruyère. Il composa le *Traité de l'Espérance*, ou *Consolation des trois Vertus*, *Foy*, *Espérance et Charité*. Là, en un langage doctoral et souvent oratoire, il nous convie au spectacle de l'antique discussion entre *l'Entendement* et *la Foy*, le premier sans cesse rebellé, curieux, interrogateur ; la seconde majestueuse, tranquille, raffinée en doctrine, riche en sentences, hérissée de citations, accablant, sous les textes, *l'Entendement* humilié; mais *la Charité* et *l'Espérance* adoucissent l'amertume de sa défaite. Là, avec l'éloquence de Gerson ou de Clémengis, il dévoile, attaque, poursuit les abus, demande une réforme de l'Église. Chrétien , catholique , convaincu , croyant, fervent, il n'est pas de ceux qu'aveuglent le zèle ou l'intérêt.

Enfin, Alain Chartier nous a laissé son chef-

d'œuvre, son véritable titre de gloire, le livre où il a mis toute sa sagesse et tout son patriotisme ; je veux parler du *Quadrilogue invectif*, sorte de dialogue symbolique dont les interlocuteurs sont *Peuple*, *Chevalerie*, *Clergé*. Chacun, à son tour, parle devant la France mère, *alma mater*, mère de douleurs, mère affamée et meurtrie par ses enfants ; chacun défend ses actes, plaide pour sa cause, Peuple contre Chevalerie, Noblesse contre Peuple ; ils justifient leur politique, et nul, pas même le Clergé, nul ne se repent. Alors, au-dessus des partis incorrigibles, dans la région sereine des principes, comme un programme de concorde, comme un manifeste d'honneur, comme un cri d'encouragement jeté entre Azincourt et Jeanne d'Arc, Chartier prête à la France un langage élevé, grave, humain, rempli de sagesse héroïque et de fierté d'aïeule. Nul, mieux que lui, n'a peint les misères du peuple : « Labeur a perdu son espérance », s'écriait-il, attendri par le spectacle dont Gerson avait été navré. Mais l'auteur du *Quadrilogue* ne se plaint ni ne soupire comme le Chancelier ; il gronde, il s'irrite, et met sur les lèvres des misérables ces terribles paroles : « Le labeur de mes mains nourrit les lâches et « les oiseaux, et ils me persécutent de faim et « de glaive. Je soutiens leur vie à la sueur et « travail de mon corps, et ils guerroyent la

« mienne par leurs outrages dont je suis en « mendicité. Ils vivent de moi et je meurs par « eux ! » Le *Quadrilogue* conclut en ces termes : « Toi qui as ouï cette présente disputation faite « par manière de quadrilogue invectif, escris « ces choses, afin qu'elles demeurent à mémoire « et à fruict. Et puisque Dieu ne t'a donné force « de corps, ni usage d'armes, sers la chose pu- « blique de ce que tu peux. Car autant exaulça « la gloire des Romains, et renforça courages « à vertu, la plume et la langue de leurs ora- « teurs, comme les glaives des combattans. »

Juste hommage, rendu parmi les meurtres, les séditions et les guerres civiles, à la puissance pacifique de la parole !





CHAPITRE VII

CHARLES D'ORLÉANS, OLIVIER BASSELIN FRANÇOIS VILLON



E jeudi 24 octobre 1415, la veille de la bataille d'Azincourt, les armées anglaise et française étaient en présence. « Elles faisaient un « étrange contraste. Du côté des Français, trois « escadrons énormes, comme trois forêts de « lances, qui, dans cette plaine étroite, se succédaient à la file et s'étiraient en profondeur; « au front, le Connétable, les princes, les ducs « d'Orléans, de Bar, d'Alençon, les comtes de « Nevers, de Richemont, de Vendôme, une « foule de seigneurs, une iris éblouissante « d'armures émaillées, d'écussons, de bannières; « les chevaux bizarrement déguisés dans l'acier

« et dans l'or. Les Français avaient aussi des « archers, des gens des Communes, mais où les « mettre ? Ils auraient fait tache en si noble « assemblée. L'armée anglaise n'était pas bril- « lante. Les archers n'avaient pas d'armures, « souvent pas de souliers ; ils étaient pauvre- « ment coiffés de cuir bouilli, d'osier même « avec une croisure de fer. Les cognées et les « haches pendues à leur ceinture leur donnaient « l'air de charpentiers. » (MICHELET.)

Ces rudes ouvriers, ces hommes du peuple écrasèrent la noblesse française, dont les chevaux trop chargés, enfoncés des quatre pieds dans la boue, pouvaient bouger à peine. Les Anglais perdirent quinze cents hommes, les Français dix mille, dont cent vingt seigneurs ayant bannière. De part et d'autre on s'était bien battu : les Anglais solidement, comme des ours polaires ; les Français avec furie, semblables à des lions traqués. Le fils du duc Philippe le Bon, qui se connaissait en bravoure et que son père empêcha de joindre les Français, disait encore, quarante ans après : « Je ne « me console point de n'avoir pas été à Azin- « court pour vivre ou mourir. » Les Anglais ne firent que quinze cents prisonniers, ayant, comme on dit, tué tout ce qui remuait. Mais, parmi ces prisonniers, figuraient les plus grands noms de France : le duc de Bourbon, le comte

d'Eu, le comte de Vendôme, le comte de Richemont, le maréchal de Boucicaut, Messire Jacques d'Harcourt, Messire Jean de Craon, le duc Charles d'Orléans.

Ce dernier passa en Angleterre vingt-cinq ans. Sa captivité dura le tiers de sa vie. Placé d'abord dans le château de Windsor avec ses compagnons, il en fut bientôt séparé pour être renfermé dans la prison de Pomfret, « sombre « et triste prison qui n'avait pas coutume de ren« dre ceux qu'elle recevait, témoin Richard II ». Béranger, prisonnier, sous la Restauration, pour crime de poésie et de gaieté, chantait avec un légitime orgueil :

> A ces barreaux je suspendrai ma lyre,
> La Renommée y jettera les yeux.

La renommée a regardé aussi jadis du côté de Pomfret, car les chansons, les ballades, les rondeaux de Charles d'Orléans, y furent écrits.

Un rayon du soleil de la patrie dora cette prison de l'exilé. Je crois même que l'intérêt naturel que portent les honnêtes gens aux vaincus des bonnes causes a quelque peu contribué à surfaire leur mérite poétique et littéraire. Michelet va jusqu'à nommer le père de Louis XII le Béranger du quinzième siècle ! « Un Béranger un peu faible, peut-être, mais

« sans amertume, sans vulgarité, toujours bien-
« veillant, aimable, gracieux ; une douce gaieté
« qui ne passe jamais le sourire ; et ce sourire
« est près des larmes. On dirait que c'est pour
« cela que ses pièces sont si courtes ; souvent il
« s'arrête à temps, sentant les larmes venir....
« viennent-elles, elles ne durent guère, pas plus
« qu'une ondée d'avril. » Je voudrais souscrire à ces cordiales et gracieuses paroles, à ce jugement pittoresque et frais comme le printemps ; je le voudrais pour le compatriote, pour le captif. Je ne le puis sans manquer au goût même et au vrai. Cette sensibilité exquise, non pénétrante, mais délicate, que l'historien prête au poëte, il m'est mpossible de la reconnaître en son œuvre. Boileau, dans son *Art poétique*, avait dit de Villon :

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Boileau s'était trompé, ou plutôt expliquait mal sa juste préférence. Villon n'emprunte rien à ses devanciers, encore moins les débrouille-t-il ; il se choisit une autre voie, nouvelle, non frayée, et il s'y risque avec la confiance et l'insouciance d'un enfant de Paris, d'un bohême de la rue des Mauvais-Garçons. Charles d'Orléans, au contraire, est un écolier du *Roman de*

la Rose; écolier aimable, spirituel, galant, amoureux, — il le dit du moins, — brave, habile à chasser au faucon, à l'émérillon, chantant dès le matin, alouette gauloise, gazouillant dans la cage de l'allégorie. Comment ce poëte, longtemps oublié, inconnu de Boileau, à qui Villemain reproche vertement cette ignorance, a-t-il été mis au premier rang par quelques critiques ?

Cette opinion date du siècle dernier. On venait de retrouver les poésies de Charles d'Orléans. Le plaisir de la découverte, un peu de flatterie monarchique, un certain penchant à trouver Boileau en faute, en firent exagérer le mérite. Et puis on trouva beau de remplacer par le nom d'un prince du sang le nom d'un enfant du peuple. Villon, grâce au roi Louis XI, avait échappé au gibet où il fut presque accroché, mais il n'échappa pas au zèle des commentateurs ; ils expulsèrent, par mesure de sûreté générale, du domaine des Muses, « cet homme « de rien », comme avait dit Pradon ; et à sa place installèrent un grand seigneur, pensant par là décrasser la poésie française.

De nos jours, le docte et brillant maître qui a élevé la critique littéraire au rang des sciences politiques et morales, Villemain, n'a-t-il pas pas dit, en parlant de Pomfret : « Cette capti« vité nous a valu le volume de poésies le plus

« original du quinzième siècle, le premier ou-« vrage où l'imagination soit correcte et naïve, « où le style offre une élégance prématurée, où « le poëte, par la douce émotion dont il était « rempli, trouve de ces expressions qui n'ont « point de date, et qui, étant toujours vraies, « ne passent pas de la langue et de la mémoire « d'un peuple. » Le même, tout en constatant quelques empreintes de rouille, n'ajoute-t-il pas : « Il n'est point d'étude où l'on puisse « mieux découvrir ce que l'idiome français, ma-« nié par un homme de génie, offrait déjà de « créations heureuses. » Et plus loin : « C'est « la philosophie badine de Voltaire et son tour « gracieux dans les stances à Madame du Def-« fant :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Après cela, avec une rudesse de scoliaste, Villemain aura beau dire de sa voix de professeur en Sorbonne : « J'indique les ouvrages « de Charles d'Orléans avec le sang-froid d'un « antiquaire. » Je ne l'en croirai mie. Il parle bien plutôt en ami de la maison.

Ne vous hâtez pas de conclure que je refuse au prisonnier de Pomfret l'aisance et la grâce

du tour, je ne sais quelle aristocratie de chevalier qui rappelle la fière tournure du soldat d'Azincourt, un sentiment parfait des devoirs qu'un sujet de Beauté doit à sa dame, et surtout une convenance dans le ton, une urbanité dans les mœurs poétiques, bien rares à cette rude époque. Je n'ai garde non plus de comparer Charles d'Orléans au lourd et compendieux Alain Chartier, ni à la sage Christine de Pisan. Il est vif, prompt, brillant, frivole, inconstant, volage ; sa poésie l'emporte sur celle du notaire autant qu'un fringant uniforme de hussard sur la robe noire d'un procureur. Ce qui lui manque, c'est la flamme profonde, l'émotion palpitante, l'originalité, la personnalité. Non qu'il oublie de me parler de lui, il en parle sans cesse, mais dans le style et la langue d'un autre. On l'a comparé à Pétrarque, et en effet, par Valentine de Milan, sa mère, il me paraît se rapprocher du génie italien. A quelle distance cependant ! Quel abîme entre le grand seigneur français et l'ascétique poëte dont la trace demeure et parle dans le pays désert, aride de la Fontaine de Vaucluse ! Ici vous sentez l'âme d'un anachorète qui aime et qui, tout ensemble, a peur d'aimer. La Laure de Pétrarque est une figure mystique et sacrée comme la Béatrix d'Alighieri. Aux yeux de ces deux grands Italiens, la femme personnifie et

symbolise, non-seulement l'amour, le désir, la beauté, la passion, mais surtout la vérité chrétienne et catholique, toute lumière, tout azur, toute chasteté, toute pureté, et pour tout dire en un seul mot : la science suprême, la Théologie. Ils aiment en Dieu et dans les profondeurs de la métaphysique, ils y plongent l'objet de leur amour et s'y abîment avec lui. Jamais l'union par delà le sépulcre, intime, immortelle, ne fut célébrée en accents plus tendres, ni plus religieux ; jamais nul poëte ne s'éprit plus ardemment de la physionomie interne et impérissable. Le poëte français, au contraire, aime ce qui se voit, ce qui s'entend, se touche, et passe après avoir charmé. Je ne veux, pour preuve de cette radicale différence, que la vingtième chanson de Charles d'Orléans :

De la regarder, vous gardez
La belle que sers ligement ;
Car vous perdrez soudainement
Vostre cœur, se la regardez.

Si donner ne luy voulez,
Clignez les yeux hastivement ;
De la regarder, vous gardez
La belle que sers ligement.

Les biens que Dieu lui a donnez
Emblent un cœur soubtilement ;
Sur ce, prenez avisement.
Quand devant elle vous viendrez :
De la regarder, vous gardez.....

Souvenez-vous des sonnets, des chansons de Pétrarque ; mettez-vous en mémoire le sonnet de Dante : « Ma dame salue avec tant de dignité « et de modestie, que la langue de ceux à qui « elle adresse une salutation devient muette « et que leurs yeux n'osent se lever vers elle. « Vêtue d'une modestie, d'une douceur ravis- « sante, elle marche, au milieu des louanges ; « elle se montre si agréable à ceux qui la voient « qu'elle leur communique par ses yeux une « douceur qui pénètre leur cœur. Cette dou- « ceur, on ne peut en avoir une idée quand on « ne l'a pas sentie. Et l'on dirait que sur le vi- « sage de cette personne il voltige un esprit « d'amour qui dit à l'âme : Soupire ! » — (*La Vie nouvelle*.)

Ainsi parle la tendresse sur les lèvres pâles et frémissantes de ce fils de Florence. Ainsi elle murmure sur la bouche de Pétrarque, né dans l'exil, réfugié en Provence, et dont le berceau a été promené d'Arezzo à Pise, et de Pise à Bologne. Alighieri songe, exilé, à la patrie italienne, non pour son soleil de mai et ses belles jeunes filles, mais à la fois par amour et par rancune. Il aspire à venger sa défaite, à délivrer Florence. Pétrarque ?... du milieu de ses chants de langueur, à l'heure même où vous diriez qu'il oublie, sous le charme de Laure et sous le soleil lourd, et sous le mistral glacé du Rhône, éclate

à l'improviste un hymne politique, un cri de guerre, un appel à l'Italie : « *Italia! Italia!* », les poëtes sont avant tout des hommes.

A Charles d'Orléans, ni son père assassiné, ni sa mère morte, ni le désastre d'Azincourt, ni le supplice de Jeanne d'Arc n'arracheront un cri d'angoisse, d'indignation, de honte ou de douleur. Paisible, il chante, informant ses amis qu'il vit encore :

Nouvelles ont couru en France
Par maints lieux que j'estois mort,
Dont avaient peu de déplaisance
Aucuns qui me haient à tort.
Autres en ont eu déconfort
Qui m'aiment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis.
Si fais à toutes gens savoir
Qu'encore est vive la souris.

Un jour cependant, il s'émeut :

En regardant vers le païs de France,
Ung jour m'avint à Dovres, sur la mer,
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que je souloye au dit païs trouver.
Si commençay de cueur à souspirer.

Alors chargeay en la nef d'espérance
Tous mes souhaitz, en les priant d'aler
Oultre la mer, sans faire demourance.
Et à France de me recommander.

Plainte touchante de l'exilé que les exilés

seuls peuvent comprendre. O Patrie !.... Charles d'Orléans me rappelle les *Tristes d'Ovide* et les *Pontiques :*

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in Urbem....
Vix duo, terve mihi, de tot superestis, amici....

« Va, petit livre, j'y consens; va, sans moi, « dans cette ville où je ne puis aller. Va, et « salue de ma part les lieux qui me sont chers. « De tant d'amis, à peine êtes-vous deux ou « trois qui me restiez fidèles. »

Un autre poëte, Victor Hugo, a envoyé de la terre d'exil, au pays natal, son beau livre épique de *la Légende des Siècles :*

Livre, qu'un vent t'emporte
En France où je suis né.
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

Mais combien diffère de la tristesse servile d'Ovide et de la langueur de Charles d'Orléans la mélancolie hautaine de l'auteur des *Contemplations !* Ce n'est pas lui qui dirait de César Octave :

Ille Deus... quid dubitas? quid times?

« Pourquoi hésiter ! que crains-tu ? Ose l'a-« border, la supplier, l'univers n'a rien de com-« parable à la bonté de César. »

Victor Hugo, résigné, mais en héros :

Je t'aime, exil ! Douleur, je t'aime ;
Tristesse, sois mon diadème !

Mesurez par là la profondeur de l'abîme moral qui sépare les trois poëtes. Charles d'Orléans s'émeut au souvenir de sa cour de Blois, élégante, diserte, fleurie. Ovide implore lâchement son pardon : « Je n'ai jamais été du parti « contraire à César, et je n'ai mérité mon exil « que par une inconséquence. »

Victor Hugo s'écrie superbement :

Non ! tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
O France, France aimée et qu'on pleure toujours
Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux, et nid de mes amours !

D'où viennent cette douleur tranquille et cette sérénité ? De deux sources profondes. Elles viennent de la fidélité au droit vaincu, et de la foi indomptable à son immortalité. Ovide se lamente, Charles d'Orléans soupire, Victor Hugo sourit. Le premier, victime d'une intrigue de palais, redemande, en pleurant, les faveurs impériales. Le second, tombé dans les hasards de la guerre, ne songe qu'aux douceurs du climat de la France. Le troisième, frappé pour une idée, calme, attend son heure, et rêve, le front déjà baigné par les clartés aurorales de l'avenir.

Là cependant où éclate, vermeil, reluisant, damasquiné comme son armure, le talent du prisonnier de Pomfret, c'est dans les chansons que lui inspire le printemps, le renouveau, le joli mois de mai, image de son esprit toujours en fleurs, semé d'iris et de marjolaines, et qui jamais ne fut orné des gerbes de l'été, ni chargé des fruits de l'automne.

Le tems a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye,
De soleil raiant, cler et beau.
. . . .
Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolye
Goultes d'argent d'orfaiverie.
Les fourriers d'été sont venus.
Pour appareiller son logis.

Comme il hait l'hiver, ce pauvre banni! Comme à Pomfret, il se souvient, en grelottant, du beau soleil qui dorait les tours de son château de Blois!....

Yver, vous n'estes qu'un villain,
Esté est plaisant et gentil,
En tesmoing de mai et d'avril
Qui le suivent soir et matin.

Esté revest champs, bois et fleurs
De sa livrée de verdure
Et de maintes autres couleurs
Par l'ordonnance de nature.

Mais vous, Yver, trop estes plain
De nège, vent, pluye et grezil;
On vous deust bannir en exil.
Sans point flater, je parle plain :
Yver, vous n'estes qu'un villain.

Trop long-temps vous voys sommeiller
Mon cueur, en dueil et desplaisir :
Veuilliez vous ce jour esveillier,
Alons au boys le may cueillir,
Pour la coustume maintenir,
Nous oirons des oyseaux le glay,
Dont ilz font le bois retentir,
Ce premier jour du mois de may.

Le beau souleil, le jour S. Valentin,
Qui apportoit sa chandelle alumée,
N'a pas long-temps, entra un bieu matin
Privéement en ma chambre fermée;
Cette clarté qu'il avoit apportée
Si m'esveilla du somme de soussy...
Ce jour, aussi, pour partir leur butin
Des biens d'Amour faisoient assemblée
Tous les oyseaulx, qui parlans leur latin,
Crioyent fort, demandant la livrée
Que nature leur avoit ordonnée...

Ainsi chantait ce poëte gentilhomme, donnant à la nature sa livrée, ses fourriers, son orfévrerie, ses joyaux, ses tapisseries et ses maréchaux de logis. « Adolescent sexagénaire », suivant la piquante expression de M. Gérusez, revenu en France, il se consolait des dédains de Louis XI par les luttes pacifiques de la cour

de Blois, sorte d'académie de Jeux Floraux; il oubliait aussi, « banny de liesse » par l'âge, il oubliait les douloureux plaisirs, mélancolie et tristesse d'amour, au sein des solides délices de la table; Roméo se changeait en Falstaff.

Ne parlons plus de ce, je vous en prie;
Dieu ait l'âme de tous les trépassés.
Parler vaut mieux, pour faire chière lie
De bons morceaux et de friands pâtés!
.... Et qu'on ait vin pour nettoyer la dent!...

A l'autre bout de la table poétique, assez maigrement servie au quinzième siècle, j'entends rire et chanter « chantant en beuvant et beuvant en chantant », Olivier Basselin, Anacréon villageois, foulon de Normandie :

Si voulez que je cause et prêche
Et parle latin proprement,
Tenez ma bouche toujours fraîche,
De bon vin l'arrosant souvent.
Car je vous dis certainement,
  Quand j'ai sèche la bouche,
Je n'ai plus d'entendement
  Ni d'esprit qu'une souche.

Or demandez bien à ma mère
Soit au soir, ou soit au matin,
Alors que l'on m'a fait bien boire,
Si ne parle pas bon latin :
Elle dira par Saint Chopin!

Que suis un habile homme.
Qui me fait savant? C'est le vin
Ou ce bon jus de pomme.

Que vous semble de saint Chopin? — Le savant Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, parle en ces termes de trois autres saints qui pas plus que lui ne figurent dans la *Légende dorée :*

« Un curé au Bourg, en Quercy, parmi son « prosne, parlant du Mardi-Gras, autrement « dit Quaresme-Prenant ou Quaresme-Entrant, « recommanda à ses paroissiens ces trois bons « saints : saint Pansard, saint Mangeard et « saint Crevard. » A cette trinité de la ripaille, notre poëte fut dévot.

Olivier Basselin, et non pas Vasselin, Bachelin, Bisselin ou Bosselin comme on l'a quelquefois appelé, naquit à Vire ou dans les environs, vers la seconde moitié du quatorzième siècle ; il mourut tué, dit-on, par les Anglais, vers 1418 ou 1420, cinq ans après la bataille d'Azincourt. Basselin était propriétaire d'un moulin à fouler les draps, lequel (s'il faut en croire un biographe) s'appelait encore en 1821 le moulin Basselin, et était situé sous le coteau des Cordeliers, proche du Pont-de-Vaux. C'est sur les bords pittoresques de la Vire qu'Olivier chantait ses poésies auxquelles ses compatriotes donnèrent et ont conservé le titre de Vaux-de-

Vire, du nom du lieu qui les inspira. *Vau-de-Vire* a fait *Vaudeville*,

Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.

Vauquelin de la Fresnaye, auteur d'un *Art poétique* dans lequel je soupçonne Despréaux d'avoir parfois puisé discrètement, sans en rien dire à personne, rend hommage à son compatriote Olivier :

Il (Apollon) vint se promener jusqu'aux monts de [Bélon,
Et jusqu'aux Vaux de Vire, et jusqu'aux Vaux de [Bure
Et s'étant, amoureux, près Amphrise abaissé,
Anfrie aurait son nom en mémoire laissé,
Et les beaux Vaux de Vire et mille chansons belles.
Mais les guerres, hélas! les ont mises à fin,
Si les bons chevaliers d'Olivier Basselin
N'en font à l'avenir ouïr quelques nouvelles.

Le bon foulon de Normandie aimait surtout trois choses : le vin, le cidre et la paix ; le vin plus que le cidre et le cidre plus que la paix. Il aimait aussi sa femme, qui ne le gênait guère et qui lui pardonnait son penchant au culte de la dive bouteille.

Mon mary a, que je crois,
Par ma foi,
Le gosier de chair salée,

Car il ne peut respirer
Ni durer.
Si sa gorge n'est pas mouillée.

Lorsqu'il est en grand courroux,
Voulez-vous
Lui adoucir le courage,
Faites-lui tant seulement
Promptement
Boire quelque bon breuvage.

Pourvu qu'il ne vende rien
De son bien,
S'il boit, j'en suis réjouie;
Car j'ai tout le long du jour
Son amour,
Et sommes sans fâcherie.

J'ai un peu goûté enfin
Ce bon vin :
Or vive ce bon breuvage
Qui mon homme en santé met
Et nous fait
Vivre en paix en mariage!

Toujours buvant, toujours chantant, Olivier Basselin écorna son héritage. Il s'en consola en se moquant des avares, en un style que Plaute, Marot ou Molière lui-même ne désavoueraient pas :

Dedans sa maison fermée
Tous les soirs il se cachoit;
Sa cheminée il bouchoit,
Craignant perdre la fumée.

S'il donnoit aux jours de fête
A deux pauvres un denier,
Ce n'étoit sans rechigner;
Encor demandoit son reste.

D'estrain (paille) et de chenevotte
Se chauffoit tous les hyvers;
Il eût vendu volontiers
La graisse de sa calotte.

Mais, quant est de son breuvage,
Ayant cidre à plein tonneau,
Il ne buvoit que de l'eau.
S'il est mort, est-ce dommage?

Cecy serve d'exemplaire
Et buvons sans chicheté,
Bon vin pur pour la santé,
Tel qu'il est né de sa mère.

Ces vers prime-sautiers, naïfs, francs du collier, me semblent plus français, plus imprégnés de saveur gauloise que la métaphysique amoureuse de Charles d'Orléans.

Olivier Basselin, même au milieu de sa gaieté, en pleine gaudriole, souvent laisse percer, sans le vouloir, un sentiment de douce philosophie. Ce descendant des compagnons de Guillaume le Conquérant, assis sous le houblon ou sous les treilles, nargue et raille les tueries glorieuses et les superbes massacres :

Le cliquetis que j'aime est celui des bouteilles,
Les pipes, les tonneaux pleins de liqueur vermeille,

Ce sont mes gros canons qui battent sans faillir
La soif qui est le fort que je veux assaillir.

Je trouve, quant à moi, que les gens sont bien bêtes
Qui ne se font plutôt au vin rompre les têtes
Qu'aux coups de coutelas en cherchant du renom ;
Que leur chaut, étant morts, que l'on en parle ou [non !
Il vaut bien mieux cacher son nez dans un grand [verre :
Il est mieux assuré qu'en un casque de guerre.
Pour cornette ou guidon suivre plutôt on doit
Les branches d'hierre ou d'if qui montrent où l'on [boit.

... « *Nunc est bibendum ! Nunc pede libero pulsanda tellus* », disait Horace, sous les pins sonores et résineux de Tibur.

Bonhomme, de cette bonhomie qui sera celle de Marot, de La Fontaine et de Béranger, aiguisée d'une pointe de malice, Olivier Basselin, dans son Vau-de-Vire intitulé *la Probité et la Joie*, exhalera comme un soupir mélancolique, mêlant aux feuilles de vigne et de houblon, aux fleurs roses des pommiers, les fleurettes pâles des cimetières :

On plante des pommiers aux bords
Des cimetières près des morts,
Pour nous remettre en la mémoire
Que ceux-là dont gisent les corps
Ont aimé comme nous à boire.

Pommiers croissant aux environs
Des tombeaux des bons biberons

Qui ont aimé votre breuvage,
Puissions-nous, tandis que vivrons,
Vous voir chargés de bon fruitage.

Ne songeons plus aux trépassez.
Soyons gens de bien, c'est assez.
Au surplus il faut vivre en joie.
Que servent les biens amassés
Au besoin qui ne les emploie ?

L'expression décisive, pittoresque, ne manque pas non plus à Basselin, comme il appert de ce quatrain vif et charmant :

Toujours dans le vin vermeil
Ou autre liqueur bonne
On voit un petit soleil
Qui frétille et rayonne.

Son inspiration, sans doute, est toujours la même. Il a pour trépied un tonneau et pour accompagnement le glouglou des bouteilles. Il n'en ouvre pas moins la série des poëtes artisans ; il est le premier qui ait doré le travail d'un rayon, et charmé le moulin, la chaumière et le cabaret du bruit de ses chansons bachiques. Ses rhythmes mélodieux, variés, réconfortaient, comme un mystérieux breuvage, le cœur des pauvres gens foulés, dévorés par l'impôt, la guerre. Après avoir, sur les mètres les plus divers, souvent créés par lui, célébré le vin, le cidre, chanté son nez flamboyant :

Beau nez dont les rubis ont coûté mainte pipe
De vin blanc et clairet;
O toi dont la couleur richement participe
Du rouge et violet;

Beau nez, qui te regarde à travers un grand verre
Te trouve encore plus beau;
Tu ne ressembles point au nez de quelque hère
Qui ne boit que de l'eau.

Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine;
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint ainsi plus rouge qu'une guigne
En buvant du meilleur.

Lorsque Vire est assiégée et que l'ennemi frappe à la porte de sa maison, il s'écrie bellement :

Tout à l'entour de nos remparts
Les ennemis sont en furie.
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!
Prenez plutôt de nous, soudards,
Tout ce dont vous aurez envie,
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!

Nous pourrons après en buvant
Chasser notre mélancolie;
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!
L'ennemi qui est ci devant,
Ne nous veut faire courtoisie?
Vuidons nos tonneaux, je vous prie!

Au moins s'il prend notre cité,
Qu'il n'y trouve plus que la lie;
Vuidons nos tonneaux, je vous prie,
Dussions-nous marcher de côté.
Vuidons nos tonneaux, je vous prie!

Cette indifférence, ce tranquille parti pris au sein des calamités publiques, est un signe des temps. Il y a, dans l'histoire, des époques sombres où l'excès de douleur, bien loin d'exciter les âmes et de les pousser au combat et au réveil, amollit, détend la fibre. Il semble que l'homme, touchant le fond du désespoir, s'y repose. Vous diriez que la conscience humaine consent et qu'elle-même est complice de ceux qui l'ont outragée. Les poëtes alors, les artistes comme Boccace, Arioste, Pulci, renonçant à leur mission civilisatrice, au sacerdoce dont le génie les avait oints et chargés, font nonchalamment de l'art pour l'art, cherchent à se tromper eux-mêmes, oublient honneur, patrie, liberté, dignité, dans le culte de la beauté plastique. Ni leurs statues ne gardent le rayonnement de Pygmalion, ni leurs tableaux les souffles vibrants et les énormes profondeurs de l'idéal, ni leurs livres le sentiment de l'infini, ni leurs discours la sonorité de l'âme. Condamnés à mourir, déjà glacés par le vent du sépulcre, ils mettent leur gloire à sourire dans l'agonie.

Olivier Basselin vivait à une de ces époques; mais s'il a été indifférent, il n'a pas, à l'exemple de Froissart, condamné les vaincus. Certes il ne fut ni austère comme Caton, ni vaillant comme Jeanne d'Arc.

« Assis, le dos au feu et le ventre à table », il pensait, comme tant d'autres, échapper à la bourrasque, en se faisant petit. Ses chansons ne le sauvèrent pas !....

Hélas ! Olivier Basselin,
Nous n'aurons plus de vos nouvelles :
Vous ont les Anglais mis à fin.

(*Chanson du Manuscrit de Bayeux.*)

Longtemps répétées par les buveurs normands, transmises par les rapsodes de Rouen, de Vire et de Falaise, elles furent imprimées pour la première fois vers l'année 1576, par les soins de Jean Le Houx, avocat de Vire et poëte. De là sans doute le rajeunissement du style, et la clarté de ces vers d'où sont bannis les archaïsmes.

Au contraire, vit dans sa naïve saveur, dans son originalité, dans sa rude et pittoresque langue, l'œuvre de François Villon. Ici nous pourrons juger le poëte et son style. Villon naquit à Paris, de parents obscurs et pauvres :

Pauvre je suys, de ma jeunesse
De pauvre et de petite extrace ;
Mon père n'eut onq grand' richesse,
Ni son ayeul nommé Erace,
Pauvreté tous nous suyt et trace
Sur les tumbeaulx de mes ancestres
(Les âmes desquelz Dieu embrasse)
On n'y voyt courronnes ne sceptres.

Il s'en rit, le joyeux compaignon; content pourvu qu'il vive :

> Myeux vault vivre soubz gros bureaux
> Pauvre, qu'avoir été seigneur
> Et pourrir soubz riches tumbeaux.

A l'âge de vingt-cinq ans, il avait été plus d'une fois enfermé au Châtelet pour des larcins de rôt et de pâtisserie. Des délits plus graves le firent condamner à être pendu. A la veille d'aller à la potence il nargue la mort, et peint sa mine et celle de ses compagnons de gibet.

> La pluye nous a buez et lavez,
> Et le soleil desséchez et noirciz;
> Pies, corbeaulx, nous ont les yeux cavez
> Et arraché la barbe et les sourcilz,
> Jamais nul temps nous ne sommes rassis.
> Puis çà, puis là, comme le vent varie,
> (A son plaisir) sans cesse nous charie,
> Plus becquetez d'oyseaulx que dez à coudre!

Ce tableau digne de Callot, en sa brutale exactitude, donne une idée du talent de Villon. Ce poëte, « habile », disait Marot, « en l'art du croc et de la pince », ne l'est pas moins en celui de trouver les expressions qui « enfoncent dans l'esprit », suivant le mot de Montaigne, la signification des choses. Charles d'Orléans, poëte de cour, parle le langage des courtisans, la langue de Blois, de Chenonceaux,

de Londres; car en témoignage de leur suzeraineté les gentilshommes de Henri V, roi d'Angleterre, se piquaient de parler français. En Villon je remarque pour la première fois l'idiome populaire, vif, hardi, railleur, effronté, parfois triste comme venant des profondeurs de l'âme, et chargé du poids de la misère; sans cesse renouvelé; puisant mainte jeunesse dans la source ou plutôt dans le ruisseau des rues; mais ce ruisseau parfois reflète les étoiles, alerte, changeant, rayonnant, fangeux, obscène, trivial, éloquent, sublime; véritable rhythme de ce peuple de Paris qui vit de contrastes, le plus imprévoyant, le plus improvisateur; le plus sage, le plus fou, le plus logique, le plus insensé, le plus doux et le plus cruel des peuples. Pareil à cette foule, Villon est philosophe et gouailleur. Pensée profonde, rire cynique. Pareil à Basselin, mais infiniment plus varié, presque toutes ses pensées sortent de son fonds. Sa vie, ses amours, sa pauvreté, ses prisons, ses malheurs, ses vices sont les inspirateurs de sa muse. Avant lui, la race des poëtes, depuis qu'ont disparu les grandes épopées du douzième siècle, est une sorte de famille abstraite, surchargée de souvenirs confus, succombant sous le harnais d'une érudition pédantesque, enflée et gonflée de scolastique. Avec lui, commence la grande et vivante école

de ces penseurs puissants et naïfs dont les poëmes sont comme les confessions d'une âme, et qui de Marot, de Régnier, de La Fontaine, passe à André Chénier pour aboutir à Alfred de Musset, à Béranger et à Victor Hugo. Lignée vraiment française par la gaieté mélancolique, par la vivacité du tour, par l'impétuosité de la parole, en même temps que par la clarté et la grâce.

Le *Petit Testament*, le *Grand Testament*, les *Ballades* de Villon me paraissent le premier recueil de vers où s'affirme l'esprit français. Ce bohême que l'idée de la mort inspire si souvent et qui, au rebours d'Horace et d'Olivier, la redoute et la considère comme le problème posé au bout de la destinée; ce coupeur de bourses, ce tire-laines, « ce vaurien de « génie[1] », est tour à tour satirique, narquois, sceptique, croyant, pathétique. Il rit et il pleure, et même son rire est trempé de larmes. Qui de vous ne sait par cœur la *Ballade des Dames du temps jadis ?*

Dictes-moy, où, ne en quel pays
Est Flora la belle romaine,
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine?

---

1. L'expression est de Francis Wey.

Echo parlant quand bruyt on maine
Dessus rivière, ou sus estan
Qui beaulté eut trop plus qu'humaine...
Mais où sont les neiges d'antan?

La royne Blanche comme un lys
Qui chantoit à voix de sereine;
Berthe, aux grans piés, Bietris, Allys,
Harembouges qui tint le Mayne
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Que Angloys bruslerent à Rouen.
Où sont-ilz, Vierge souveraine?...
Mais où sont les neiges d'antan?

Cet accent mélancolique et doux n'est pas rare dans Villon. Il s'allie parfois à un sentiment religieux très-élevé et très-pur, et c'est une chose digne d'attention que ce copieux rimeur, repu de franches lippées, hanteur de mauvais lieux, se préoccupe surtout de l'idée de la mort. Elle lui inspire d'admirables vers, émus et pittoresques.

Où sont les gratieux gallans
Que je suivoye au tems jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisants en faictz et en dictz?
Les aucuns sont mortz et roydiz,
D'eulx n'est-il plus rien maintenant
Repos ayent en paradis,
Et Dieu saulve le remenant.

De son œil, trop souvent troublé par l'ivresse, mais pénétrant et grave, Villon regarde triste-

ment le déclin des choses; il interroge les feuilles qui tombent, les roses qui se fanent, les verres qui se vident, les jeunes femmes qui se font vieilles, les rides qui succèdent aux belles et fraîches couleurs; et de cette contemplation jaillit une source abondante de maximes philosophiques, simples, profondes, originales, sans nulle déclamation.

Quiconques meurt, meurt à douleur
Celluy qui perd vent et aleine
Son fiel se crève sur son cueur.

Et il ajoute, avec une incomparable énergie :

La mort le faict frémir, pallir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Joinctes et nerfz croistre et estendre,
Corps feminin, qui tant est tendre,
Poli, souef, si gracieux.
Faudra il à ces maulx entendre ?
Ouy, ou tout vif aller ès cieulx.

Heureux si je puis préserver de l'oubli cet enfant du peuple ! Je lui rends sa place, la première, parmi ceux du quinzième siècle. Il me plaît, suivant l'expression de Nisard, de « voir « percer, sous les haillons du pauvre, les ailes « du poëte ! »

François Villon est le plébéien, Charles d'Orléans, le gentilhomme; Olivier Basselin, le bour-

geois. Différents de ton, de génie, de race et de langue, ils se touchent tous les trois par la chanson élégiaque, érotique, bachique ; ils annoncent Bachaumont, Panard, Collé, Désaugiers, je n'ose dire Béranger, qui a élargi le domaine de la chanson jusqu'aux limites de l'ode et du dithyrambe.

La chanson, c'est le génie même de la France, « Nos pères », dit Tacite, « se consolaient par « des chansons » ; en France, « tout finit par des « chansons », disait Chamfort. « Le peuple « chante, il payera », disait Mazarin.

Elle a traversé, d'un vol éblouissant et continu, toute notre histoire, depuis la chanson de Roland jusqu'à la *Marseillaise;* elle a fustigé les abus, bafoué les vanités, enflammé les âmes, tranfiguré le peuple, tué des gouvernements et gagné des batailles. Elle allait ainsi, ailée, frémissante, oiseau divin, au-dessus de la mêlée des hommes; elle allait, satirique, archiloquienne, anacréontique, humaine. Basselin disait :

Si j'ay un ami, quand je bois,
Je voudrois qu'il bust avec moi
Du meilleur vin que l'on peult boire.

Rouget de l'Isle disait, inspiré :

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !

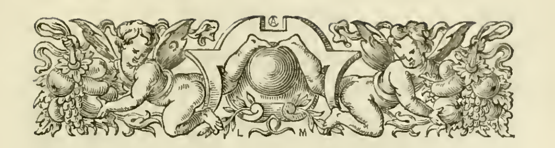
Béranger s'écriait, l'œil fixé sur les pages de l'avenir :

Peuples, formez une Sainte-Alliance
Et donnez-vous la main !

En 1848, Pierre Dupont :

Changeons les armes de la guerre
En des instruments de labour !





CHAPITRE VIII

L'ART DRAMATIQUE AU MOYEN AGE
LES MYSTÈRES



Le coup mortel porté au théâtre ancien lui vint du christianisme ; et, par un singulier retour des choses d'ici-bas, l'origine du théâtre moderne vint du catholicisme. Le drame commença dans les églises, comme il avait commencé en Grèce dans les mystères d'Éleusis et dans les fêtes de Bacchus. Pourquoi Tertullien, Cyprien, Lactance, Chrysostome condamnèrent-ils le théâtre ? Ces esprits élevés et délicats pour qui les souvenirs littéraires avaient tant de charme et de saveur ; ces érudits poétiques chez lesquels s'était réfugiée la grâce de Simonide, la sérénité d'Homère, la sagesse d'Hé-

siode, la mélancolie virgilienne en même temps que l'éloquence des tribunes d'Athènes et de Rome ; ces apôtres d'un Dieu né dans une crèche et mort sur une croix, qui, bien différents de leurs successeurs, prononçaient des discours sur le parti que l'on peut tirer de la lecture des auteurs profanes et ne craignaient pas de rendre justice aux beautés de Pindare, ainsi qu'à la pureté de la philosophie de Platon ; ces révolutionnaires, pieux envers leurs aînés, est-ce qu'ils s'attaquaient aux vers immortels d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide ? On raconte que saint Jean Chrysostome faisait ses délices d'Aristophane, et tout le monde sait que saint Jérôme savourait Térence. La curiosité lettrée se mêlait, chez eux, à l'ardeur apostolique. Ce n'était donc pas le théâtre, où l'on jouait *Prométhée*, *l'Orestie*, *Œdipe*, *Philoctète*, *les Chevaliers* et *les Nuées*, que l'Église poursuivait de ses anathèmes, c'était la scène avilie, impudique, où l'art expirant s'enfuyait devant la débauche. Ce théâtre de la décadence révoltait, à bon droit, les regards et la conscience d'une société nouvelle, née de la fange du vieux monde césarien. Ce n'étaient pas non plus des acteurs récitant de magnifiques mélopées harmonieuses que proscrivaient les Pères ; c'étaient des mimes, des bateleurs, des histrions. En cette campagne de la pudeur, les Chrétiens ne furent pas seuls.

Lorsque l'empereur Julien essaya de restaurer le paganisme, une de ses réformes fut d'interdire les théâtres païens aux prêtres païens : « Avertissez-les, écrivait-il au grand pontife « Arsace, qu'un sacrificateur ne doit pas fré- « quenter le théâtre, ni boire dans un cabaret, « ni exercer quelque métier vil ou honteux. »

A dater du règne de Constantin, la législation porte témoignage de la sévérité du christianisme envers le théâtre. On voit, par divers édits, qu'il était défendu aux comédiens convertis de remonter jamais sur la scène ; aux comédiennes, de porter des pierreries et des étoffes précieuses ; aux juges, de fréquenter les théâtres, hormis les jours de fête, pour la naissance ou l'avénement de l'empereur. Mais ni les discours évangéliques, ni les édits impériaux n'auraient suffi à extirper cette lèpre qui rongeait la face divine de l'art théâtral. Victorieux, le christianisme lui-même souffrit, dans sa ville métropolitaine, de plus grandes turpitudes que n'en avait vu la Grèce idolâtre. Ce qu'il y eut jamais de plus infâme dans les scandales de la scène se vit dans Constantinople et y fut représenté par la courtisane Théodora, fille d'un belluaire, et qui devint impératrice. Constantinople était ivre de la licence des théâtres comme de la pompe des cérémonies religieuses. La foule pleurait, priait, applaudissait aux homélies de

ses grands évèques, et, sortie des églises, se ruait aux amphihéâtres.

L'invasion des Barbares acheva ce que l'anathème avait commencé. Partout, en Occident, les théâtres disparurent, et, parmi tant de ruines et de misères, en présence des débris du droit et de la figure mutilée de la Patrie, le regret le plus vif fut celui des théâtres perdus. Les habitants de Trèves, après la désolation de leur cité, l'armée barbare s'étant retirée, leur première pensée, leur première supplique à l'empereur, c'est de demander le rétablissement des spectacles; tant il est vrai que l'âme humaine a besoin d'échapper aux tristes réalités de la vie et de s'immerger au sein de l'idéal! Malheur aux nations qui, désertant les lumineuses cimes sereines, hantées par le génie des grands poëtes, se plongent dans la fange des plaisirs sensuels! Elles croient satisfaire à ce besoin d'idéal, elles ne font qu'assouvir des instincts misérables; en sorte que le théâtre, qui devrait être une école d'héroïsme et d'honneur, se change en une boutique d'infamie. En Orient, au septième siècle, sauf à Constantinople, les jeux dramatiques étaient détruits. Mais il semble que l'esprit de l'homme ait incessamment besoin des émotions de la tragédie ou de la comédie. Eschyle, Ménandre et Plaute ne sont plus; les cirques de Nimes, d'Arles, de

Lyon, de Trèves, de Poitiers, à moitié écroulés, domaines du silence, envahis par l'herbe et les ronces, les vers des monuments, ont vu s'écouler pour la dernière fois, par leurs énormes vomitoires, la foule des sénateurs, des chevaliers, des colons et des plébéiens; l'amphithéâtre de Titus subit à Rome la même injure que les thermes de Julien à Paris ou le théâtre de Diane à Arles; seul, le clocher de l'église romane surmonte cet amas de poussière. Eh bien! au milieu même de l'église s'installe un théâtre nouveau. Au lieu de célébrer les fêtes, on les représente, on les joue : épopée, drame, satire, se mêlent et se croisent dans la nef; épopées grossières, drames informes, satires souvent licencieuses et effrénées, restes d'un banquet d'immortels, miettes du festin où s'était assise la Grèce de Périclès. S'agit-il de Noël? on figure dans l'église la crèche, les bergers, les mages, le bœuf, l'âne réchauffant le fils de la Vierge. Puis, à ces expositions naïves de la tragédie de Jérusalem, on mêle je ne sais quel comique bizarre.

De là, sans doute, les abus qui passèrent dans nos églises d'Occident : cette fête de l'Ane, *adventavit asinus pulcher et fortissimus*; la fête des Fous, qui rappelait, en ses grossières licences, et dépassait les énormités des fêtes de Flore et de Cérès; la procession du

Renard en habit sacerdotal, avec l'aumusse, l'étole et le rochet; à Paris, la fête des sous-diacres ou diacres saouls, qui, faisant un évêque des Fous, l'encensaient avec du cuir brûlé; on y chantait des chansons obscènes, on mangeait sur l'autel; à Évreux, le premier mai, le jour de Saint-Vital, c'était la fête des Cornards : on se couronnait de feuillage, les prêtres mettaient leurs surplis à l'envers et se jetaient les uns aux autres du son; les sonneurs lançaient à la foule des galettes vulgairement appelées *casse-museaux;* à Beauvais, on promenait une fille et un enfant sur un âne; le refrain chanté à la messe était: *Hihan!* A Reims, les chanoines marchaient sur deux files, traînant chacun un hareng, chacun marchant sur le hareng de l'autre.

Ainsi, lorsque Thespis, pendant les Dionysiaques, promenait, dans les villages de la Grèce, sa troupe d'acteurs, le chœur, souvent aviné, chancelant, chantait *Evohe!* et dansait autour de l'autel de Bacchus ces danses primitives et grossières que regrettait plus tard Aristophane, les préférant aux mollesses raffinées et aux élégances chorégraphiques des mimes de son temps. L'origine de l'art théâtral a été la même en Grèce et en France; mais à Thespis, à Phrynicus succédèrent, à un court intervalle, Eschyle et Sophocle; le génie grec grandit tout à coup, enfant merveilleux, fils aîné

des Muses; tandis qu'en France, en Angleterre, il fallut trois cents ans pour arriver à Shakespeare et à Corneille.

A côté de ces fêtes burlesques, où éclatait le rire de nos pères avec le son vibrant d'une trompette qui sonne la charge, on célébrait une fête terrible : la Danse Macabre, ou Danse des Morts. Non pas l'allégorie morale et dramatique du poëte espagnol Don Santo Rossy, intitulée : *la Danse générale*, drame dont les personnages sont : la Mort, un prédicateur et des personnes de toute condition, hommes, femmes, jeunes filles; où la Mort, ouvrant la scène : « Je suis, disait-elle, la Mort inévitable « pour toutes les créatures qui sont et qui « seront dans le monde. J'appelle chacun, et je « dis : Hélas! pourquoi t'inquiètes-tu de cette « vie si courte qui passe en un moment, puis- « qu'il n'est pas de géant si fort qui puisse se « préserver de cet arc? Il convient que tu « meures quand je te frapperai de ma flèche cruelle. » A la Mort succédait un prédicateur qui, dans un long sermon, conseillait de faire de bonnes œuvres et de se tenir prêt pour la danse générale. Après lui, la Mort reprend et dit : « Tout ce qui naît dans ce monde, en « quelque condition que ce soit, vient à la « danse mortelle. Celui qui ne voudra pas, « je suis prête à l'y faire venir de force ou de

« gré. Puisque le frère vous a prêché que vous « ayez tous à faire pénitence, quiconque ne vou- « dra pas y mettre ses soins est désormais déses- « péré. » La ronde va commencer. La Mort, promenant les regards sur toute cette foule, s'écrie : « J'appelle d'abord à ma danse ces « deux jeunes filles que tu vois là si belles; elles « sont venues à mauvaise intention pour en- « tendre mes chansons, qui sont tristes. Mais ni « les pleurs, ni les roses, ni les parures qu'elles « ont coutume de porter ne les défendent. Si « elles le pouvaient, elles voudraient bien se « séparer de moi; mais cela ne se peut, car « elles sont mes fiancées. »

Mélancolie navrante, poésie triste et cependant raffinée qui annonce les *Autos Sacramentales* de Lope de Vega et de Calderon. Il y a, sur cette funèbre allégorie, un rayon du soleil espagnol, qui brille sur la neige de la Sierra Nevada et perce les profondeurs des branchages dans la Sierra Morena. La danse dont je parle n'est point une allégorie, un drame symbolique éclos du cerveau des poëtes; c'est une réalité poignante, un drame historique. « L'Espagne, « ou plutôt le Portugal, eut son danseur spec- « tral dans le roi don Pedro, qui, en son « terrible deuil d'Inès, qui lui dura jusqu'à la « mort, éprouvait un besoin étrange de danse « et de musique. Quelquefois, quand il ne

« dormait pas, il prenait de longues trom-
« pettes d'argent avec des torches, et il s'en
« allait dansant par les rues; le peuple alors se
« levait aussi, et, soit compassion, soit entraî-
« nement méridional, ils se mettaient à danser
« ensemble, peuple et roi, jusqu'à ce qu'il en
« eût assez et que l'aube le ramenât épuisé à
« son palais [1]. »

En France, en Angleterre, en Allemagne, on vit tournoyer, comme une vision d'échappés de l'abîme, la Danse Macabre ou Danse des cimetières. « Le spectacle de la Danse des Morts
« se joua à Paris, en 1424, au cimetière des
« Innocents. Cette place étroite, où pendant
« tant de siècles l'énorme ville a versé presque
« tous ses habitants, avait été d'abord tout à la
« fois un cimetière, une voirie hantée, la nuit,
« des voleurs; le soir, des folles filles qui fai-
« saient leur métier sur les tombes [2]. »

Ce mélange d'horrible et de grotesque, de tragédie et de farce patibulaire, ce *rictus* de Satan sur la face auguste de Jésus-Christ, cette brutalité dans une sombre joie et cette insouciance farouche dans la pauvreté et la maladie, cette gaieté de sépulcre, sont le caractère même du moyen âge. Depuis qu'était éteint le souffle

---

1. Michelet, *Histoire de France.*
2. Michelet, *Histoire de France.*

épique des Trouvères, ces caractères bizarres, contradictoires, sinistres, parfois sublimes, presque toujours abjects, même dans leur naïveté, se rencontraient non-seulement dans les mœurs, mais dans l'architecture, au front des cathédrales, sous les porches, où de prodigieux bas-reliefs (grattés et ruinés par une piété ridicule, qui s'efforce en vain de faire mentir l'histoire) déroulaient côte à côte, avec la légende emparadisée des saints, le poëme hurlant et déchirant des régions de l'abîme. Ils s'étalaient dans les œuvres littéraires, si l'on peut donner le nom de littérature à d'informes essais où balbutie le génie de nos aïeux.

Marquer avec précision la date où fut représentée pour la première fois une pièce de théâtre en langue vulgaire est chose malaisée. Je suis tenté de croire, avec Achille Jubinal et Magnin (contrairement à l'opinion de Fontenelle), que, quelle qu'ait été sa forme, quelles que soient les modifications qu'il ait subies, l'élément dramatique n'a jamais cessé d'exister. Il n'y a point eu solution de continuité dans la marche de l'intelligence humaine. Sans parler ici des agapes de l'Église, qui plus tard se convertiront en fêtes hiératiques; sans remonter au *Christ souffrant* de Chrysostome, non plus qu'au théâtre de Hroswitha (rose blanche), qui, dès le dixième siècle, se composait de six

comédies et d'un petit drame allégorique intitulé : *la Foi*, *l'Espérance et la Charité;* laissant aux érudits philologues le soin de marquer l'invasion de la langue populaire qui pénétra dans l'Église par les épîtres farcies, *epistolæ farcitæ*, ou chants alternatifs du peuple et du clergé, je pense que le onzième siècle nous fournit plusieurs monuments dramatiques importants. C'est d'abord un Mystère des *Vierges folles* et des *Vierges sages*, écrit en trois langues, en latin, en français et en provençal, et dont Raynouard a dit : « Cet ouvrage « présente les éléments et la marche d'un « drame, c'est-à-dire qu'il a une exposition, un « nœud et un dénoûment. » Ensuite un mystère de la *Nativité ;* et enfin quatre mystères latins : celui des *Trois Mages*, celui du *Massacre des Innocents*, celui de la *Résurrection* et celui de l'*Apparition de Jésus à ses disciples*, *à Emmaüs*.

Le douzième siècle nous offre, en Orient, deux drames dus à Prodroma et à Plochyre. En Occident, Guillaume Hermann, poëte anglo-normand, Étienne de Langton, évêque de Canterbury, Bernard Pèze, composent tour à tour des mystères; Geoffroy, abbé de Saint-Alban, compose un jeu de *Sainte Catherine*, lequel a ceci de remarquable qu'il fut joué par des séculiers, et qu'on emprunta, pour sa re-

présentation, au sacristain de Saint-Alban, les chapes et les ornements de l'abbaye De là à la dépossession des clercs par les laïques, il n'y avait qu'un pas. On le fit au siècle suivant. En effet, dès le treizième siècle, l'élément profane se mêla à l'élément religieux ; les Trouvères firent concurrence aux auteurs sacrés. Le jeu de *Robin et de Marion*, le jeu de *la Feuillée*, celui de *Pierre de la Broce qui dispute Fortune par devant Raison*, la *Disputoison de Charlot et du barbier de Melun*, l'*Herberie de Rutebeuf*, marquent les diverses étapes de cet envahissement.

Toutefois, les compositions dramatiques connues sous le nom de *Miracles* l'emportent en nombre sur les jeux des Troubadours et des Trouvères. Ce sont les Miracles de *Nostre-Dame au sujet d'un enfant qui fut donné au diable quand il fut engendré;* les Miracles : d'*un roy qui fist couper le poing à saint Jean Chrysostome, et Nostre-Dame luy refist une nouvelle main;* — d'*une Nonne qui laissa son abbaye pour s'en aller avec un chevalier qui l'espousa, et, depuis qu'ils eurent eu de biaux enfants, Nostre-Dame s'aparut à elle, dont elle retourna dans son abbaye, et le chevalier se rendit moine ;* — d'*un Pape qui, par sa convoitise, vendit le baume dont servoit deux lampes dans la chapelle de Saint-Pierre ;* — de *l'empereur Julien*,

que saint Mercure tua par le commandement de Nostre-Dame; — d'*une femme nommée Théodora, qui, pour son péché, se met en habit d'homme, et pour sa pénitence devint moine et fut tenue pour homme jusqu'après sa mort;* — de *saint Valentin, qu'un empereur fit décoller devant sa table, et tantôt s'étrangla l'empereur d'un os qui lui traversa la gorge, et les diables l'emportèrent;* — d'*une fille d'un roi de Hongrie qui se coupa la main pour ce que son frère la vouloit épouser, et un esturgeon garda la main sept ans dans sa mulette;* — de *sainte Bauteuch, femme du roi Clodoveus, qui, pour rebellion de ses enfans, leur fit cuire les jambes, dont depuis se convertirent et devinrent religieux;* — de *la fille d'un roi qui se partit d'avec son père parce qu'il la vouloit épouser, et laissa habits de femme, et se maintint comme chevalier et fust soldat de l'empereur de Constantinople;* — de *saint Alexis, qui laissa sa femme le jour qu'il l'eut espousée pour aller estre pauvre par le pays pour l'amour de Dieu, et garder sa virginité. Et depuis revint chez son père, et là mourut sous un degré et ne le connut l'an devant qu'il fut mort.*

Toutes ces compositions poétiques : jeux, miracles, tensons, y compris l'*Heregia del Peyres*, dans laquelle Fontenelle croit voir un drame véritable, dont l'auteur serait un Pro-

vençal du nom d'Anselme Faydit, ces récits légendaires, ces romans pieux, sont plutôt des complaintes chantées par des rapsodes populaires, coupées en strophes, à peine dialoguées, que de véritables embryons dramatiques. J'y reconnais, sous le voile mystique du catholicisme, un souvenir vague de la légende de Bacchus, chantée par le chœur, et d'où plus tard se détacheront des personnages pour former la véritable tragédie.

Vers le quatorzième siècle, toutes les fois qu'il survenait quelque solennité, un mariage royal, la présence d'un prince étranger, on donnait des spectacles dans les rues. Il y avait aussi, à l'entrée des rois et des reines, et durant les festins, des espèces d'actions théâtrales nommées *Entremets*. En 1378, Charles V, ayant donné au Palais-de-Justice un grand repas à l'empereur Charles IV, son oncle, fit représenter un *entremets* en deux parties, dont le sujet était la conquête de Jérusalem par Godefroi de Bouillon. Au premier acte, on vit un vaisseau peint de mille couleurs, ayant châtel devant et châtel derrière, représentant la flotte des Croisés, à la tête desquels on remarquait Pierre l'Hermite en habit de moine. A l'aide de machines cachées dans l'intérieur, le vaisseau parvint à se mouvoir et à passer du côté droit de la salle au côté gauche, où était figu-

rée Jérusalem, ayant ses tours, son temple et ses murailles garnies de Sarrasins, que les Chrétiens assaillirent. On pense bien que la victoire ne demeura pas aux premiers. Lorsque le roi Philippe le Bel arma son fils chevalier, il y eut un *entremets* où paraissait Notre-Seigneur mangeant des pommes avec sa mère, et disant des patenôtres. « On entendit les bien-« heureux chanter dans le Paradis, en la com-« pagnie d'environ quatre-vingt-dix anges; on « entendit les damnés gémir dans un enfer noir, « au milieu de cent diables qui riaient de leurs « supplices; on vit aussi un renard habillé en « clerc, etc. »

Vers les dernières années de ce siècle et les premières du quinzième, le théâtre devint définitivement populaire et séculier. Les mystères de la religion et les sujets tirés de l'histoire sainte se détachèrent alors de la liturgie et passèrent aux mains des *Confrères de la Passion.* « Tout le monde sait que leur première « résidence fut à Saint-Maur-les-Fossés, puis « à Vincennes, alors lieu favori de pèlerinage « et de plaisir pour les Parisiens, et que là se « fit, en 1398, le premier essai de leurs repré-« sentations, imitées des chants et des cantiques « que psalmodiaient ou mimaient, en l'honneur « des saints et des martyrs, les pèlerins qui se « trouvaient rassemblés en ce lieu. »

Le prévôt de Paris s'étant imaginé d'y apporter obstacle, « à cause, disent les frères Parfait, de la liberté que ces bourgeois prenaient « de jouer dans un lieu renfermé, où peut-être « ils exigèrent de l'argent des spectateurs », les pieux acteurs érigèrent leur société en confrérie sous le titre de la Passion de Notre-Seigneur, et se pourvurent devant la Cour. Charles VI, ayant assisté à quelques-unes de leurs représentations, en fut si satisfait qu'il accorda aux Confrères, le 4 décembre 1402, des lettres patentes provoquées par une requête de Jehan Aubry, Jehan Dupin et Pierre d'Oismont, maîtres et gouverneurs de la Confrérie de la Passion et Résurrection de Notre-Seigneur, fondée en l'église de la Trinité, par lesquelles il les autorisait « à transférer leur théâtre à « Paris, à jouer dans cette ville des comédies « pieuses, et à se montrer dans les rues vêtus « de leur costume théâtral ».

Les Confrères, que le roi Charles VI appelle « mes amés et féaux », doivent être considérés comme les successeurs de ces jongleurs et jongleresses de profession qui, réunis en association vers la fin du règne de saint Louis, et retirés dans une rue qui prit d'abord leur nom, et qui depuis, en 1331, fut appelée rue de Saint-Julien-des-Ménétriers, chantaient les gestes de la Croisade, les récits des pèlerins, les

miracles et les mystères. Les Confrères, plus habiles, venus après eux, cherchaient à transformer ces rapsodies en actions mimiques, propres à frapper les assistants. Leur théâtre, en effet, avait de quoi piquer la curiosité d'une foule du quinzième siècle. La scène était formée de vastes échafauds dressés au milieu d'une place publique ou d'une colline qui s'élevait à l'extrémité d'une plaine. Quelquefois, la chose se présentait d'une façon encore plus pittoresque. A Bourges, en 1436, pour représenter le mystère des *Actes des apôtres*, on éleva sur le circuit de l'ancien amphithéâtre, ou fossé des vieilles arènes romaines, « un amphithéâtre « à deux étages, surpassant la sommité des de- « grés, couvert et voilé par-dessus, pour garder « les spectateurs de l'intempérie et ardeur du « soleil. » C'est le *velarium* du Colysée. Quant à la disposition intérieure de la scène, on divisait le théâtre en étages, dont chacun représentait une ville, une province, etc., et ces *établies*, en se subdivisant, représentaient à leur tour diverses localités. L'ensemble de la scène se nommait l'*Eschafault*, le *Jeu* ou le *Parloir*. On plaçait au sommet le Paradis, au bas l'Enfer, au milieu le Purgatoire, et, pour simuler la colère ou la joie divine, on avait soin de cacher dans le Paradis un orgue, qui servait en même temps à accompagner le chœur des

anges. Au bas des échafauds, et non sur le théâtre, on voyait s'ouvrir et se refermer successivement la gueule d'un dragon qui dormait entre deux diables sur la scène et les recevait à leur sortie. Cela figurait l'infernal abîme. On eût pu s'y tromper et prendre ce lieu pour un arsenal, car on y trouvait des couleuvrines, des arbalètes, et même des canons, *pour faire noise et tempeste*. Quant au Purgatoire, voici ce que nous a transmis le mystère de la *Résurrection :* « Notez que le limbe doit être en une habita- « tion en la façon d'une grosse tour quarrée, « environnée de retz et de filets ou d'autre « chose clère, afin que, parmi les assistants, on « puisse voir les âmes qui y seront; et derrière « ladite tour, en un entretien, doit avoir plu- « sieurs gens criant et gueulant horriblement « tous à une voix ensemble, et l'un d'eux, qui « aura bonne voix et grosse, parlera pour lui « et les autres âmes damnées de sa compagnie. » C'est le chef de chœurs, le coryphée à voix de basse-taille des réprouvés. Il est, en effet, manifestement impossible d'imaginer un damné avec une voix de ténor. Sur cette scène bizarre, formidable en sa naïveté, les Confrères jouaient des mystères qui souvent duraient plusieurs jours, et étaient, à cause de cela, divisés en journées (comme les pièces espagnoles). Ils commençaient par une

symphonie et finissaient par un *Te Deum*.

On distingue trois grandes catégories de mystères suivant que le sujet est tiré : 1° de la Bible ou de l'Évangile; 2° des Légendes ou Vies des Saints; 3° de l'histoire profane. A la première catégorie appartient le *Grand Mystère*, en cent soixante-quatorze actes, où figuraient quatre cents acteurs; le mystère des *Actes des Apôtres*, en quatre-vingt mille vers, et dont la représentation durait quarante jours consécutifs; le mystère de l'*Ascension*, de la *Pentecôte*, de la *Nativité*, de l'*Apocalypse*, d'*Abraham*, du *Vieux Testament*, qui contenait plus de soixante mille vers. — A la seconde catégorie : la *Vie de Monseigneur saint Jean*, de *saint André*, de *saint Laurent*, le *Mystère de monsieur saint Christofle*, la *Vie de sainte Marie-Madeleine*, de *sainte Barbe*, de *sainte Geneviève*. A la troisième, le mystère de *Troie la Grande*, de *Griselidis*, de la *France*, où sont relatés les événements du règne de Charles VII.

Ainsi trois sources principales qui sont, en effet, communes à presque toutes les productions de l'esprit : la religion, la légende, l'histoire. La première fut alors la plus féconde; les mystères étaient le complément des sermons et des cérémonies religieuses. Détachés de la liturgie, ils passèrent aux mains des Confrères;

mais le théâtre, sorti de l'Église, vivait avec elle en bonne intelligence. La Bible fournissait les sujets, la sacristie les riches ornements, les chapes, les aumusses, les étoles, les dalmatiques, les croix d'argent et d'or; le clergé avançait ou retardait l'heure des offices pour que la foule pût jouir tour à tour des pompes de l'autel et des jeux de la scène; l'hôtel de la Trinité était une succursale des paroisses de Paris, et les Confrères de la Passion, des professeurs populaires d'histoire sainte. Ainsi, par l'organe sonore et rude des Menot et des Maillard, l'Église parlait au peuple la langue qu'il comprenait; par les mystères, elle s'adressait au permanent et puissant instinct, avide de spectacles, par où la Grèce se civilisa et par où Rome se perdit. Les monastères, les écoles, les prêches lui donnaient la direction de l'entendement, le mystère lui conquit le cœur et l'imagination des peuples, les funérailles lui livraient sa dépouille ; en sorte que, depuis le berceau jusqu'à la tombe, l'homme était, par ses soins, élevé, dirigé, pétri, charmé, ébloui, enseveli. Elle tenait, en ses mains maternelles, le lange, la toile, le linceul. Cette politique envahissante, cette sollicitude jalouse, ont de quoi faire réfléchir, et le critique est bien frivole qui ne voit dans les mystères qu'un informe essai d'art dramatique. J'y reconnais l'inten-

tion manifeste de l'Église de s'emparer des âmes et de leur imprimer à jamais son image et sa volonté. L'Espagne céda ; son art dramatique, étincelant de poésie, mais docile au joug, s'enferma dans le dogme. C'est la gloire de la France d'en être sortie par Corneille, par Racine, par Voltaire, et d'avoir ainsi, au-dessus de l'art sacerdotal, proclamé les droits et donné la formule de l'art humain. La tolérance, la liberté dans l'art, ont été les précurseurs de la tolérance et de la liberté dans les lois.

Jugeant les mystères à ce point de vue social et religieux ; je n'ai garde de partager le dédain qu'ils inspiraient à Fontenelle, vieillard qui jamais ne fut jeune, venu au monde à soixante ans, remplaçant le cœur par l'esprit, « ayant relégué le sentiment dans l'églogue », académicien et femme savante ; neveu, il est vrai, de Pierre Corneille, mais abusant, comme tant d'autres, de sa qualité de neveu d'un grand homme. Les mystères sont un tableau animé et sincère des croyances et des mœurs des aïeux ; tableau grossier, fruste, par cela même attendrissant. Non que je veuille justifier, sous le rapport du goût, les constructions cyclopéennes où Dieu, la terre, l'enfer, le purgatoire, le paradis, la création se mêlent en un dialogue sans fin, et où cependant manque le grand souffle qui soulève le poëte et emporte l'audi-

toire; non que je reconnaisse, comme type de drame, ces compositions trop souvent bouffonnes, triviales, où nous rencontrons des bourreaux qui se nomment : *Pesart*, *Torneau*, *Daru*, *Molestin;* où nous faisons connaissance avec les maçons *Casse-Tuilerie*, *Pile-Mortier*, *Gâte-Bois;* où nous voyons monter la garde par les soldats *Rouge-Museau*, *Edenté*, *Grappart*, *Tranchart*. Mais je crois que, pour comprendre le succès, l'applaudissement universel, l'attention ardente, l'émotion, le frémissement, l'enthousiasme des spectateurs, il faut se reporter au temps, se faire une âme du quinzième siècle. Ces mystères, moitié pieux, moitié burlesques, étaient considérés comme des actes de foi; les machines étaient magnifiques, merveilleuses pour le siècle; les entr'actes, si longs aujourd'hui, si froids, étaient remplis par le chant des psaumes, par la grande voix triomphante ou gémissante de l'orgue, qui se plaignait et grondait *Dies iræ*, ou éclatait en *Te Deum* et en *Hosannah*. Ajoutez à cette magnificence le respect pour les auteurs et les acteurs, presque tous évêques, chanoines, prêtres ou bourgeois ayant pignon sur rue.

« Messire Oudet Gobillon, vicaire, figure le « père de saint Martin (mystère de ce nom). « Frère Pierre Caillot, frère Jehan Vexanel, « frère Guenichot, frère Claude, messire Jean de

« Pouthoux, maistre Girard Dupin, maistre
« Philibert Berthelet, y remplissoient des rôles.
« Et fust Dieu un sire appelé Nicole, lequel étoit
« curé de Saint-Victor de Metz, lequel fust pres-
« que mort en la croix, s'il ne fust été secouru,
« et convint qu'un autre prêtre fust mis en
« croix pour parfaire le crucifiement pour ce
« jour. Et autre prêtre qui s'appeloit maître
« Jehan de Nicey, qui étoit chapelain de Mé-
« trange, fust Judas, lequel fust presque mort
« en pendant, car le cœur lui faillit, et fut bien
« hâtivement despendu et porté en voie. » Songez surtout à la curiosité des enfants, et que le peuple enfant du quinzième siècle, frappé, foulé, honni, ruiné, mangé, n'avait d'autre soulas que les spectacles où il lui semblait que Dieu même parlait. Pauvre homme, il se transfigurait une heure, oubliait, s'en allait parmi les anges. Aussi les mystères eurent-ils une longue existence et florissante, non-seulement à Paris, mais dans les provinces de France, et dans le reste de l'Europe, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Italie, en Espagne.

Je ne puis parcourir l'immense répertoire des confrères de la Passion. Je veux cependant montrer leur manière, leur méthode, leur style, leur pathétique et leur comique. Un poëte du nom de Jean Michel, angevin, passe pour l'auteur des mystères de la *Conception*, de la

Passion et de la *Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ*, sorte de trilogie qui, par lentes journées, conduit le spectateur de la maison de Joseph à la crèche, de la crèche au Calvaire, et du Calvaire au Thabor. Les personnages, au nombre de cent à cent vingt, depuis Dieu le Père, Jésus-Christ, le Saint-Esprit en forme de colombe blanche, jusqu'aux bergers, aux Mages, aux Pharisiens, offrent l'image de cette famille légendaire que nous retrouverons dans tous les mystères, mélange singulier de fable et d'histoire, de christianisme et de paganisme, de balbutiements du moyen âge et de souvenirs de l'antiquité. Les noms seuls suffisent à prouver combien la naïveté de ces temps est tourmentée, raffinée, contournée, ainsi qu'il arrive aux barbaries qui succèdent à des civilisations écroulées. L'esprit nouveau est encore imprégné de l'esprit ancien; il lui emprunte ses rides, il se couvre, pour ainsi parler, de ses feuilles mortes et jaunies, et nous prenons cette vieillesse pour une enfance et cet automne pour un printemps.

Le mystère de la *Conception* s'ouvre par un conseil tenu en Paradis, où la Paix, la Miséricorde, la Justice et la Vérité plaident alternativement, devant Dieu le Père, la cause de la Douceur et de la Sévérité, du Pardon et du Châtiment; à quoi répond le Juge suprême :

Pourquoi faut en conclusion,
Afin d'apaiser leur discord,
Que soit fait une bonne mort :
C'est qu'Adam meure; ainsi le faut
Pour obtenir par son défaut
Miséricorde à tous humains.

« Ici descend Vérité, tandis que les diables « parlent et se pourmainent, faisant semblant « de chercher le martyre ».

Lucifer, en une langue assez drue, s'écrie :

Diables d'enfer, horribles et cornus,
Gros et menus, aux regards basiliques, etc.

A côté de ce tableau, digne du crayon audacieux de Callot, je trouve des vers tout imprégnés d'un parfum grec; on dirait une amphore égarée parmi des tessons de bouteilles. Achin et Melchy, bergers des troupeaux de saint Joachim, père de la sainte Vierge, s'entretiennent de la grossesse de sainte Anne, leur maîtresse; ils se réjouissent par avance du plaisir qu'ils auront pour lors; les brebis iront paître aux meilleurs pâturages; ce n'est pas tout :

MELCHY

Les pastourelles chanteront.

ACHIN

Pastoureaux jetteront œillades.

MELCHY

Les nymphes les écouteront
Et les dryades danseront
Avec les gentes oréades.

ACHIN

Pan viendra faire ses gambades;
Revenant des Champs-Élysées,
Orpheus fera ses sonnades;
Lors Mercure dira ballades
Et chansons bien autorisées.

MELCHY

Bergères seront oppressées
Soudainement sous les pâtis, etc.

Je n'achève pas, le reste étant trop naïvement pastoral, avec une certaine grace anacréontique. Moins naïf pourtant que la déclaration d'amour de Joseph à Marie.

JOSEPH

Suave et odorante rose,
Je sais bien que je suis indigne
D'épouser vierge tant bénigne,
Nonobstant que soye descendu
De David; bien entendu,
Ma mye, je n'ai guères de biens.

MARIE

Nous trouverons bien les moyens
De vivre, mais que y mettons peine :

En tixture de soie et laine
Me cognais.

JOSEPH

C'est bien dit, mamye.
Aussi de ma charpenterie
Je gagneray quelque chosette.

C'est le *Cinq sols pour monter notre ménage* du drame larmoyant de *la Grâce de Dieu.*

Pareille naïveté enfantine et bourgeoise dans les détails du voyage de Joseph et de Marie à Bethléem. Cyrinus, prévôt de Judée, enjoint à Rapporte-Nouvelle de publier le mandement de l'empereur des Romains qui ordonne le dénombrement de ses sujets. Joseph et Marie sont sans argent; il faut néanmoins se rendre à Bethléem et s'y faire enregistrer :

JOSEPH

Eh bien, Marie, puisque ainsi est,
Mener notre âne conviendra,
Pour nous porter quand adviendra
Que nous nous trouverons fort las :
Aussi pour ce que n'avons pas
Tant d'argent que pourrions dépendre,
Nous marrons ce bœuf-cy pour vendre,
Si nous survient aucune affaire.

En s'en allant, ils rencontrent Abias, qui s'offre à les accompagner. Cependant Rapporte-Nouvelle vient rendre compte à Cyrinus de son

expédition, et le salue au nom de Mahomet. Marie et sa compagnie arrivent à Bethléem. Abias fait ce qu'il peut pour trouver un logement à Marie; il s'adresse au maître d'une hôtellerie et lui demande une chambre, si petite qu'il voudra. Joas (c'est le nom du maître du logis) les reçoit fort rudement :

JOAS

Vous n'y pouvez, croyez-vous pas!
Et quand place pour vous j'aurois,
Je ne vous y logerois :
Ce n'est pas ici l'hospital,
C'est logis pour gens de cheval,
Et non pas pour gens si meschans.
Allez loger emmy les champs,
Et videz hors de ma maison.

Enfin, après bien des prières, des supplications, Joas leur permet de se loger dans un vieux appentis à moitié découvert, et qui ne ferme point. Marie et Joseph s'y accommodent du mieux qu'ils peuvent, et Marie dit à Joseph d'avoir soin de leurs animaux :

JOSEPH

Ils sont très-bien liés tous deux :
Mais ici en droit cette brèche
Leur feroist une belle crèche,
Avant que je fasse départ,
Pour mettre leur mangeaille à part :

Ils seront très-bien ordonnés.
Or, vous tournez, baudet, tournez
Le museau devers la mangeoire;
Vous avez bien gagné à boire,
Car peine avez eue à foison.

Il y a là une bonhomie rustique qui m'enchante; c'est l'amitié de l'homme et de l'âne son serviteur, le fond même de l'âme du paysan. Lorsque Jésus est né, Marie parle en des vers pénétrés de respectueuse tendresse, où se mêle l'amour maternel à la foi :

Mon cher enfant, ma très-douce portée,
Mon bien, mon cœur, mon seul avancement,
Ma tendre fleur, que j'ai long-tems portée,
Et engendré de mon sang proprement :
Virginalment en mes flancs te conçus,
Virginalment ton corps humain reçus,
Virginalment t'ai enfanté sans peine;
Tu m'as donné connaissance certaine
Qu'à ton pouvoir âme ne se compère :
Parquoi t'adore, et te clame à voix pleine,
Mon doux enfant, mon vrai Dieu et mon père.

De ces épisodes touchants et simples vous passez à d'horribles péripéties; le meurtre, le sang, le carnage souillent la scène. Les mélodrames les plus noirs sont dépassés par la *Persécution des Innocents*, lorsque les satellites et les bourreaux d'Hérode : Arfrappart, Agrippas, Narinast, Kermoganes et Rechine, courent

exécuter les ordres du maître. Que diront les adeptes du réalisme des détails de la résurrection de Lazare ?

MARTHE

O benoist Sauveur Jésus,
Quatre jours il y a maintenant
Qu'il y est; il est si puant
Qu'âme ne le pourroit sentir.

Mais Jésus la rassure, et lui dit de ne rien craindre. « Ici étoupent tous les Juifs leur nez, et puis se mettent à lever la pierre. » Que vous semble de cette scène rapide, au dialogue entrecoupé, haletant? C'est le dernier repas de Jésus et des Apôtres :

JÉSUS

Je serai livré cette nuit ;
Et l'un de vous qui estes assis
A cette table, et qui a mis
La main au plat avec moi
Me trahira.

SAINT JACQUES MAJOR

Esse point moi ?

SAINT JEAN

Et moi aussy ?

SAINT PIERRE

Ou moi, qui suis icy assis ?

SAINT ANDRÉ

Et moi ?

SAINT SIMON

Suis-je point iceluy

SAINT JUDE

Esse point moi ?

SAINT THOMAS

Ou moi aussy ?

JUDAS

Nunquid ego sum Raby ?
N'esse point moi, maistre ?

JÉSUS

Tu le dis.

Voilà le véritable accent tragique, et, si je l'ose dire, la simplicité cornélienne. Enfin, il me paraît qu'il y a une certaine grandeur triste dans le dernier entretien de Jésus et de la Vierge, lorsque celle-ci, voyant que la mort de son fils est inévitable, le supplie d'adoucir, au moins pour les yeux d'une mère, les horreurs de ce tragique spectacle :

Au moins, veuillez de votre grâce
Mourir de mort brève et légère.
— Je mourrai de mort très-amère.

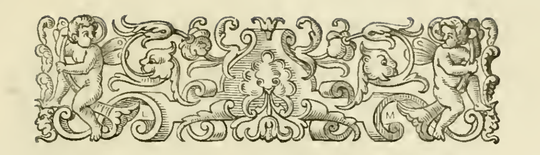
Doncques bien loin, s'il est permis ?
— Au milieu de tous mes amis.
Soit donc de nuit, je vous en prie.
— Mais en pleine heure de midi.
Mourez donc comme les barons.
— Je mourrai entre deux larrons.
Que ce soit sur terre et sans voix.
— Ce sera haut, pendu en croix.
Attendez l'âge de vieillesse.
— En la force de ma jeunesse.
Ne soit votre sang répandu.
— Je serai tiré et pendu,
Et me feront plaies très-grandes.
A mes maternelles demandes
Ne donnez que reponses dures.
— Accomplir faut les Écritures.

Le dialogue est pathétique ; le dernier vers est sublime.

Si la France alors avait produit un poëte, un génie créateur, quel drame! Où jamais s'est-il rencontré un sujet pareil ? La naissance, la prédication, les douleurs du Christ; le Jardin des Oliviers, le prétoire, la trahison de Judas, le reniement de saint Pierre, les larmes et les parfums de Madeleine, le peuple égaré qui demande la mort d'un juste; la marche au Golgotha, les dernières paroles, *ultima verba*, et, pour tout dire en un seul mot : un Dieu crucifié ! La légende d'Œdipe et d'Oreste ne secouait pas plus profondément les âmes athéniennes. Et songez que ce peuple croyait,

songez que les épines de la couronne du Christ lui entraient dans la chair, songez qu'il était mouillé de la sueur sanglante, qu'il fléchissait lui-même sous sa croix, buvait à l'éponge trempée de fiel d'une société marâtre; songez que la résurrection lui apparaissait vaguement comme un réveil lointain de ses droits; songez que lui aussi était né sur la paille, et qu'il se devait un jour transfigurer sur le Thabor de la Révolution. Mais Eschyle et Shakespeare nous ont manqué, comme Dante et Homère.





CHAPITRE IX

SOTIES, FARCES, MORALITÉS



Les essais tragiques de nos pères n'ont servi de rien à leurs successeurs. Dès le seizième siècle la tradition a été interrompue ; l'esprit français, désertant le moyen âge, s'est reporté vers l'antiquité, et le soleil jà longtemps couché de Rome et d'Athènes a été l'aube et l'aurore de la Renaissance. Jodelle, Garnier sont grecs ou s'efforcent de l'être. Théodore de Bèze luimême, dans le mystère du *Sacrifice d'Abraham*, donne aux plaintes d'Isaac la douceur éloquente des plaintes d'Iphigénie en Aulide :

ISAAC

Hélas ! père très-doux,
Je vous supply, mon père, à deux genoux
Avoir au moins pitié de ma jeunesse.

ABRAHAM

O seul appuy de ma faible vieillesse !
Las! mon ami, mon ami, je voudrois
Mourir pour vous cent millions de fois,
Mais le Seigneur ne le veut pas ainsi.

ISAAC

Mon père, hélas ! je vous crie mercy,
Hélas! hélas! je n'ai ni bras ni langue
Pour me défendre ou faire ma harangue.
Mais, mais voyez, ô mon père, mes larmes !
Avoir ne puis ni ne veux d'autres armes
Encontre vous ; je suis Isac, mon père,
Je suis Isac le seul fils de ma mère :
Je suis Isac qui tiens de vous la vie :
Souffrirez-vous qu'elle me soit ravie ?
Et toutefois, si vous faites cela
Pour obéir au Seigneur, me voilà,
Me voilà prêt, mon père, à deux genoux ;
Mais, qu'ai-je fait, qu'ai-je fait pour mourir ?

L'imitation d'Euripide est manifeste. Théodore de Bèze, savant érudit, comme la plupart des grands Huguenots, boit à la coupe antique.

En Espagne, au contraire, par Lope de Vega, Calderon, et les *Autos sacramentales*, l'art dramatique demeura fidèle à la tradition des

mystères, agrandie sans doute, éclairée, illuminée par une poésie étincelante comme la chaude lumière qui baigne le sommet des Sierras; mais l'art n'en resta pas moins enfermé dans la symbolique du catholicisme. En Angleterre, vous trouverez, en Marlowe, en Shakespeare lui-même quelques traces et de vagues souvenirs de l'art fruste et naïf, quoique souvent tourmenté et bizarre, qui caractérise les drames de la Passion. La France, et c'est là sans doute sa grandeur et ce qui justifie l'influence que son théâtre exerça sur le monde, échappe à l'orthodoxie, au symbolisme, à la théologie scolastique ; elle renoue la chaîne des temps, ressuscite l'idéal de Sophocle et d'Eschyle. Je sais qu'elle fit de cet idéal restauré une religion poétique, qu'elle s'astreignit à une discipline littéraire, et que, dans le besoin d'adorer et d'obéir qui sans cesse la domine, elle s'agenouilla devant Homère et Euripide, comme avaient fait les poëtes du quinzième siècle devant la Bible, l'Évangile et la *Légende Dorée;* mais il n'en est pas moins vrai qu'elle ouvrit à l'art des horizons nouveaux, inconnus, et que, par ce respect de l'antiquité profane, elle préparait le jour de la réconciliation de l'humanité.

En jugeant les mystères, j'étais placé entre deux écueils : le dédain et l'admiration. Le

premier m'a semblé injuste; la seconde m'a paru peu sensée, et même, si je l'ose dire, je me persuade que les admirateurs de ces ébauches les connaissaient mal. En voulez-vous une irréfutable preuve? Un critique respectable, Tissot, affirme avec cette candeur suprême, apanage des savants, qu'un manuscrit du fameux *Mystère de la Passion*, joué à Paris en 1402, et trouvé dans la bibliothèque de Valenciennes par M. Onésime Leroy, renferme les vers suivants, que Madeleine adresse à Judas « avec un accent qui rappelle celui du tendre Massillon » :

J'ai péché comme toi, et beaucoup plus encore.
Détestables péchés que toujours je déplore:
Mais ces pleurs sont si doux, si saints que je voudrois
Te voir, voir l'univers partager mes regrets.
Crois-moi, quand sous ses lois l'amour divin nous range,
Il s'empare du cœur d'une manière étrange,
Sur tous ses mouvements il étend son pouvoir,
Et produit plus d'ardeur qu'on n'en peut faire voir.
Mon abord, chez Simon, étonna l'assemblée ;
Je parus, je l'avoue, en folle échevelée,
Mais je ne pouvois plus consulter la raison :
L'amour qui m'emporta fut sans comparaison.
Hélas ! dès que je fus aux pieds de ce cher maistre,
Je commençai, tremblante, à ne me plus connaistre :
Je perdis la parole et parlai par mes pleurs :
Mais un amour secret régnoit dans mes douleurs.
Je vis de mes péchés un abyme effroyable :

Ma vie, en un instant, me parut incroyable.
Dieu seul a pu produire un si grand changement !
Dieu seul a pu causer mon grand dégagement !
Imite-moi, Judas, attends tout de sa grâce :
De mon penchant au mal je ne vois que la trace,
Je ne songe au passé que pour le regretter,
Je ne vois mes péchés que pour les détester.

Elle offre à Judas son intercession auprès de Dieu :

N'oses-tu l'approcher ? Ah ! je t'offre mes larmes,
Je reprendrai pour toi ces salutaires armes :
Je trouve à pardonner un triomphe si beau
Que j'accroîtrai sa gloire en un pécheur nouveau.

En dépit de quelque rouille, peut-être volontaire, semblable à ces trous vermiculaires que pratiquent dans les bois des bahuts modernes d'ingénieux marchands de bric à brac, nous laisserons-nous piper à cette poésie travestie, rajeunie, redorée et vernissée? Est-ce Madeleine qui parle ? ou plutôt n'est-ce point Bérénice, Esther, Héloïse, ou Dona Sol ? Combien différente la pécheresse du mystère!

Je veux être toujours jolie,
Maintenir état haut et fier,
Avoir train, suivre compagnie
Encore huy meilleur qu'hier.

Occupée à sa toilette, où elle se lave et se

farde le visage, elle se regarde dans son miroir, et consulte ses suivantes sur son ajustement. La toilette finie, elle fait répandre sur le plancher des fioles d'eau de rose. Ensuite, pour se désennuyer, elle propose à Rodigon un dialogue en forme de ballade. Il roule sur la galanterie. Madeleine interroge et Rodigon répond. Enfin ce jeune seigneur prend congé d'elle, et comme c'est un gentilhomme il ne manque pas de dire adieu aux deux demoiselles.

« Rodigon, en prenant congé, pourra baiser « Magdeleine et ses damoiselles; et après commence le Miracle de la multiplication des pains « et des deux poissons. »

Telle est la Madeleine en sa mondanité; telle je la retrouve dans son entretien avec sa sœur Marthe :

MARTHE

Dire vous veux ce que j'entends.
Vous vous donnez à tous péchés,
De tous vilains faits approchez,
Et faites tant de deuil à tous
Que nous en sommes mal couchés
Et tous nos parens reprochés,
Seulement pour l'amour de vous.
— Seulement pour l'amour de vous,
Ma sœur, je vouldroie à tous coups
A votre volonté complaire.
Ceux qui parlent de moi sont fouls

Et quand de parler seront souls,
Au moins ne peuvent-ils se taire.
— Au moins ne peuvent-ils se taire,
Quand vous cesserez de mal faire,
Et que la bouche leur clorez ;
Mais, quand vous penserez parfaire
Vos délicts, pour au monde plaire,
Rien que reproches vous n'orrez.
— Rien que reproches vous n'orrez,
Et jamais honneur ne verrez
A homme qui est mal parleur.
Si mes plaisans faicts abhorrez,
De danger pour moi n'encourrez :
Soulciez-vous de vous ma sœur.

Ainsi dans l'Olympe d'Homère, Junon et Minerve, ces prudes immortelles, gourmandent la blonde Vénus, aïeule des coquettes. Ce dialogue si vif, si pressé, rapide, spirituel, confit d'une part en dévotion, pétillant, de l'autre, de malice et de jeunesse, ne rappelle-t-il rien à votre mémoire? Marthe et Madeleine ne sont-elles pas Arsinoé et Célimène ?

Mais cette escrime du dialogue, ces malices naïves de langage et de versification sont rares dans les Mystères. Ils n'en sont pas moins l'image du temps où l'héroïque et le pathétique se coudoient avec le bouffon et le patibulaire. Conformes en ceci avec la conception même de l'art au moyen âge, ils reproduisaient, dans le drame, l'idéal de l'architecture. Tours, tourelles, clochetons s'élèvent, s'élancent, gravis-

sent dans le ciel, dans l'infini, montent vers les astres et, la nuit, se mêlent aux étoiles; c'est l'âme chrétienne altérée, affamée d'immortalité, cherchant, au sein de l'immuable azur, l'asile de son rêve et le port de ses espérances. Gargouilles, portails écrasés, cariatides courbées, statues obscènes, farandoles cyniques, descendent, plongent sur la terre, dans l'enfer, dans l'abîme. C'est la matière condamnée, flétrie, déchue, misérable : en sorte que le double principe indien et persan du bien et du mal, la légende d'Ormuz et d'Arimane s'étale et s'affirme même sur les pierres gothiques, tandis qu'à travers les vitraux coloriés pénètre dans l'église un jour pâle et charmant.

Cependant commençaient les discussions religieuses. Luther avait paru, parlé, chanté le Psaume de la délivrance des esprits. Ulrich de Hutten écrivait, d'une plume d'acier, ses lettres des hommes noirs, *Epistolæ obscurorum virorum*, la satire des obscurantistes, des obscurantins et des ignorantins. Vainqueur des Dominicains, intrépide héros de la presse, Ulrich brisa l'inquisition allemande, désarma Rome la veille du jour où Martin Luther devait l'attaquer. C'est la première victoire de la presse et certes une des plus grandes. C'est la première fois que le vrai glaive spirituel triompha du glaive temporel, et que la justice et l'intelli-

gence eurent raison de la force et de la sottise. Presse, instrument terrible et magnifique, épée d'archange ou hache de bourreau, glaive flamboyant des idées ou couteau de sbire; toi qui peux tout à la condition d'être libre et de rester honnête; presse adorée des peuples, garantie par les constitutions libérales, dégradée trop souvent par tes propres excès; presse haïe des despotes, excommuniée par les encycliques; gardienne des tribunes, sentinelle de l'opinion; ô toi dont j'ai connu les caresses et les morsures, ô toi, puissance, ô toi, légion qui détruis les royaumes et qui les fondes, souviens-toi de tes glorieux ancêtres, des Ulrich de Hutten, des Mélanchthon, des Érasme, des Reuchlin, des Lefèvre d'Étaples, des Dolet, des Farel, des Froben, des Budé, et des Estienne! Tous voulurent le libre examen; tous eurent horreur de la violence, de la cruauté, du sang, tous professèrent un tendre respect de la vie humaine. Ils formèrent le parti sacré de la lumière et de l'humanité! presse, voilà tes aïeux! enfants, voilà vos pères! je vous adjure de rester dignes de cette tradition vénérable.

Au milieu des discussions théologiques, à cette heure où renaissaient à la fois la politique et la philosophie, où la critique se glissait, insinuante, ou bien entrait, tête levée, dans des régions jusqu'alors interdites à ses investiga-

tions, on sentit les inconvénients qui pouvaient naître du travestissement des dogmes. Les Parlements d'abord et ensuite le clergé s'émurent. Enfin le roi François Ier, en 1548, défendit expressément de prendre des sujets de pièces dans les Saintes Écritures, de peur de prêter à rire aux Huguenots, et, tout en maintenant le privilége des *Confrères de la Passion*, il leur intima de ne plus jouer que des sujets licites, profanes et honnêtes. Dans la foule, le nombre des sceptiques et des railleurs venant à augmenter, les scènes naïves manquaient leur effet et la moquerie déconcertait la piété. Le rire de Panurge et de Pantagruel coupait brusquement les sanglots du populaire ému par la tragédie du Golgotha. Précurseur gaulois de celui de Voltaire, de P.-L. Courier, de Béranger, ce rire ébranlait déjà les vieilles coutumes et les superstitions. On s'arrangea pour interdire les larmes et les sarcasmes; la pitié fut bannie, afin d'empêcher la satire d'élire domicile au théâtre de la Trinité.

Environ le même temps, Henri VIII interdisait en Angleterre les mêmes représentations comme favorables au papisme. D'ailleurs une puissance plus forte que les Parlements, l'Église et les rois, je veux dire l'opinion publique, les proscrivit aussi pour adopter un autre ordre de divertissements dramatiques : les Soties et les

Farces. Là, peut-être, pourrons-nous entrevoir les origines de la comédie, et faire connaissance avec les précurseurs de Molière, de Regnard, de Beaumarchais, avec les descendants naïfs de Plaute et surtout d'Aristophane. Les mystères, dans leur chute, entraînèrent un genre de drame qui s'en rapprochait sous plusieurs rapports, *les Moralités*. Exploitées dans la grand'-salle du Palais par les clercs de la Bazoche et ailleurs par les *Enfants sans-souci*, elles peuvent, comme les Mystères, se diviser en trois classes : La première est celle des Moralités tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament; vrais Mystères abrégés : au lieu de soixante à quatre-vingt mille vers, elles n'en contiennent guère que mille à douze cents. D'ailleurs, même plan, mêmes idées, même style. C'est une sorte de réduction photographique des épopées immenses. Telles sont, la *Moralité de l'Assomption* par Jean Parmentier, des *Trois Rois* par Jehan d'Abundance, de la *Vendition de Joseph*, etc. La seconde classe est beaucoup plus nombreuse. On peut y ranger toutes les pièces allégoriques tirées soit des pièces religieuses, soit des idées politiques. Le Mystère se contentait de personnifier la Justice, la Miséricorde, la Charité, la Luxure, la Colère. La Moralité alla plus loin. « Entraînée dans le « tourbillon spiritualiste du *Roman de la Rose*,

« associant à une théologie creuse une scolas-« tique barbare, elle enfanta mille monstres « indéfinissables, mille compositions bizarres, « véritables apocalypses dramatiques. »

C'est à cette époque, sans doute, qu'il faut reporter le phénomène intellectuel qu'un écrivain signale sous le nom pittoresque de création du Peuple des Sots. Alors François Rabelais pose l'horrifique question : « On demande si « la Chimère bourdonnant dans le vide ne « pourrait pas dévorer les secondes intentions, « question débattue à fond pendant douze ou « quinze semaines au Concile. » Nourri à cette école, formé à cette savante gymnastique des combats sur le Rien, le poëte Jean Molinet écrivait une Moralité intitulée : *Les Vigiles des Morts*, où il anime quatre phrases latines et en fait des personnages vivants, parlants, agissants. Ce qui faisait dire à Du Verdier : « Je m'esbays comme il nomme les personnages « en latin, ou qu'il les faict parler en françois, « mais possible étoit-ce trouvé beau en ce « temps-là. » Le premier de ces êtres fantasques s'appelle *Creator omnium;* le second, *Vir fortissimus;* le troisième, *Homo natus de muliere;* le quatrième, *Paucitas dierum.* Le même Jean Molinet a fait la farce du *rond* et du *carré*, « farce orthodoxe », dit son biographe, « car « Molinet mourut dans la foi catholique ».

Mundus, *Caro* et *Demonia* est le titre d'une autre moralité, de même que *Bien advisé* et *Mal advisé; Bonne fin* et *Male fin;* la *Querelle de peu et de moins contre beaucoup; L'homme pécheur*, etc., symbolisme grossier et légendaire. Les personnages de ces drames scolastiques se nomment :

Le Limon de la Terre,
La Terre,
L'Adolescent,
Le Monde,
Foy,
Espérance,
Charité,
Dieu,
Les Anges,
Sapience divine,
Michel,
Gabriel,
Raphaël,
Le bon Ange,
Raison,
Franc arbitre, habillé en toge, Bon temps,
Conscience,
Entendement, habillé en légiste,
Lucifer,
Sathan,
Belphemot,
Le Dyable,
Péché,
Sensualité,
Orgueil,
Envie,
Gloutonnerie,
La Paresse,
L'homme péchant,
Concupiscence,
Confession,
Pénitence, Aumône,
Oraison, Jeûne, Maladie, Mort.

Le fond du sujet est celui-ci : le limon de la terre et la terre forment un adolescent qui passe successivement par tous les états de la vie, et suit sans discernement les vertus et les vices mentionnés dans le catalogue des personnages. Cet homme meurt enfin, contrit et

surtout fort bien confessé. Les diables qui s'attendaient à enlever son âme crèvent de rage, et la moralité finit par la tempête qu'ils excitent aux enfers pour tâcher de se consoler; après quoi l'acteur chargé de réciter le prologue s'avance vers les spectateurs, les exhorte à recueillir avec soin le fruit de cette morale, et conclut par un *Te Deum laudamus*.

Quelquefois les Moralités étaient de simples paraboles historiées à personnages dans un but moral : *l'Enfant prodigue*, *le Mauvais riche et le Ladre*, *l'Aveugle et le Boiteux*. La Moralité était employée aussi comme moyen de gouvernement : la *Moralité des Blasphémateurs du nom de Dieu* était destinée à faire revivre les ordonnances de Philippe-Auguste et de saint Louis. La mythologie, exploitée comme le catholicisme, fournissait : *Écho et Narcisse*, *la Folie et l'Amour* par la belle Cordière de Lyon, Louise Labé, qui donnait ainsi à La Fontaine le sujet d'une de ses fables les plus élégantes et les plus gracieuses :

Tout est mystère dans l'amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire à ma manière
Comment l'aveugle que voici,

(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.
J'en fais juge un amant et ne décide rien.

Enfin la troisième classe comprend les moralités qui développent dans une action dramatique quelque conte populaire, quelque tradition sociale : *le Chevalier qui donne sa femme au Diable; l'Enfant de perdition qui tue son père, pendit sa mère, et enfin se désespéra; l'Histoire de l'enfant ingrat, mirouër et exemple des mauvais enfants envers leurs pères et mères, contenant encore comment les pères et mères se détruisent le plus souvent par l'advancement de leurs enfants qui souventefois se décognoissent, le tout par personnages.* L'enfant ingrat, après que ses parents lui ont tout donné, se marie avec la fille d'un seigneur, lequel reçoit, avec beaucoup de politesse, le père et la mère de son futur gendre, et, après s'être assuré de la donation entière de leurs biens, en faveur de leur fils, ordonne à son maître d'hôtel, d'aller chercher le curé :

ICY LE MAISTRE D'HOSTEL VA QUÉRIR LE CURÉ

Curé, venez légèrement
Au château, car mademoiselle
A trouvé un mari pour elle,
Conjoindre ensemble les convient.

LE SEIGNEUR AU CURÉ

Ça, curé, vous êtes venu,
Les deux jeunes gens empoignez,
Et l'un à l'autre conjoignez
Par bon mariage nouveau.

Telle est enfin la Moralité *d'une pauvre villageoise, laquelle aima mieux avoir la teste coupée par son père, que d'estre violée par son seigneur : faicte à la louange et honneur des chastes et honnestes filles, à quatre personnages.* Une infinité d'autres destinées à la plèbe, sortes de complaintes dialoguées dont les couplets déroulent la piteuse légende en un style naïf et plat, que n'ont pas dépassé les complaintes de Fualdès et de Jacques Besson. Certes, et je trouve là, après trois siècles, la profonde identité du cœur du paysan, ce fond inaltérable, immuable, sur lequel reposent ces générations attachées à la glèbe, mariées au sol qu'elles fouillent, labourent, ensemencent, fiancées aux rochers mêmes, qu'elles brisent pour y planter la vigne. Certes, pour la rusticité du langage et l'obstination dans la légende, les Moralités de Jehan Molinet, de Parmentier, de Jehan d'Abundance n'ont rien à envier aux mélopées contemporaines. Les chanteurs de complaintes, les acteurs des Mystères ne sont-ils pas des rapsodes d'une société encore à

moitié barbare ? Chez les Grecs, sur cette presqu'île où les vents ridaient à peine les flots de l'Euripe, les rapsodes s'appelaient Démodocus, Homère; et Tyrtée chantait la magnanime complainte sur les ossements des héros morts pour la patrie. Mesurez la hauteur d'où nous sommes tombés!

Pour ce qui regarde la mise en scène des Moralités, le public, les acteurs, la foule, je vous renvoie au premier chapitre de *Notre-Dame de Paris*, l'immortel roman de Victor Hugo. Vous verrez là par la pensée les faits et gestes, le profil et les grimaces de Maître Jehan Frollo de Molendino ; vous entendrez les propos égrillards de Liénarde et de Gisquette la Gencienne ; vous contemplerez, assistant gravement à la représentation, les quarante-huit ambassadeurs de Maximilien d'Autriche : maître Louis Roëlot, échevin de la ville de Louvain ; Messire Clays d'Etvelde, échevin de Bruxelles ; maître Jean Coleghens, bourgmestre d'Anvers ; maître George de la Moëre, premier échevin de la ville de Gand, etc., etc., tous raides, gourmés, empesés, endimanchés de velours et de damas, encapuchonnés de cramignoles de velours à grosses houppes de fil d'or de Chypre; bonnes et belles têtes flamandes ; figures dignes et sévères, de la famille de celles que Rembrandt fait saillir sur le fond noir de la *Ronde de nuit*,

ou qu'il groupe, puissantes et vivantes, autour de la table des syndics d'Amsterdam. Surtout vous ouïrez, messieurs de la Bazoche, crier, piailler, faire rage.

Qu'était-ce que ce corps des Bazochiens ? On peut l'apprendre en un gros livre intitulé : « Statuts, ordonnances, règlemens, antiquités, « prérogatives et prééminences du royaume de « la Bazoche. Paris, 1586. » On dit que, sous le règne de Philippe le Bel, le nombre des procès augmentant de jour en jour, les procureurs se trouvèrent obligés de représenter au Parlement qu'ils ne pouvaient vaquer aux affaires dont ils étaient chargés, sans être aidés dans leur ministère. La Cour ayant délibéré sur cette demande, permit aux procureurs de recevoir des jeunes gens pour travailler sous eux. Les jeunes gens à qui l'on donna le nom de clercs qui revient à celui d'étudiant, se rendirent si utiles au public, que, pour récompenser leur vigilance et leur exactitude, Philippe le Bel, vers 1303, voulut non-seulement qu'ils eussent un Roy entre eux à qui il permit de porter une toque pareille à la sienne, mais encore un chancelier, des maîtres des requêtes, un avocat et un procureur général, un grand référendaire, un grand audiencier et un aumônier. Il leur concéda le droit de justice souveraine qui

s'exerçait au Palais sous le nom et autorité de la Bazoche, du mot latin *Basilica*, attendu que les clercs s'assemblaient dans la grand'salle. Et pour donner plus d'étendue à la puissance du nouveau roi de la Bazoche, il lui fut permis de faire frapper une monnaie qui aurait cours parmi les clercs et les marchands fournissant la société, mais de gré à gré. Chaque année, au mois d'avril les Bazochiens, musique en tête, allaient choisir en la forêt de Bondy, deux arbres destinés à être plantés dans la cour du Palais; c'était l'arbre de May, le verdissant emblème de la jeunesse. Au mois de juin, distribués en douze compagnies, ayant chacune son drapeau et ses couleurs, ils donnaient des aubades et réveils accoutumés à MM. le premier, second présidents de la Grand'Chambre, procureur général, chancelier, MM. les gens du Roi, et plusieurs conseillers. Quelques jours après cette fête, les Bazochiens donnaient la représentation d'une Moralité, Sottie ou Farce. Gênés, arrêtés dans leur essor dramatique par le privilége des Confrères de la Passion, ils s'unirent aux *Enfants sans souci*, association de fils de famille, gaie, alerte, bien portante, bien disante, formée aussi dans un but dramatique, et représentèrent leurs pièces sur l'immense table de marbre qui servait aux dîners donnés par les rois de France aux

princes étrangers, et qui fut brisée en 1618, lors de l'incendie de la grand'salle du Palais.

Le chef des *Enfants sans souci* s'appelait le *Prince des Sots*, son premier officier *Mère* ou *Mère sotte.* Approuvés par Charles VI, *les Enfants sans souci* jouèrent à la Halle, puis, avec les Bazochiens, ils devinrent pour la France l'aurore de la comédie. Celle-ci ne devait-elle pas venir de la jeunesse? n'est-elle pas le printemps de l'esprit, le renouveau? Printemps, hélas! qui ne revient guère aujourd'hui, disparu comme l'autre, le printemps virgilien : *ver erat æternum?*..... Il n'y a d'éternel que les ridicules et les vices, Molière, Alceste, où êtes-vous? Venez nous inspirer

« Ces haines vigoureuses,
« Que doit donner le vice aux âmes vertueuses. »

Les Bazochiens, *les Enfants sans souci*, nous avaient cependant donné l'exemple de la satire aristophanesque. Dans les Soties de *l'Ancien monde*, du *Nouveau monde*, du *Prince des Sots*, ces Aristophanes populaires harcelaient intrépidement et plaisamment les abus de la société civile et de la constitution politique. Ils font pendant aux sermonnaires; ils rappellent la verve d'Alain Chartier dans son *Quadrilogue Invectif.* « *L'Ancien monde*, qui

« ouvre la scène, se plaint d'aller fort mal. « C'est grand'pitié que ce pauvre monde », dit-« il. Survient un personnage allégorique qui « n'en est pas moins très-vivant, très-réel ; ce « personnage se nomme *Abus*. Il endort *Vieux-« Monde* et lui promet de tout arranger : « Il « ne faut pas, lui dit-il, tant vous tourmenter ; « prenez vos aises, dormez, je me charge de « tout. » *Vieux-Monde* se met à sommeiller, « et *Abus*, resté maître du terrain, appelle ses « acteurs. Il frappe à différents arbres ; et l'on « voit sortir *Sot Dissolu*, habillé en homme « d'Église ; *Sot Glorieux*, habillé en gendarme ; « *Sot Fripon*, en robe de procureur.

« Allons, des cartes à foison ;
Vin clair et toute gourmandise »

« dit l'abbé.

« .... A l'assaut ! à l'assaut ! »

« dit le gendarme.

« A cheval ! sus ! en armes
Je ferai pleurer maintes larmes
A ces gros vilains du village. »

« Avec ce cortége, *Abus* commence par « tondre et dépouiller *Vieux-Monde* endor-« mi. Puis il en crée un nouveau qui va plus

« mal encore que l'ancien, et qui croule sur les « acteurs et les disperse.

Les Soties furent interdites par Louis XI qui, en fait de plaisanteries, n'aimait guère que les siennes; et permises par Louis XII, à la seule condition que les auteurs et acteurs respecteraient l'honneur des dames. « Pour que « la vérité pût arriver jusqu'à lui, il permit les « théâtres libres, et voulut que sur iceux on « jouât librement les abus qui se commet- « taient tant en sa cour comme en son « royaume, pensant par là apprendre et savoir « beaucoup de choses, lesquelles autrement il « lui était impossible d'entendre. » François Ier, dit Père des lettres, établit la censure théâtrale et proscrivit les Soties et les Farces.

La Farce n'est que le fabliau badin mis en action ; elle procède des récits des conteurs comme les Mystères procèdent des livres saints, et les Miracles de la légende. Leur donnée est licencieuse ; le cynisme, l'effronterie en débordent. Quels temps! Quels mœurs! Cependant, en certaines Farces, apparaît le véritable accent comique. J'y reconnais cette bonhomie aiguisée de malice, ce bon sens narquois, cette plantureuse gaieté, cette observation nette et vive dont Rabelais, La Fontaine et Molière, en les agrandissant, composeront leur génie. Telle est la *Farce du savetier* qui a fourni le sujet

de la fable du *Savetier et du Financier.*

« *Farce nouvelle, très-bonne et fort joyeuse des*
« *deux savetiers, à trois personnages; c'est assa-*
« *voir : le Pauvre, le Riche, le juge.* »

Le pauvre commence, en chantant :

Hay avant Jehan de Nivelle,
Jehan de Nivelle a deux houseaux.
Le roi n'en a pas de si beaux,
Mais il n'y a point de semelle.

Telles les Farces du *Pot au lait* dont La Fontaine a dit :

Le récit en Farce en fut fait;
On l'appela : *Le Pot au Lait.*

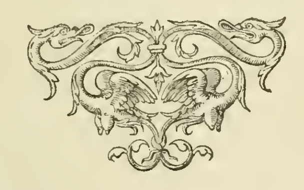
La *Farce de la Pippée*; celle du *Meunier de qui le Diable emporte l'âme en enfer*; celle du *Cuvier* d'où Molière me semble avoir tiré le type du bonhomme Chrysale des *Femmes savantes.*

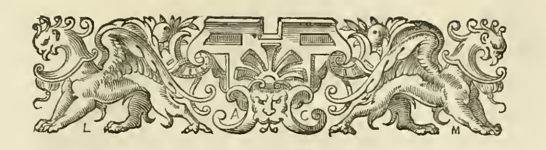
Reste au premier rang la Farce de Pathelin, dont Pasquier disait au livre VIII, chapitre LIX de ses *Recherches de la France* : « Ne vous sou-
« vient-il plus de la réponse que fit Virgile à
« ceux qui lui improperoient l'étude qu'il
« employoit en la lecture d'Ennius, quand il
« leur dit que, en ce faisant, il avoit appris à
« tirer de l'or d'un fumier? Le semblable

« m'est advenu naguères aux champs, où étant « destitué de la compagnie, je trouvai sans y « penser, la farce de Maistre Pierre Pathelin; « que je lus et relus avec tel contentement, « que j'oppose maintenant ces échantillons à « toutes les comédies grecques, latines et ita- « liennes.... » Je ne pousse pas à ce point l'enthousiasme. La solitude agreste a monté à la tête de Pasquier, et j'ose réclamer contre son arrêt, en faveur de Plaute et d'Aristophane. Pathelin n'en reste pas moins la meilleure des farces, infiniment supérieure à ses contemporaines et à ses aînées. Il semble que tout un siècle ait travaillé à ces types : Maître Pierre Pathelin, « avocat, maistre passé en tromperie », disait Pasquier, « Guillemette sa femme qui le « seconde en ce métier; Guillaume, drapier, « vrai badaud, je dirois volontiers de Paris, mais « je ferois tort à moi même, Agnelet, berger, « lequel discourant son fait en Lourdois, et « prenant langue de Pathelin, se fait aussi « grand maistre que lui. » Ce microcosme vit, marche, gazouille, harangue, intrigue, grouille, juge, gouaille. Nous sortons enfin des symboles et des allégories pour arriver aux caractères. C'est la marche accoutumée des compositions dramatiques, conforme à la loi même des créations de la nature.

Au commencement, le chœur des fêtes de

Bacchus; puis le dialogue informe et les danses religieuses et symboliques de Thespis ; enfin les héros d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, les hommes d'Aristophane. De même que les êtres se dégagent du sein des formes vagues et primitives, se dessinent plus fermement, s'individualisent, et, par leurs formes précises autant que diverses, donnent au monde le mouvement, l'ordre harmonieux, la variété, la vie ; de même les caractères échappant aux lourds symbolismes crépusculaires des premiers âges de l'art, s'incarnent et respirent. Ils franchissent la haie allégorique du *Roman de la Rose* et des Moralités. Ils ne s'appellent plus *Faux-Semblant*, *Renardie*, *Papelardie* ; ils se nomment *Pathelin* , *Pantagruel* , *Panurge* , *Frère Jean des Entomeures ;* ils s'habillent du long pourpoint de Sganarelle, de la robe de Dandin, de la haire de Tartuffe, de la souquenille d'Harpagon, et de la veste de Figaro.





CHAPITRE X

PHILIPPE DE COMMINES. — FIN DU MOYEN AGE



Les mémoires de Philippe de Commines ferment le moyen âge, et ouvrent les temps modernes. Le secrétaire de Charles le Téméraire et de Louis XI est à la fois un maître et un précurseur, le maître des chroniqueurs de son temps qu'il dépasse en gravité, en sûreté, en sens politique ; le précurseur des historiens du seizième siècle et des siècles suivants dont il annonce la grandeur morale et le souci de justice. De 1470 jusqu'à la fin du quinzième siècle, l'imprimerie, encore toute récente, reproduisait

un grand nombre de romans de chevalerie. C'était la lecture favorite du temps. On se consolait de la misère et de la laideur des jours en se réfugiant dans le pays enchanté des chimères. Le songe était la revanche idéale de la vie. *Merlin l'Enchanteur*, vieux fabliau du dixième siècle, renaissait avec tous les raffinements de la poésie du quinzième; Merlin perdait sa puissance et sacrifiait sa liberté pour plaire à Viviane, la Dame du Lac. N'est-ce pas l'image de la dure féodalité vaincue par la douce influence de la femme? On se consolait d'Azincourt, de Crécy, de Poitiers, par un roman de mœurs, une satire politique contre les Anglais. Le roman de Jehan de Paris était notre revanche des désastres. Nation prompte à l'oubli, combien de fois n'avons-nous pas lâché la proie pour l'ombre, et pansé, en riant, nos plaies inguérissables!

D'autres ouvrages du même temps racontent les aventures chevaleresques, les mœurs de cours, et les mœurs bourgeoises. A la tête de ces productions, je voudrais pouvoir citer le *Petit Jehan de Saintré*, ou l'*Histoire de la Dame aux Belles Cousines;* lecture trop charmante, aurore galante des contes de la Reine de Navarre. Le génie des romans chevaleresques était partout; il passait dans la chronique, dans l'histoire. Olivier de la Marche, le maréchal de Bou-

cicault sont des romanciers, par les recherches, les coquetteries, les fleurs de leur style, le tour galant de leur narration : « Quand l'hiver fut « passé et le renouvel du doux printems fut « revenu, en la saison que toute chose mène « joie, et que bois et prés se revestent de fleurs, « et la terre verdoie, quand oisillons, par les « bocages, mènent grant bruit, lorsque rossi- « gnols demènent glay, au temps que amour « fait aux gentils cœurs aimans plus sentir sa « force, et les embrase par plaisant souvenir « qui fait naistre un désir qui plaisamment les « tourmente en douce langueur de savoureuse « maladie, adonc au gai mois d'Avril, étoit le « bel et gracieux et gentil chevalier Messire « Boucicault à la cour du Roi, où fêtes et « danses souvent se faisoyent, etc. » Voilà comment on écrivait l'histoire.

Alors parut un esprit solide, sérieux, intelligent de toutes les ruses de la politique, jugeant avec un sens rare le caractère, la forme, le but des gouvernements; plus habile d'ailleurs que scrupuleux ; mais cependant s'élevant par le bon sens à la probité, parce que, à tout prendre, elle est plus raisonnable que le reste et qu'elle assure mieux la puissance. Alors fut publié un livre sage, mesuré, méthodique, écrit d'une main adroite et ferme. Cet esprit était celui de Commines ; ce livre était ses *Mé-*

moires. Les *Mémoires* de Commines sont l'histoire de ses débuts contre la France à la cour du duc de Bourgogne, puis de sa désertion à la cour de Louis XI, désertion qui n'a jamais été bien expliquée, ce qui faisait dire plus tard à l'honnête Mézeray : « Si les raisons de Commines « eussent été honnêtes, il les auroit expliquées, « lui qui raisonnoit si bien sur toutes choses. » Ils contiennent le récit de sa faveur auprès du roi de Plessis-les-Tours dont il fut le conseiller discret et le confident, de ses services publics et secrets ; de ses disgrâces sous Charles VIII ; de son emprisonnement à Loches, dans une de ces cages de fer imaginées par Louis XI, et qu'on appelait les fillettes du Roi : « Plusieurs ont « maudit ces cages, et moi aussi qui en ai tâté « sous le roi d'à présent » ; de sa rentrée en grâce, de la part qu'il prit aux guerres d'Italie, et de ses dernières années sous le règne de Louis XII.

Commines inaugure l'histoire. Avant lui, nous avions la chronique qui est le témoignage des yeux ; avec lui, nous avons le témoignage de l'intelligence. C'est l'écrivain qui, de l'enfance et de la jeunesse, s'élève à la maturité, à la dignité d'homme. Découvrir le lien des choses et leur portée, c'est l'essence même de l'histoire qui n'est pas un simple spectacle, mais un enseignement. Cette recherche des causes et des

effets pour en tirer des règles de conduite est le caractère et l'originalité de Commines. Il est à proprement parler un écrivain politique. Il apprécie et il raisonne, tandis que Froissart s'était contenté de peindre. Il ne lui suffit pas d'exposer les faits, il loue et blâme les hommes, jugeant avec la même hauteur d'impartialité Louis XI et Charles le Téméraire. Les morceaux de son livre qui méritent d'être plus soigneusement médités sont les chapitres où, sous le titre de digressions et discours, il appelle l'attention du lecteur sur les intentions pratiques de l'histoire ; ceux où il explique les causes de la victorieuse résistance des Suisses et de l'affaiblissement de la maison de Bourgogne ; ceux où il trace l'histoire des impôts en France, les révolutions fréquentes de l'Angleterre, et les derniers moments de Louis XI.

Peintre de ce prince, Commines est à la hauteur de son modèle. Je trouve même, s'il faut tout dire, maints points de ressemblance entre la physionomie morale du maître et celle du serviteur, qui toutes deux se caractérisent par la recherche habile et patiente du succès. On a comparé Philippe de Commines à Tacite. Est-ce pour le style ? Il est loin d'égaler le pittoresque, la concision, la brève et pénétrante éloquence du Romain ; il ne le pouvait pas, la langue du quinzième siècle étant bien éloignée

des richesses et de la grandeur de la langue latine du temps de l'empereur Vespasien. Est-ce pour la disposition savante, magistrale, dramatique qui est le propre des *Annales*, et les rapproche de l'épopée ? Quelle que soit la méthode de Commines, elle est loin d'égaler en puissance celle du peintre de Néron, de Tibère et d'Agrippine. Veut-on dire que le conseiller de Louis XI ressemble au neveu d'Agricola par la rectitude du jugement, par la sagacité de l'appréciation ? J'y souscris, mais je cherche vainement ici un écho de la conscience de Tacite, ses revendications énergiques et courroucées du droit méconnu, ses souvenirs amers des libertés évanouies, sa colère léonine contre les corruptions, son respect religieux pour les Helvidius et les Thraséas, son mépris des Séjan et des Tigellin, en un mot ces hautes vertus de l'âme qui élèvent l'histoire au rang d'une magistrature d'équité et d'un sacerdoce d'honneur. Le principal mérite de Commines est la mesure ; il a cette lucidité qui sait en tout reconnaître et garder la ligne moyenne entre les extrêmes. Dans les jugements qu'il porte sur les hommes, il n'a ni engouement, ni aversion ; ne se laisse entraîner ni au panégyrique, ni à l'invective ; une sorte de froideur sensée qui n'a rien de la chaleur secrète et contenue de Tacite, mais rappellerait plutôt l'impartialité de

Thucydide, une sobriété d'émotion qui parfois confine à la sécheresse, une tempérance frugale dans les jugements, caractérisent cet esprit judicieux. Judicieux, en effet, mais non pas ami et défenseur de la justice. Esprit pénétrant, étendu, non fixé, ni arrêté sur un point immuable de morale, non planté sur une idée de devoir ; transigeant volontiers, capitulant, sinon avec sa conscience du moins avec l'événement ; considérant le succès et les revers autant comme des manifestations de la volonté divine que comme les résultats de l'initiative humaine. Assistant au spectacle de l'histoire, non en indifférent comme Froissart, ni en chevalier errant comme Geoffroy de Villehardouin, ni en témoin ému comme le sire de Joinville, mais en curieux sagace et en juge désintéressé, il voit partout le pour et le contre des choses, l'endroit et l'envers des hommes et des âmes. Je ne le placerai pas au nombre des grands obstinés qui disent : non ! au caprice de la fortune et aux caresses de la destinée. Cependant, s'il n'ose ou ne veut tout dire, il a parfois des restrictions, des sous-entendus qui complètent sa pensée. Voici quelques lignes sur Louis XI qui serviront à nous faire comprendre : « C'estoit com-
« passion de voir ou savoir la pauvreté du peu-
« ple. Mais un bien avoit en lui notre bon
« maistre; c'est qu'il ne mettoit rien en trésor.

« Il prenoit tout et dépensoit tout ; et fit de « grands édifices, à la fortification et défense « des villes et places de son royaume ; et plus « que tous les autres rois qui ont été devant lui, « il donna beaucoup aux églises. En aucunes « choses eut valu moins ; car il en prenoit des « pauvres pour le donner à ceux qui n'en avoient « aucun besoin. Au fort, en nul n'y a mesure « parfaite en ce monde. » — « Ce n'est pas à « Paris et en France seulement qu'on s'entrebat « pour les biens et honneurs de ce monde...... « Vous avez vu cela en tous lieux et le voyez « tous les jours. »

Cette modération, pour ne pas dire cette sérénité d'optimiste, éloigne Commines de la politique à outrance qui convient aux esprits courts et violents ; car il y a outrance en avant et en arrière ; ceux qui ne veulent rien céder et ceux qui veulent tout obtenir et sur-le-champ ; il y a la politique à outrance de l'abbé Maury, la politique à outrance de Marat et d'Hébert et les législateurs-bornes qui pétrifieraient l'humanité et les aventureux pilotes qui, impatients de la terre ferme, la mèneraient en ballon. Ces deux politiques, au fond, sont la même ; elles procèdent chacune de l'infatuation, elles répudient la liberté, elles arrêteraient le genre humain dans les abîmes du moyen âge, ou le précipiteraient dans la chimère.

Commines était le conseiller d'un roi qui voulait être absolu, de ce personnage si diversement jugé par les historiens, de ce Louis XI qui commença, non au profit du peuple, mais au bénéfice de la royauté, la destruction des priviléges féodaux et, par haine de la noblesse, accorda quelques franchises à la bourgeoisie. Vêtu de gros drap, coiffé d'un vieux feutre, comme un bon bourgeois de Paris, il appelait « Tristan son compère », expulsait et renouvelait les populations de Perpignan et d'Arras, condamnait Jean Lebon à mort, « pour certains grands « cas et crimes par lui commis envers la personne « du Roi », et, « par miséricorde et charité, com« muoit la peine à celle d'avoir seulement les « yeux poschés et éteints, et comme il fut rap« porté que Jehan Lebon voyoit encore d'un « œil, ordonnoit au prévost de sa maison, Guinot « de Lazière, d'envoyer deux archers en la « prison de Jehan Lebon et de lui faire para« chever de poscher et éteindre les yeux. »

Confident de ce monarque réformateur à sa manière, Philippe de Commines reconnaît cependant et trace les limites de l'autorité royale et les droits de ceux qui sont gouvernés. Voici ses propres paroles : « Y a-t-il roi, ni seigneur sur « terre qui ait pouvoir, outre son domaine, de « mettre un denier sur ses sujets, sans octroi et « consentement de ceux qui le doivent payer,

« sinon par tyrannie ou violence ? On pourroit « respondre qu'il y a des saisons qu'il ne fault pas « attendre l'Assemblée, et que la chose seroit « trop longue. A commencer la guerre et l'en- « treprendre, ne se fault point haster et l'on a « assez temps, et si vous dis que les rois et « princes en sont trop plus forts, quand ils l'en- « treprennent du consentement de leurs sujets « et en sont plus craints de leurs ennemis. » Admirez comme il pénètre et signale les secrètes pensées de ceux qui affectent de voir dans la proposition d'assembler les États un crime de lèse-majesté et un dessein d'amoindrir l'autorité royale : « Ces paroles servoient et « servent encore à ceulx qui sont en autorité et « crédit, sans en rien l'avoir mérité, et qui ne « sont propices d'y estre, et n'ont accoustumé « que de flageoller et fleureter l'oreille et parler « de choses de peu de valeur, et craignent les « grandes Assemblées de peur qu'ils ne soient « connus, ou que leurs œuvres ne soient blâ- « mées. »

Montaigne l'a jugé au chapitre x du deuxième livre des *Essais :* « J'ayme, disait-il, « les historiens ou fort simples ou excellens : « les simples qui n'ont point de quoi y mesler « rien du leur, et qui n'y apportent que le « soin et diligence de ramasser tout ce qui « vient à leur notice, et d'enregistrer, à la

« bonne foy, toutes choses sans chois et sans « triage.... Les bien excellens ont la suffisance « de choisir ce qui est digne d'estre sçeu, sça- « vent trier de deux raports celuy qui est « plus vraysemblable : ilz ont raison de « prendre l'authorité de régler nostre créance « à la leur ; mais certes cela n'appartient à « guères de gens. » Parmi les premiers, Montaigne range Froissart; parmi les seconds Commines : « En mon Philippe de Commines il y a « cecy : « Vous y trouverez le langage doux « et aggreable, d'une naïfve simplicité, la nar- « ration pure et en laquelle la bonne foy de « l'auteur reluit évidemment, exempte de « vanité parlant de soy, et d'affection et d'en- « vie, parlant d'autruy : ses discours et enhor- « temens accompagnez plus de bon zèle et de « vérité que d'aucune exquise suffisance, et « tout partout de l'authorité et gravité repré- « sentant son homme de bon lieu et élevé aux « grans affaires. » Je reconnais là le critique de haute lice qui attribuait à Lélius et à Scipion les comédies de Térence, par cette raison que Térence, n'étant pas gentilhomme, ne pouvait avoir cette grâce du tour et cette politesse du langage et cette bienséance de bonne compagnie qu'on remarque dans les *Adelphes* ou l'*Andrienne*. Quant à Commines, si, en effet, son livre représente le plus souvent

son homme de bon lieu, élevé aux grandes affaires, il faut avouer qu'il rappelle parfois le collègue d'Olivier le Daim, et qu'on voit à certaines insouciances de l'honnête que le temps est proche où Machiavel hardiment extirpera de l'histoire et de la politique, bannira de la conscience italienne l'idée même du droit. Je n'en veux pour preuve que l'anecdote si connue de ce chambellan du roi d'Angleterre que Commines entreprit de gagner pour le roi de France, après l'avoir autrefois payé pour le duc de Bourgogne. Commines commence sa séduction par lettres, et ensuite il charge un agent subalterne, Pierre Claret, d'aller à la cour de Londres et d'achever l'affaire de la main à la main. « Le dit Pierre Claret estoit « très-sage homme, et eut communication bien « privée avec le dit chambellan, en sa chambre, « à Londres, seul à seul. Et après lui avoir dit « les paroles qui étaient nécessaires à dire de « par le Roi, il lui présenta les deux mille « écus en or ; car en autre espèce ne donnoit « jamais argent à grands seigneurs étrangers. « Quand le dit chambellan eust reçu cet argent, « le dit Pierre Claret le supplia que, pour son « acquit, il lui en signast une quittance ; le dit « chambellan en fist difficulté. Lors lui requist « de rechef le dit Claret qu'il lui baillast seule- « ment une lettre de trois lignes adressante

« au Roy, contenant comme il les avoit « reçus pour son acquit envers le Roy son « maistre, afin qu'il ne pensast qu'il les eust « emblés, et que le dit seigneur était un peu « soupçonneux. Le dit chambellan voyant que « le dit Claret ne lui demandoit que raison « répondit : « Monseigneur le maistre, ce que « vous distes là est bien raisonnable ; mais ce « don vient du bon plaisir du Roy votre « maistre, et non pas à ma requeste ; s'il vous « plaist que je le prenne, vous le mettrez ici dans « ma manche, et n'en aurez aultre lettre ni « témoins ; car je ne veulx point que pour « moy on die : Le grand chambellan d'Angle- « terre a été pensionnaire du roy de France, « ni que mes quittances soient trouvées en sa « chambre des Comptes. » Le dit Claret se tint « à tant, et lui laissa l'argent, et vint faire son « rapport au Roy qui fut bien courroucé « qu'il n'avoit apporté la dite quittance, mais « en loua et estima le dit chambellan, plus que « tous les autres serviteurs du Roy d'Angle- « terre, et depuis fust toujours payé le dit « chambellan sans bailler quittance. » Vendez-vous, mais ne donnez pas quittance ! Le sans quittance de Philippe de Commines vaut le sans dot d'Harpagon.

On a dit du livre de Commines qu'il devrait être le bréviaire des hommes d'État. Sans

doute, en considérant la politique sous un certain angle où disparaît la justice. Non que l'auteur des *Mémoires* continue et vante les traditions brutales, persécutrices, arbitraires. A ses yeux, au contraire, la politique est un art fort délicat. Telle qu'il la comprend, elle n'a rien d'absolu ; « elle est la science des occasions « dans le cours ordinaire et dans les crises « de la vie des peuples. » Nul idéal vers lequel gravite et s'avance la marche des législateurs et des chefs d'empire ; rien d'antérieur, de supérieur aux accidents de l'histoire, sinon une Providence à la fois dominatrice, directrice et complaisante, masque chrétien de la fatalité païenne ; nulle lumière incorruptible, nulle étoile fixe et polaire pour guider le monde. Socrate et Platon n'ont rien à faire ici ; leur sagesse, modelée sur l'exemplaire de la sagesse divine, et qui n'est autre chose que l'amour et le respect du juste, leur sagesse vengeresse et consolante est bannie de ce livre, en sorte que la conscience du moyen âge en Commines est inférieure à celle de l'antiquité. Il n'en est pas moins vrai que, par ses tempéraments, il adoucit la politique de son temps et prépare celle de l'avenir. Il veut que le prince connaisse les hommes et qu'il les ménage; qu'en les guidant, il ne les méprise ni les craigne ; son métier serait trop facile en

vérité s'il consistait uniquement soit à intimider, soit à complaire. A ce prix le premier prétendant besoigneux gouvernerait même la France, surtout la France, avec une clef de prison et une épée victorieuse. L'autorité, suivant Commines, doit être secourable et non menaçante ; elle doit mériter le respect et ne pas s'offenser outre mesure des défiances injustes, des orages passagers; temporiser ou s'empresser suivant les conjonctures, régler sa marche, non en vue de son propre accroissement, mais du maintien et de l'avancement de la chose publique ; en un mot rester fidèle à la règle de conduite que le grand exilé huguenot Jurieu réduira à cette formule : « Les Rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les Rois. »

Ai-je besoin d'ajouter que le livre de Commines est pareil à beaucoup d'autres bréviaires ? Les hommes d'État, je parle des meilleurs, le lisent, non du cœur et de l'esprit, mais des yeux et des lèvres. Et même le lisent-ils ? Il serait injuste de reprocher à Commines une complicité volontaire dans les hypocrisies et les crimes de son époque, mais il serait insensé de lui attribuer la vaste compréhension de l'histoire. J'admire qu'il ait gardé quelque lueur d'équité en ces temps où Louis XI portait la plus grave des atteintes à la moralité du temps.

Laquelle? il réussit. On oublia ses longues humiliations, on se souvint des succès qui finirent ; on confondit l'astuce et la sagesse. Il en resta pour longtemps l'admiration de la ruse et la religion du succès. « Qui a le succès a l'honneur », disait Commines, et il était l'écho des hommes ses contemporains. Un jour Michel de l'Hospital, la Boëtie, Mézeray, Montesquieu et Voltaire jetteront dans la poudre cette superstition fataliste, et sur ses ruines écriront avec le commentateur de Herder : « L'histoire, « dans son commencement comme dans sa fin, « est le spectacle de la liberté, la protestation « du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, « l'affranchissement de l'esprit, le règne de « l'âme; le jour où la liberté manquerait « au monde serait celui où l'histoire s'arrê-« terait. »

Je me suis efforcé de me renfermer dans le cercle tracé par ces paroles. Je crois, comme Condorcet, que le monde s'avance incessamment vers la lumière, la liberté et la justice. Le moyen âge lui-même, quelles que soient la dureté des rois et l'ignorance des peuples, est une véritable initiation. Nous en avons étudié les grandeurs et les misères. Jamais la parole de Pascal ne trouva une plus exacte application : « L'homme, disait-il, n'est qu'un roseau, mais

« c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que « l'univers s'arme pour l'écraser. Une goutte « d'eau suffit pour le tuer. Mais, en mourant, « il sait qu'il meurt. Et l'avantage que l'univers « a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

C'est au spectacle de l'agrandissement progressif de la raison et de la conscience humaine que je vous avais conviés. Ensemble, pieusement, filialement, nous avons recherché la trace de l'esprit de nos pères. Par là, nous nous sommes assurés que l'humanité en général, et la France en particulier, ne s'arrêtent jamais. Au milieu de leurs évolutions successives, je me suis efforcé de reconnaître le point fixe, lumineux vers lequel elle s'avance, et j'ai vu que ce point est la justice. J'ai interrogé les générations éteintes : « Quel est votre guide vers ce « but incorruptible, ô nos aïeules vénérables? » Elles m'ont répondu : « Fils, c'est la Liberté! »

C'est donc bien vainement que nous considérons comme particulièrement sacrées certaines époques de l'histoire, et que nous nous arrêtons sur une minute du temps parmi l'infinité des heures et des jours. Éblouis, aveuglés par la lueur intense que projettent parfois les œuvres des hommes condensés en un cercle d'années, comme en un vivant foyer de lumière, nous avons coutume de dire : siècle de Périclès, siècle d'Auguste, siècle de Léon X, siècle

de Louis XIV; et nous dédaignons tout le reste. Je repousse cette classification arbitraire, je déchire ce livre héraldique qui fait entrer le génie des peuples dans le blason de leur maître. La lyre d'Homère, le stylet de Platon, d'Eschyle, de Lucrèce; la plume de Machiavel, de Leibnitz et de Voltaire sont autre chose que des armoiries. Armes du progrès, signes sacrés des bannières de l'idéal, je ne permettrai pas qu'on vous confisque!

Dirais-je avec Nisard, que « l'esprit français, « atteignant sa perfection au dix-septième siècle, « réalise la perfection même de l'esprit humain? » Théorie creuse et superbe qui forcerait l'œil du monde à se fixer immobile sur une minute sacrée des révolutions du temps! Je ne suis pas, à ce point, infatué de la France; et c'est mal la connaître, l'aimer et la servir que lui offrir les autres nations en sacrifice. Littéralement ou politiquement, il n'importe. Je repousse, en son nom, une grandeur funeste; ou plutôt j'affirme que, pour être grande, elle n'a pas besoin de cette immolation. Nul plus que moi n'admire nos artistes, nos penseurs, nos poëtes; ils sont la couronne d'étoiles de ma patrie. Mais Shakespeare, Cervantès, Machiavel, Dante, Michel-Ange, Pergolèse, Gœthe, Beethoven, Mozart ont tracé en caractères impérissables les titres de l'Angle-

terre, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne à la vénération des hommes. Je refuse de m'enclore et de me pétrifier dans un culte exclusif et jaloux. Je cherche et je poursuis la beauté en tous lieux. Je rôde, ébloui, des sommets étincelants de l'Himalaya indien où éclate le lyrisme épique du Zend, aux vallées du Rhin où Marguerite effeuille la fleur qui porte son nom.

Pensée humaine, soupir de l'infini, je m'arrête partout pour entendre en toi la respiration morale du monde, je t'aime dans toutes les patries, dans tous les idiomes et je ne te demande que de conserver au sein même de la servitude le souvenir vaillant des anciens jours!

L'histoire des arts et des littératures doit être l'acte civil des progrès du genre humain, le traité d'alliance, le contrat de fraternité des peuples. Les siècles fameux ont été préparés par d'autres. Les générations ont travaillé à leur avénement, et ces grands favoris de l'histoire recueillirent les richesses accumulées par la patience des morts. C'est à ces morts laborieux que j'ai voulu rendre hommage. Sur eux pesait un injuste dédain, et l'oubli, linceul plus lourd que leur suaire. J'ai trouvé la vie jusque dans leurs tombes.

Il m'a semblé que j'entendais le chœur des vieillards spartiates :

> Nous avons été jadis
> Jeunes, vaillants et hardis !

Et la jeunesse leur répondait :

> Nous entrerons dans la carrière
> Quand nos aînés n'y seront plus.





TABLE DES MATIÈRES

Pages.

